

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Sport et nationalisme : une perspective québécoise et canadienne

par

Tony Patoine

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
en philosophie
option enseignement au collégial

Février 2008

@ Copyright Tony Patoine, 2008

Université de Montréal
Faculté des études supérieures



Ce mémoire intitulé :
Sport et nationalisme : une perspective québécoise et canadienne

présenté par :
Tony Patoine

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Monsieur Michel Seymour,

Président du jury

Monsieur Wayne Norman,

Directeur de recherche

Madame Christine Tappolet,

Membre du jury

RÉSUMÉ

Ce mémoire a pour but de définir la nature de la relation étroite entre le sport moderne et le nationalisme. Le sujet étant vaste, nous avons choisi de nous concentrer surtout sur des cas entourant le hockey au Canada et au Québec. Le chapitre deux nous aide d'abord à mieux saisir la popularité et l'omniprésence du sport dans la très grande majorité des sociétés modernes. Les théories alors observées renvoient toutes à un constat semblable : le sport évoque plusieurs dimensions affectives fondamentales de l'être humain. Ces mêmes dimensions affectives, accompagnées d'une certaine forme de religiosité, nous permettent d'entrer au coeur de la relation entre le sport et le nationalisme comme nous le voyons au chapitre trois. Puis, au chapitre quatre, afin de contrer une vision malheureusement trop répandue d'un nationalisme sportif tirant sur le fascisme, nous avons souhaité démontrer qu'un tel nationalisme peut faire partie de l'élaboration d'un *nation-building* moralement acceptable. Au chapitre cinq, des théories modernistes mettant l'accent sur sa diffusion par les différentes élites clarifient comment le sport se présente comme un outil du nationalisme. Par la suite, s'opposant en plusieurs points aux thèses modernistes, l'approche ethno-symbolique présentée au chapitre six nous permet quant à elle de saisir l'essence plus populaire des émotions et sentiments nationalistes rattachés au sport. Au Québec, le mythe Maurice Richard et les récentes considérations ethniques dans l'« affaire Brière » témoignent de la puissance de ces dimensions affectives en matière de nationalisme. En guise de conclusion, nous nous interrogeons plus particulièrement sur la légitimité des revendications des nationalistes québécois militant en faveur de l'octroi d'une équipe nationale de hockey.

MOTS-CLÉ :

Philosophie, sport, nationalisme, nation, modernité, affects, identité, hockey, Canada, Québec

ABSTRACT

This thesis paper attempts to define the nature of the relation between sport and nationalism. Considering the vastness of this subject, I have chosen to focus on cases pointing at hockey in Canada and Québec. Chapter two helps the reader to better understand the popularity and ubiquity of sport in most modern societies. The multiple theories explored all lead to a similar report : sport evokes emotions and responses fundamental to being human. As demonstrated in chapter three, those emotions and responses, along with a certain kind of religiosity, are keys to understanding the relation between sport and nationalism. In chapter four, I attempt to break an often misleading, widespread view ; one that attaches sportive nationalism to a certain form of fascism. I then aim to demonstrate that sportive nationalism can be part of a morally acceptable form of nation-building. The modernists' theories interpreted in chapter five are an essential component of this paper, emphasizing how the elites use sport as a tool of nationalism. Critical towards these last theories, the ethno-symbolic approach allows us to appreciate the popular essence of many demonstrations of nationalist feelings often seen through sport. In Québec, cases surrounding hockey such as the famous story of Maurice "Rocket" Richard and the more recent Daniel Brière drama show how popular ethnic myths and considerations, in triggering deeply rooted feelings, appear as powerful aspects of nationalism. In conclusion, the question is raised as to the legitimacy of Québec nationalists' demands for a Québec national hockey team.

KEY WORDS:

Philosophy, sport, nationalism, nation, modernity, affects, identity, hockey; Canada, Québec.

TABLE DES MATIÈRES

i. Identification du jury	ii
ii. Résumé	iii
iii. <i>Abstract</i>	iv
iv. Table des matières	v
v. Dédicace	vi
vi. Remerciements	vii
1. Introduction	1
2. De la popularité du sport	9
2.1 L'omniprésence des affects	10
2.2 Huizinga : l'« homme qui joue »	11
2.3 Elias : le sport issu du procès civilisationnel	13
2.4 Boilleau : L'Agôn et le sport moderne	16
2.5 Une popularité qui agace	19
2.6 Conclusion	23
3. Introduction au nationalisme sportif	24
3.1 Canada : pays de glace... et de hockey!	24
3.2 L'aspect politique du sport.	26
3.3 Sport, religion et nationalisme	29
3.3.1 Le registre de la foi et le sport	30
3.3.2 De l'identité à différentes époques	33
3.3.3 Convergence entre le religieux et la nation	36
3.4 Conclusion	38
4. Sport, nationalisme et un brin de moralité	39
5. Le paradigme moderniste du nationalisme sportif	45
5.1 Gellner : le nationalisme généré par le « haut »	45
5.1.1 Gellner et le Canadien de Montréal	50
5.1.1.1 Saku Koivu ne parle pas français	52
5.2 Renan et l'âme des nations	56
5.2.1 Les hymnes nationaux	57
5.3 Le sport comme matériau de l'imaginaire national	59
5.3.1 Anderson et la communauté imaginée	59
5.3.1.1 Sport et formation des identités collectives	61
5.3.1.2 Le nationalisme, le sport et la mort	63
5.3.1.3 La Série du siècle de 1972 : le Canada uni?	66
5.3.2 Hobsbawm : traditions inventées et passé revisité	68
5.3.2.1 Le hockey : une tradition inventée au Canada	69
5.3.2.1.1 <i>Hockey Night in Canada</i>	70
5.3.2.1.2 <i>Hockey : A People's History</i>	72
5.3.2.1.3 <i>Hockey Day in Canada</i>	76
5.4 Billig : la toute puissance du banal	78
5.5 Nielsen : nationalisme et territoire national	81
5.6 Conclusion	83

6. L'approche ethno-symbolique et le sport	84
6.1 Bougies d'allumage : injustices et conflits sportifs	85
6.1.1 Injustices sportives et nationalisme politique	86
6.1.2 Injustices sportives et nationalisme culturel et ethnique	87
6.1.2.1 Le cas Richard	88
6.1.2.1.1 Richard et le nationalisme culturel au Québec et au Canada	92
6.1.2.1.2 Richard : une dimension ethnique dans le nationalisme québécois?	93
6.1.2.1.3 L'évolution du mythe Richard	97
6.1.2.2 Les fans du Canadien de Montréal et l'ethnicité de leur club de hockey	102
6.1.2.2.1 Le repêchage de la LNH	102
6.1.2.2.2 Et l'« affaire » Brière dans tout ça?	105
6.1.2.2.3 Don Cherry et le nationalisme ethnique	107
6.2 Conclusion	108
7. Conclusion : une équipe nationale pour le Québec?	109
8. Bibliographie	120

*À ma mère,
Hélène Boissonneault (1944-2001)*

*et mon frère,
Marcel Patoine (1967-2007)*

REMERCIEMENTS

J'aimerais sincèrement remercier tous ceux qui m'ont offert leurs conseils et leur support au cours des trois dernières années, en particulier mes amis : Pascal Paquet pour la qualité de son français écrit (!), Étienne Poulin et Sophie Tremblay pour la « philosophie derrière la remise d'un mémoire », Frédérique Desharnais pour ses « formes » (!), ainsi que ma compagne, Sarah Adair, pour ses encouragements sincères et quotidiens. J'aimerais aussi remercier ma sœur Laurie-Ann ainsi que mon frère Norman qui ont été là quand ça comptait vraiment. Enfin, je remercie mon directeur Wayne Norman, pour avoir été patient, empathique, confiant et inspirant tout au long de ce parcours.

1. Introduction

Au premier contact, on comprend souvent mal comment il peut nous être possible de concilier le sport et la philosophie, ou encore comment le sport peut faire les frais d'une investigation philosophique. La question de la validité de la philosophie du sport comme sujet théorique ou comme objet pour la pensée spéculative a été souvent discutée depuis les années 1960 et il nous apparaît inutile aujourd'hui de rappeler ce débat dans le détail. Il existe entre autres, depuis plus de trente ans, un journal philosophique académique qui fait du sport son objet principal¹. Néanmoins, nous nous en remettrons à Bernard Jeu, philosophe important de la question du sport, pour donner à notre lecteur une idée sommaire des questionnements philosophiques possibles en cette matière. Voici donc comment Jeu répond à la question de savoir si le sport mérite d'être l'objet d'une réflexion aussi sérieuse, une réflexion philosophique :

À première vue, oui sans doute, puisque rien de ce qui est réel n'est étranger à la philosophie. De plus, dans la réalité sportive, tous les aspects du réel se retrouvent : l'esthétique (car le sport se regarde), la technique (car le sport s'apprend), le commerce (car le sport se vend bien et aussi il fait vendre), la politique (le sport est l'exaltation du lieu, de la cité, et en même temps il dépasse les frontières), la médecine (le sport implique l'exercice du corps), le droit (sans l'universalité de la règle, il n'y a plus de compétition possible), la religion (le sport y découvre ses origines mais il se présente aussi – du moins certains le disent-ils – comme une religion des temps modernes). (Jeu, 1972, p. 11)

Pour notre part, nous nous intéresserons surtout, dans ce mémoire, à l'un des aspects politiques du sport ; l'objectif principal de notre travail consistera en effet à analyser sa relation avec le nationalisme. Sa dimension esthétique sera elle aussi une source d'intérêt parce que le sport est regardé par les masses et qu'il provoque chez celles-ci une panoplie d'émotions et de sentiments. Enfin, nous traiterons de sa dimension religieuse, puisque pour plusieurs le sport semble bel et bien se présenter comme une pseudo-religion laïque et que, ce faisant, il peut participer grandement à une forme de sacralisation de la nation.

¹ Il s'agit du *Journal of the Philosophy of Sport* fondé en 1974. Celui-ci est émis par la *International Association for the Philosophy of Sport*, établi en 1972 sous l'appellation *Philosophic Society for the Study of Sport*.

Nous aurons tôt fait de remarquer que le sport partage déjà ceci avec le nationalisme : l'étude de ces deux sujets nous conduit sensiblement vers les mêmes champs théoriques. En effet, l'étude séparée ou combinée de ces deux concepts nous a amenés à survoler des travaux qui s'inscrivent dans les champs suivants : la philosophie politique, la philosophie sociale, l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, les études culturelles et la psychologie sociale. La ligne étant parfois mince entre les différentes disciplines académiques, nous dirons que leur complémentarité nous a aidés à broser un tableau que nous espérons le plus juste possible de la nature des relations entre le sport et le nationalisme.

La question à la base de nos recherches est donc la suivante: comment et pourquoi le sport est-il devenu une ressource si importante et omniprésente pour le nationalisme? Une réponse courte irait à peu près comme suit : le nationalisme se présente comme un phénomène s'adressant aux masses ou émanant des masses et le sport est quant à lui devenu au cours du XX^e le phénomène culturel le plus populaire dans la plupart des États modernes. Il ne restait plus aux fabricants des identités nationales qu'à récupérer le sport comme symbole de la nation. Mais il nous resterait encore à tout expliquer. Pourquoi le sport est-il si populaire? Pourquoi le mariage entre le sport et le nationalisme nous semble-t-il si naturel? Ce sont ces questions qui, tout au long de notre travail, orienteront nos recherches.

Il nous faudra d'abord expliquer la popularité du sport et c'est ce que nous ferons, au chapitre deux, à l'aide de quelques-unes des théories les plus importantes portant sur la « chose sportive ». Nous essaierons alors plus particulièrement de relever quelques-unes des caractéristiques universelles du sport et nous nous demanderons en quoi ces caractéristiques peuvent expliquer, en partie du moins, l'union entre le sport et le nationalisme. L'*homo ludens*, « l'homme qui joue » (Huizinga, 1988), le relâchement contrôlé des pulsions et des émotions issu du procès civilisationnel (Elias et Dunning, 1994) et, l'Âgon immémorial, définit surtout comme refus de toute soumission et lutte pour l'affirmation de soi devant l'Autre, mais aussi comme forme de respect et recherche d'harmonie (Boilleau, 1995) sont les principaux concepts qui retiendront alors notre attention.

Ayant en tête quelques-unes des raisons fondamentales de la popularité du sport auprès des masses, nous serons par la suite mieux outillés, au chapitre trois, pour nous attaquer progressivement aux problématiques du nationalisme sportif. Puisque nous avons choisi de travailler très souvent à partir de cas réels, nous aviserons tout de suite notre lecteur que le hockey sur glace au Canada et au Québec fera l'objet de la plupart de nos exemples de nationalisme sportif. Nous avons à cet effet réservé quelques pages pour présenter brièvement la place prépondérante qu'occupe le hockey au sein des nationalismes de ces sociétés. Puis, à titre introductif à la question du nationalisme sportif, nous relèverons quelques aspects politiques et religieux du sport observables au quotidien. C'est alors que nous y soulignerons de façon plus importante une certaine religiosité au sein même du nationalisme en général ; une religiosité qui ne serait pas étrangère à l'omniprésence du sport en ce domaine.

Nous devons aussi, dès maintenant, dévoiler que nous ne nous étendrons pas en détails sur certains cas aussi sombres que célèbres de nationalisme sportif maintes fois observés dans des sociétés totalitaires, comme par exemple sur celui des Nazis lors des Jeux Olympiques de Berlin de 1936. Un de nos objectifs est justement de remettre en question une vision « fascisante » encore assez répandue lorsqu'il est question de nationalisme sportif. Cette vision peu nuancée pourrait justement tirer ces origines de ces mêmes Nazis. De l'aveu même de Joseph Goebbels, alors ministre de la propagande en 1933, le sport ne devait remplir qu'une fonction unique : « *to strengthen the character of the German people, imbuing it with the fighting spirit and steadfast camaraderie necessary in the struggle for its existence* » (Jewish Virtual Library, 2007). Est-ce qu'une telle vision, qui – on l'aura compris ne serait-ce que par le ton donné – peut glisser aisément vers le fascisme, caractérise toutes les formes de nationalisme sportif? Nous croyons que ce n'est pas le cas. Comme l'atteste Norman (2006, p. 47), nous estimons que le sport est un élément parmi tant d'autres dont peuvent se servir les sociétés afin de générer ou de revigorer l'identité nationale et que cela peut certainement se faire à l'intérieur des limites du libéralisme politique. On comprendra également, au chapitre quatre, que si le sport est devenu un des outils gouvernementaux privilégiés à partir desquels se forme l'identité nationale des citoyens d'une nation N, c'est bien parce que le sport peut facilement s'inscrire à l'intérieur des croyances, émotions et sentiments permettant de décrire la composition

de l'identité nationale d'une personne². Nous pensons que ces affects font partie de l'âme de tous les humains désirant avoir une identité (Greenfeld, 2006) et que ces mêmes affects n'ont absolument pas à être aiguillonnés vers le fascisme³. Cela étant dit, même dans les sociétés libérales l'utilisation du sport à des fins nationalistes est certes à remettre en question.

C'est donc en ayant en tête quelques-unes des caractéristiques universelles du sport et quelques aspects fondamentaux de la composition « normale » de l'identité nationale que nous entamerons au chapitre cinq une partie charnière de ce travail, soit celle du paradigme moderniste du nationalisme sportif. Il s'agira dans un premier temps d'insister sur les aspects structurels, institutionnels ou fonctionnels du nationalisme à l'aide de la théorie d'Ernest Gellner (1983, 1989). Bien que les changements structurels engendrés par la modernité ont pu permettre aux élites de promouvoir la nation par le biais de l'instrument étatique, en particulier l'éducation, on pourrait être porté à croire que la théorie socioculturelle du nationalisme proposée par Gellner semblerait quelque peu négliger l'aspect spirituel et émotif du nationalisme. Or, c'est justement ce dont se charge principalement le sport ; nous rappeler que sans moteurs affectifs et spirituels le nationalisme peut difficilement s'émanciper. Mais ce serait peut-être là négliger un concept important chez Gellner, soit celui des « habitudes culturelles-religieuses profondément enracinées ». En percevant le Canadien de Montréal comme une de ces « habitudes », nous essayerons de comprendre la plus récente « affaire Koivu » (octobre 2007), qui donna lieu à une autre « mini-crise » nationale entourant l'affirmation du fait français au Québec.

Ernest Renan (1992), Benedict Anderson (1991) ainsi qu'Eric Hobsbawm (1990) devraient nous permettre de saisir encore davantage la dimension spirituelle que laisse voir le nationalisme sportif. Pour un, Renan croit qu'afin de pouvoir former une nation, les individus ont besoin de partager des gloires et des sacrifices communs, ils ont besoin de se commémorer (et parfois d'oublier) des événements marquants de

² Il s'agit plus précisément des « croyances au sujet du monde », des « valeurs et des obligations » et des « sentiments et émotions » (Norman, 2006, section 2.3).

³ Nous noterons bien sûr qu'il n'est jamais à l'abri de certains débordements que nous pouvons toutefois relier davantage à une certaine canalisation à l'époque moderne des affects et des pulsions agressives dans un domaine comme le sport (Elias et Dunning, 1994).

leur histoire, de partager des espoirs et des valeurs semblables afin d'adhérer au même contrat social. Le sport moderne, par ses gloires et ses sacrifices, donne aux individus tant d'occasions de se rappeler qu'ils appartiennent à la même histoire, au même projet. Il aide ainsi la nation à devenir un « principe spirituel ». Puis, dans une lecture que certains qualifieraient de « postmoderne » ou encore de « gastronomique » (Smith, 1998, 1999), Anderson et son concept de « communautés imaginées » et Hobsbawm avec celui de « traditions inventées » nous aideront pour leur part à mieux saisir comment des artéfacts culturels médiatisés comme le sport, plus précisément les athlètes et les équipes sportives, en viennent à symboliser gloires, sacrifices et toutes ces choses que les individus doivent (s'imaginer) avoir en commun pour former une nation. Entre autres, nous verrons avec Anderson, autant du côté du sport que de celui du nationalisme, que la mort conserve presque toujours un caractère symbolique. Paradoxalement, nous observerons que la mort (réelle ou symbolique) de symboles communs, tels que les grands sportifs, participe à l'immortalité des nations. C'est également en appréciant le concept de « communauté imaginée » que nous soumettrons l'hypothèse que le Canada s'est peut-être uni pour une première fois lors de la Série du siècle de 1972.

Un rare penseur du nationalisme à traiter explicitement du sport, Eric Hobsbawm nous fera réaliser à quel point les « traditions inventées » contribuent à l'élaboration de l'idée de la nation. On verra d'abord comment le hockey s'inscrit à titre de tradition inventée au Canada et comment il s'imisce dans la vie de milliers (voire de millions) de Canadiens souvent dès leur plus jeune âge. Nous insisterons ensuite sur l'« invention » et la construction et l'entretien de cette tradition par le biais des médias, principalement à partir d'émissions télévisées telles que *Hockey Night in Canada* de la Canadian Broadcast Corporation (CBC). Le *Hockey Day in Canada* et la série *Hockey : A People's History (Hockey, la fierté d'un peuple)*, élaborés par cette même chaîne nationale publique, seront aussi analysés comme autant d'artéfacts qui, en contribuant à l'élaboration de cette tradition inventée du hockey au Canada, participe fortement à la construction et au maintien de l'identité nationale canadienne. On remarquera au passage qu'en célébrant le *Canadian way of life*, ces entreprises tendent à diluer les autres nationalismes présents au Canada, dont celui de la minorité nationale québécoise.

Michael Billig (1995) en est un autre qui s'est penché sur la manière dont le sport participe au nationalisme. Selon lui, le sport médiatisé, particulièrement dans les pages sportives des différents journaux, représente un lieu privilégié pour observer l'« agitation de drapeaux » (*flag waving*). La force de Billig est de démontrer que le tout se fait très souvent le plus banalement du monde (*banal nationalism*). Nul besoin d'user de grands discours pour faire valoir la nation. En effet, c'est principalement par l'usage de petits mots comme *we, our, the country, our team*, que la nation s'inscrit au plus profond de la psyché des hommes et les prépare ainsi à défendre les couleurs de leur patrie en cas de guerre. Cela pourrait nous faire un peu penser à Goebbels mais le tout est amené de façon plus subtile, plus banale. Nous relèverons aussi qu'en s'adressant principalement à un public masculin, le nationalisme sportif risque d'enregistrer une espèce de « déficit démocratique ». Enfin, parallèlement à l'idée selon laquelle le sport contribue grandement au nationalisme banal, nous remarquerons que Tocqueville n'avait pas tort lorsqu'il entrevoyait que les habitants des sociétés libérales démocratiques allaient se vautrer dans de « petits et vulgaires plaisirs ». Mais c'est justement là un des grands paradoxes du sport moderne. Autant on peut l'associer à ces derniers, et donc à un individualisme crasse, autant il est aujourd'hui devenu un des plus puissants symboles par lequel subsiste l'idée de collectivité et de nation.

Un dernier penseur que l'on associera au courant moderniste, sera Niels Kayser Nielsen (1997) qui tentera de nous démontrer l'importance que peut avoir l'appropriation du territoire par le biais d'activités physiques pour le nationalisme. Selon Nielsen, ce sont principalement les États nordiques ayant adopté des mesures sociales-démocrates entre les deux guerres qui auraient valorisé la pratique d'activités physiques, par exemple, le ski de fond en Suède, comme moyen de *sentir* la nation. Cette théorie présente entre autres les avantages de rendre plus concrète la « communauté imaginée » et de combler, en partie du moins, le déficit démocratique en frais de transmission du nationalisme que laissait entrevoir le sport médiatisé et consommé qui, comme nous l'évoquions, s'adresse surtout à un public masculin.

C'est alors que nous nous tournerons, au chapitre six, vers une autre approche en matière de nationalisme qui sera toute aussi féconde pour la compréhension de notre

sujet. L'approche ethno-symbolique, principalement défendue par Smith (1986, 1991, 1994, 1998, 1999, 2005) et Hutchinson (1994, 2005), se montrera très critique à l'endroit des théories modernistes (qu'elle trouve souvent un peu superficielles par endroits) et nous servira à mieux saisir certains cas de nationalisme sportif. Nous constaterons en effet que cette approche semblera particulièrement appropriée lorsque viendra le temps d'analyser le célèbre cas de Maurice « Rocket » Richard qui, comme on le sait, est devenu au fil du temps un personnage essentiel à la mythologie de la nation canadienne-française d'abord et québécoise par la suite. Cette approche qui insiste principalement sur les aspects ethniques et culturels (et les différents mythes qui y sont associés) en faisant de ceux-ci le socle du nationalisme, sera également utilisée par Danielle Juteau (2004) qui, avec son article « 'Pures laines' Québécois », pourra aussi nous éclairer sur certaines manifestations plus récentes de nationalisme sportif entourant le Canadien de Montréal, que plusieurs considèrent comme un des principaux symboles de la nation québécoise. Nous essayerons plus spécifiquement de comprendre pourquoi de nombreux « fidèles » sont frustrés lorsque des joueurs québécois (particulièrement, ceux de langue française, ou encore, ceux d'ethnicité canadienne-française) sont « oubliés » par le Canadien au repêchage amateur de la Ligue nationale de hockey (LNH). Nous attribuerons ces frustrations récurrentes à une forme de « déception ethnique » vivement ressentie chez plusieurs partisans et médias appartenant à l'ethnie dominante. Toujours au Québec, nous observerons ensuite une réaction similaire au coeur de la commotion que créa « l'affaire Brière » à l'été 2007, une « affaire » qui fut interprétée par l'ethnie dominante comme un « cas de trahison » de la part d'un des leurs.

Enfin, autant avec le cas Richard qu'avec le repêchage amateur, « l'affaire Brière » et, en partie, « l'affaire Koivu », nous essayerons de démontrer que sous ces réactions épidermiques nous retrouvons la présence d'un nationalisme culturel et ethnique. Tantôt réactionnaire, tantôt affirmatif, ce dernier pourrait remonter à la tradition canadienne-française, ou à ce que l'on pourrait aussi appeler, l'existence historique d'une majorité nationale sur ce territoire. Mais, comme nous l'inspire Smith (1999), il ne faudrait pas voir à partir de ces quelques exemples sportifs (surtout les plus récents) une scission nette au Québec, entre un nationalisme civique et un nationalisme ethnique. Depuis la Révolution tranquille le Québec s'est surtout engagé

dans la voie du nationalisme civique, mais la majorité nationale qui y est présente n'a pas oublié ses racines pour autant. Ainsi, pour revenir au Canadien de Montréal ce n'est pas parce que les partisans de l'ethnie dominante du Québec montrent généralement plus d'intérêt envers les joueurs appartenant à leur ethnie qu'il est ici question de recherche de pureté et d'homogénéité. Voyons y plutôt le désir et le besoin tout à fait raisonnable et humain de s'identifier à un symbole collectif mythique (Greenfeld, 2006). Loin de la pureté ethnique, les partisans de l'ethnie dominante semblent vouloir être représentés de façon proportionnelle et raisonnable par des athlètes qui leur ressemblent et à qui ils aimeraient souvent ressembler.

Au terme de cette étude, le sport devrait apparaître à notre lecteur comme un vaste observatoire en matière de nationalisme. Bien sûr, il ne nous sera pas possible ici d'analyser et d'interpréter toutes données que peut nous fournir le sport sur ce sujet. Les exemples de nationalisme sportif, que ce soit dans le cadre des Jeux Olympiques, de la Coupe du monde de soccer ou de tout autre événement, abondent. Nous avons donc à trancher quant aux sports discutés. En ce sens, notre travail, espérons-le, devrait particulièrement intéresser quiconque s'intéresse aux manifestations du nationalisme sportif au Canada et au Québec par le biais du hockey sur glace.

Mais nous devons aussi trancher quant aux théories du nationalisme abordées. Pour cela, nous avons décidé de nous concentrer principalement sur deux familles de théories distinctes, soit celle des modernistes et celle défendue par les tenants de l'ethno-symbolisme. D'un côté, les modernistes semblent nous permettre de mieux dévoiler les stratégies de l'intelligentsia qui élabore le nationalisme et forge l'identité nationale. De l'autre, l'approche ethno-symbolique insiste pour nous rappeler l'importance des racines ethniques et culturelles profondes dont tiennent compte les élites dans l'élaboration des différentes stratégies en matière de nationalisme. Mais au-delà des forces et des faiblesses de ces théories, nous avons surtout été en mesure de constater par le biais du sport que des phénomènes comme le nationalisme et l'identité nationale ne peuvent être appréciés dans toute leur complexité que si on utilise différents outils pour les décortiquer.

Enfin nous soulignerons en maints endroits que le nationalisme sportif, principalement par sa dimension affective évidente, est devenu un registre important du nationalisme, pour ne pas dire l'un des moteurs vitaux de l'identité nationale d'un très grand nombre de sociétés. Nous croyons que le sport, par les dénominateurs communs qu'il partage avec le nationalisme, contribuera à assurer le maintien de cette idéologie pour encore longtemps. Après avoir principalement concentré nos propos sur le hockey au Canada et au Québec, c'est donc en toute logique que nous terminerons notre étude par cette épineuse question : pourquoi le Québec n'a-t-il pas (encore) son équipe de hockey nationale?

2. De la popularité du sport

Dans ce chapitre qui se veut avant tout introductif, nous explorerons quelques pistes de réflexions fondamentales qui nous aideront en cours de route à apprécier l'apport important du sport au sein du nationalisme. Ce qui nous frappera d'entrée de jeu, c'est toute la dimension affective dont le sport est investi. Que ce soit du côté des athlètes, des partisans ou des médias, comment ne pas remarquer la passion, les émotions et les sentiments qui englobent l'univers sportif? Du coup, on remarquera également un certain détachement par rapport à la rationalité ; le sport est un haut lieu de la *déraison*. Nous tenterons de retrouver et d'analyser ces facettes du sport à travers quelques théories importantes portant sur la « chose sportive ». Pour un, Johan Huizinga (1988) dans son *Homo Ludens* nous dira que le « jeu sans être sérieux » est un élément essentiel de l'être humain, qu'il est à la source de la culture et des sociétés. S'inspirant de Freud, Elias et Dunning (1994) soutiendront pour leur part que le sport moderne –qui est à distinguer des jeux traditionnels– est un phénomène issu du procès civilisationnel où se canalisent de façon contrôlée les pulsions agressives de l'homme. Puis, dans une théorie originale, Jean-Luc Boilleau (1995) nous amènera à considérer le sport comme participant à l'Agôn immémorial ; le conflit et le refus de se soumettre en tant qu'élément générateur du lien social. Ces trois analyses, malgré leurs divergences, mèneront à un constat semblable : il y a dans le sport quelque chose d'universel, un langage des affects que tous peuvent reconnaître, un langage qui renvoie à des caractéristiques fondamentales de notre être.

Que l'on regarde du côté du jeu, de l'agressivité, de la soif d'excitation, ou encore par l'incessante quête identitaire déployée dans l'affirmation de soi devant l'Autre, le sport est, à sa façon, un théâtre de l'Homme.

2.1 L'omniprésence des affects

Nous en conviendrons, le sport occupe un espace important – trop important peut-être⁴ – au sein des médias et devient par le fait même omniprésent au sein du social et souvent du politique. Mais pourquoi toute cette popularité? Les extraits de presse suivants pourraient nous conduire sur des pistes intéressantes :

L'émotion! Le sport a cette merveilleuse vertu: il est profondément humain. Tous les deux ans, deux semaines durant, les Jeux olympiques nous offrent un microcosme de la vie. On y voit l'Homme triomphant, défait ou déchu, capable du meilleur et du pire.(Pratte, 2002)

Durant un court instant, ces jours derniers, j'ai redécouvert l'essence même de ce pays. Elle est là, cette identité du Canada, dans ce sport qui fait fi de tous nos régionalismes et des barrières de langues. Le hockey sur glace est au Canada ce que le football est au Brésil, le ski de fond à la Norvège, le judo au Japon. Un merveilleux outil de dépassement de soi! (Chau, 2002)

Ces extraits ont été publiés dans *La Presse* durant les Jeux Olympiques de 2002 à Salt Lake City au cours desquels le Canada décrocha notamment les deux médailles d'or en hockey sur glace (ce qui explique peut-être en partie l'emportement de leurs auteurs). Les pensées du chroniqueur André Pratte et du téléspectateur Chau renvoient néanmoins à plusieurs idées et questionnements qui se trouvent au cœur de notre recherche. Le sport est populaire parce qu'il est « profondément humain », nous dit le premier. Implicitement, Pratte le rattache ici à la sphère très vaste et profonde des affects; qu'il s'agisse de joie, de peine, d'estime de soi ou de honte. Le second, Chau, insiste davantage sur l'aspect rassembleur d'un sport comme le hockey, ce qui n'est certainement pas négligeable dans un État multinational comme le Canada. En somme, les « masses sportives » carburent pour ainsi dire à l'émotion et c'est évidemment surtout par cet univers des affects que le sport rassemble ou sépare des millions d'individus. À cet effet, au côté des affects, c'est-à-dire, en gros, des aspects irrationnels et passionnels de la dimension humaine à laquelle Pratte faisait référence,

⁴ C'est entre autres l'avis de certains penseurs de l'anthropo-sociologie critique du sport tels que Jean-Marie Brohm (2006) et Robert Redeker (2002). Nous verrons leurs positions vers la fin du présent chapitre.

nous devrions aussi retrouver le côté religieux, spirituel, sacré, *inutile* et festif du sport que l'on pourrait certes opposer à des domaines profanes importants de la vie quotidienne, comme le travail ou les tâches ménagères. À ce titre le sport s'inscrit dans une certaine mesure comme un des rares domaines de la vie moderne où, comme nous le verrons plus loin, subsiste l'extase de la foi.

Aussi, faut-il faire preuve de lucidité quant aux limites du pouvoir de la raison à convaincre des individus d'adhérer aux projets de l'État. Dans un schème fonctionnaliste, Pierre Elliott Trudeau disait que « le nationalisme constitue un instrument trop bon marché et trop puissant pour que les politiciens de tous les pays s'en dispensent bientôt » (Trudeau, 1967, p. 207), C'est ainsi que celui-ci « est tenté de rechercher tout argument d'ordre émotif qu'il peut trouver » (*Ibid*, p. 200). Le sport, avec ses millions, voire milliards, d'adeptes et de partisans enflammés, se veut à cet égard un terreau fertile depuis le milieu du 19^e siècle.

Tournons-nous sans plus tarder vers quelques théories importantes qui, par des voies différentes, illustreront en quoi le sport peut toucher à tous les êtres humains, ou encore, en quoi le sport peut-il répondre de l'universel. Le domaine des affects et de l'irrationnel sera la trame de fond de nos observations.

2.2 Huizinga : l'« homme qui joue »

Une première interprétation classique nous amènera à placer le sport dans la sphère du jeu qui, de tout temps, a été créateur, porteur et révélateur de culture. C'est ce que nous livre essentiellement Johan Huizinga, philosophe et historien néerlandais, dans son *Homo Ludens*, paru une première fois en 1939. Pour Huizinga, le jeu exprimerait une caractéristique essentielle de l'être humain et serait un « facteur fondamental de tout ce qui se produit au monde » (Huizinga, 1988, pp.11-12). Voici d'ailleurs ce que nous dit l'auteur au tout début de son livre :

Le jeu est plus ancien que la culture. En effet, la notion de culture, si insuffisamment délimitée soit-elle, suppose en tout cas l'existence d'une société humaine, et les animaux n'ont pas attendu l'arrivée de l'homme pour qu'il leur apprit à jouer. (*Ibid*, p. 15)

Si l'on veut ensuite envisager la fonction du jeu hors de la vie animale ou enfantine, et l'observer dans la culture, il faudra le distinguer de la vie courante, il faudra le comprendre comme *superabundans*, superflu : « [s]eul le souffle de l'esprit [...] rend la présence du jeu possible » (*Ibid*, p. 20). Bien que Huizinga place le jeu du côté de l'« irrationnel », il ne s'ensuit pas que le jeu est vide de sens, au contraire, le jeu fabrique le « sens » et se veut ainsi un « facteur de vie culturelle » (*Ibid*, p. 21).

En positionnant la culture *sub specie ludi*, Huizinga confine le jeu dans un espace difficile d'atteinte pour l'esprit rationnel. Parce qu'il est une composante essentielle de ce que nous sommes et qu'il marque si profondément notre approche au monde, nous ne le voyons plus, nous ne parvenons pas à le cerner. Si l'on peut comprendre ce que le jeu a produit comme *formes* culturelles, principalement parce que notre esprit créatif a conceptualisé ces formes par le langage, on ne saura jamais comprendre le jeu en lui-même, parce qu'il serait une caractéristique pré-conceptuelle innée et fondamentale de l'humain. Nous avons été et serons toujours des « joueurs » au plus profond de nos êtres. Cette première élaboration, avouons-le, hautement générale du jeu devrait rester avec nous encore un certain temps.

Mais, paradoxalement, Huizinga montre des réserves importantes quant à la dimension ludique du sport moderne ou du sport professionnel :

Le comportement du professionnel n'est plus celui du jeu, la spontanéité et l'insouciance lui sont ravies. Peu à peu, dans la société moderne, le sport s'éloigne de la pure sphère ludique et devient un élément *sui generis*, qui n'est plus du jeu sans être sérieux. Dans la communauté actuelle, le sport acquiert une place, en marge de l'évolution de la culture proprement dite, qui ne la concerne pas. Dans le sport moderne, le lien avec le culte a complètement disparu. Le sport est devenu tout à fait profane et n'offre pas de rapport organique avec la structure de la société, même si une autorité dirigeante en prescrit la pratique. Il est bien plutôt une expression autonome de l'instinct agonal qu'un facteur fécond du sens social. [...] En dépit de son importance aux yeux des participants et des spectateurs, il demeure une fonction stérile où le vieux facteur ludique s'est presque entièrement éteint. (*Ibid*, pp. 315-316)

Le sport moderne serait donc devenu trop sérieux, il se développerait en marge de la culture et aurait perdu toute forme de lien avec le culte, ce qu'entretenaient auparavant les formes traditionnelles de jeu. Il aurait pour ainsi dire cessé d'être créateur de culture et ne serait qu'une « expression autonome de l'instinct agonal ».

Le sport serait ainsi devenu plus représentatif du « système » que de l'homme. Nous voudrions ici critiquer cette version quelque peu pessimiste du sport moderne soumise par Huizinga. Ce dernier a-t-il vraiment perdu toute forme de rituel et tout le caractère sacré de la fête? Sa dimension ludique s'est-elle vraiment « presque entièrement » éteinte? À nos yeux ce n'est pas ce qui se dégage des grandes compétitions sportives. Ne pourrions-nous pas percevoir ces dernières comme des manifestations d'une forme de « sacré laïc »? Voici ce qu'en dit Le Pogam :

Probablement les grandes manifestations internationales comme les Jeux olympiques ou les Coupes du monde de football offrent-elles des plaisirs tirés de la performance et dans leurs composantes « jeu », elles sont des contrepoints à la logique rationnelle de la modernité en montrant que le ludique cohabite avec une logique instrumentale. (Le Pogam, 1997, p. 35)

Bien qu'il soit régi par une foule de règles, qu'il soit sous l'emprise du capitalisme et qu'il ait possiblement perdu le sens « pur » de la fête sacrée qui « intégraient les compétition à une puissance surnaturelle » (Le Pogam, 2005, p. 6), la dimension ludique et la fonction du rite semblent toujours y être présents tout comme la possibilité pour le sport d'être encore créateur de culture. Il nous sera possible de constater cette dimension plus en profondeur aux chapitres cinq et six lorsque nous essaierons de comprendre l'aspect culturel du nationalisme sportif à l'aide des théories des modernistes Gellner, Anderson et Hobsbawm, ainsi qu'avec les tenants de l'approche ethno-symbolique. Nous devons cependant admettre qu'au sujet de la culture, comprise ici au sens allemand de *Kultur* (qui inclut l'idée de civilisation), le sport jouera plus souvent un rôle de révélateur ou de transmetteur que de créateur.

2.3 Elias : le sport issu du procès civilisationnel

Un critique important de Huizinga, Norbert Elias, nous aidera à marquer un peu mieux la distinction importante entre les jeux traditionnels (*folk football*, soule) et le sport moderne (soccer, rugby). Avocat du procès civilisationnel, Elias s'intéresse également au déclin du sacré et à celui du déferlement des passions violentes à l'époque moderne et il en donnera une explication hybride relevant à la fois de la psychologie sociale, de la sociologie et de l'anthropologie. Le sport moderne serait devenu un espace où, observant un certain contrôle encouragé par des règles, la

violence des individus trouve un lieu acceptable d'expression⁵, alors que les jeux traditionnels, par l'absence de règles strictes et universelles, laissaient souvent libre cours à une violence excessive.

Ce sur quoi se penche Elias, avec son principal collaborateur en la matière, Eric Dunning, n'est pas tant que le sport découle du jeu, considéré par Huizinga comme une caractéristique intrinsèque de l'humain ou une disposition psychologique universelle, mais bien comment les jeux traditionnels se sont transformés plus spécifiquement en sports réglementés dans les civilisations modernes. Comme le résume le commentateur Joseph Maguire, cela est selon eux

symptomatique d'un changement profond de la structure de la personnalité qui, à son tour, est lié aux changements spécifiques de la structure du pouvoir qu'a connu la société dans son ensemble. (Maguire, 1999, p. 70) [Notre traduction]

Elias relève que le loisir sert la fonction du relâchement des pulsions et l'abandon des tensions et que la soif d'excitation des individus autocontrôlés des sociétés modernes, dites civilisées, découle justement du fait que celles-ci soient le reste du temps axées sur l'utilité et la raison :

The function which leisure serves in relatively 'civilized', 'modern', societies, according to Elias and Dunning, is based on a view of people according to which they have, in growing numbers, a socially conditioned psychological need to experience various kinds of spontaneous, elementary, unreflective yet pleasurable excitement. (Ibid.)

S'inspirant en partie de la théorie freudienne, Elias croit que par le sport, les individus peuvent relâcher les pulsions du « ça » ou encore les sublimer. Il faut alors supposer la présence d'une nature humaine ou d'affects agressifs qui remontent à des temps immémoriaux et qui sont appelés à évoluer et à s'adapter sans cesse dans une relation dynamique entre l'homme et son milieu social. Incidemment, le surmoi se voudrait donc en constante évolution et serait toujours rattaché aux idéaux et aux interdits du contexte social à l'intérieur duquel se trouvent les individus.

Si on admet la plausibilité de l'hypothèse éliásienne, le sport se révélerait alors comme une représentation assez explicite du procès civilisationnel et un vecteur où

⁵ Cette idée sera elle aussi corroborée en partie par Hobsbawm (1990, pp. 142-143).

les pulsions agressives de notre être se voient contrôlées et restreintes à des espaces et des temps précis. Or, selon Elias, c'est justement ce contrôle de la violence qui devient source d'excitation autant pour les joueurs que pour les supporters⁶. Ceux-ci, par mimétisme, seraient ainsi amenés à s'identifier à leurs favoris, à ressentir la joie des grandes victoires et la tristesse des défaites amères.

En outre, pour Elias, le sport devient de plus en plus une entité autonome à l'intérieur de la sphère sociale ; il ne dépend à peu près plus des rituels collectifs tirés du folklore et de la religion. Il possède son propre espace et son propre calendrier, et ses règles, autrefois locales et arbitraires, vont tendre vers leur uniformisation à travers les écoles et les universités. C'est justement à partir de cette uniformité des règles propres à chaque sport qu'Elias et Dunning vont plus précisément élaborer les pièces maîtresses placées au cœur de *Quest for Excitement* (1986), soit celle de la violence maîtrisée et celle du « développement d'une éthique de la loyauté qui ne sépare pas le désir de victoire du respect des règles et le plaisir du jeu, quelle qu'en soit l'issue » (Elias, 1994, p. 17) De ces deux caractéristiques du sport moderne découlera la problématique suivante :

Comment situer, dans la longue histoire du procès de civilisation, les transformations de la structure de la personnalité qui rendent possible le relâchement des contrôles émotionnels sans que pour autant soit donné libre cours aux mouvements spontanés (et dangereux) des pulsions et des affects?
(*Ibid.*, pp. 17-18)

Pour répondre succinctement à cette question, il nous suffira d'explicitier le concept eliasien de la « libération contrôlée des émotions ». Celui-ci suppose la conservation d'une certaine forme d'excitation issue de l'imitation (que fait le sport par ses gestes fougueux mais contrôlés) des formes d'affrontements guerriers et violents d'autrefois. Cette excitation reposant essentiellement sur cette tension entre *contrôle* et *relâchement*, suppose deux conditions. Premièrement, l'existence historique de la sphère du loisir comme lieu d'expression de ce relâchement contrôlé des tensions principalement accumulées dans la sphère privée et dans celle du travail. Deuxièmement, Elias nous enseigne que « ce relâchement temporaire, localisé, du contrôle sur les pulsions et les affects n'est possible que s'il existe une intériorisation

⁶ De façon intéressante, Bernard Jeu (1987) nous fait remarquer que les Russes emploient le mot *stradatéli*, les « souffrants », pour parler des supporters.

suffisamment forte et répandue des mécanismes de l'autocontrainte » (*Ibid*, p. 18). Fondateur des Jeux Olympiques modernes, Pierre de Coubertin semble également souscrire, en partie du moins, à la thèse éliásienne :

Olympism is not a system - it is a state of mind. This state of mind has emerged from a double cult: that of effort and that of eurythmy - a taste of excess and a taste of measure combined. (Coubertin, s.d)

On pourrait également penser que c'est la présence simultanée de ces deux conditions qui permet à un spectateur (ou un téléspectateur) lors d'un gala de boxe (sphère du loisir) ou lors d'un match de hockey, de se libérer de ces pulsions agressives en exprimant des mots et des phrases qu'il n'exprimerait probablement pas dans d'autres contextes (au bureau, au restaurant, devant sa mère, etc.) Il en va sensiblement de même pour les boxeurs ou les hockeyeurs placés au cœur de l'action, et qui, dans le cadre d'un sport réglementé, peuvent se permettre des gestes qui en d'autres circonstances risqueraient fort de déranger l'ordre social.

Si, à l'intérieur de ce cadre, on pense plus spécifiquement à la question de l'expression du nationalisme ou encore de certains régionalismes, rien ne nous empêche de croire que les spectateurs d'un événement sportif donné puissent crier à tue-tête des « Frappe-le », des « Tuez-les! », et bien d'autres choses encore sans que l'ordre social en soit pour autant très affecté. Aussi ces mêmes spectateurs vont-ils souvent peindre sur leur corps les couleurs de leur pays ou de leur équipe favorite sans que ces comportements soient, en ces circonstances, jugés « anormaux » par la société en général. Le sport est ainsi devenu un vecteur privilégié, un lieu acceptable de l'exubérance de l'affirmation de l'identité nationale ou régionale et parfois de certains de ses débordements⁷.

2.4 Boilleau : *L'Agôn et le sport moderne*

Le sport peut aussi se comprendre comme un combat symbolique mettant en jeu l'image d'un groupe face à un autre. C'est ici que Jean-Luc Boilleau (1995), dans son

⁷ C'est particulièrement le cas lorsque les partisans envahissent les rues après de grandes victoires, mais souvent ces débordements peuvent souvent être causés par l'alcool et bien d'autres choses que le spectacle sportif en lui-même et le besoin « normal » d'affirmation identitaire.

livre *Conflit et lien social*, nous amène à réfléchir sur ce que lui considère comme étant la dimension universelle, fondamentale du sport, soit sa participation à l'Agôn immémorial. L'auteur donne plusieurs pistes de définition pour ce terme ambigu et abstrait et nous vous en donnons ici les principales. L'Agôn, c'est, en gros, la lutte, le conflit, la rivalité, la liberté, l'affirmation de soi, le refus de toute soumission et le refus de la Nécessité. Il se prête aussi aux analyses anthropologiques et philosophiques qui se penchent sur les rapports « face-à-face », que ceux-ci soit réels ou virtuels. Enfin, dans ses rapports, ne voit-il jamais l'Autre comme une entité à éliminer, mais toujours à respecter :

L'Agôn se révèle également le social qui confère le prestige, l'humanité, aux rivaux ; ce sont les autres auprès de qui on négocie son image et qui, inversement, par un jeu de miroirs, renforcent leur propre image. C'est la tension entre le champion et son camp, et l'opposition entre les camps qui s'opposent par la médiation des combattants. (Boilleau, 1995, p. 56)

S'inscrivant en faux contre les « sociologues » du sport, particulièrement contre le courant critique (entre autres : Brohm, Redeker et Bourdieu), la pensée de Boilleau se présente comme un entre-deux entre Huizinga et Elias et se rapproche de celle de Bernard Jeu. Comme ce dernier et Huizinga, il s'intéresse lui aussi à « ce qui perdure depuis l'aube de l'humanité jusqu'à nos jours et que l'on peut repérer dans nos sports modernes » (*Ibid*, p. 49). Sans nécessairement rejeter Elias, il ne verrait cependant pas une dichotomie aussi importante que ce dernier entre le sport moderne et les jeux traditionnels. Seule la forme change. Le conflit essentiel à la joute, l'Agôn qui, selon lui, a été historiquement mis en boîte par le Logos⁸, serait toujours présent : « l'Agôn, illégitime aujourd'hui, est pourtant là, indissociable du sport moderne.» (*Ibid*, p. 48)

⁸ Boilleau définit ainsi le Logos : « Nous appelons Logos ce qui : dans la langue, cadre la pensée ; dans la pensée, règle les individus ; dans le social, les détermine ; dans le biologique, les programme ; dans l'économique, les calcule ; dans le psychique, les conditionne ; dans l'histoire, les conduit ; dans les mathématiques et les statistiques, les résout ; dans le religieux, les a créés, etc. ; bref, ce qui est de l'ordre de la Nécessité universelle transcendante ou immanente, de l'*hegemonicon*, du *koinos logos* des stoïciens au binarisme informatique, en passant par la raison sans-culotte et la loi impersonnelle dans le discours. Pour le dire de manière impressionniste, il s'agit de ce à quoi renvoient, à présent et pêle-mêle : le souci de l'utilité, l'intérêt, l'égalité-identité *a priori* ou la différence préfixée, l'échange avec l'équivalent, le travail nécessaire, la sociétalité abstraite, la négation de la mort au moyen du déterminisme éternel ; il s'agit de ce que psalmodient ensemble, sur une agora intemporelle, Platon, Marc Aurèle, Augustin, Anselme, Descartes, Hegel, Bentham, Marx, etc. Jusqu'à nos modernes scientifiques. Logos, c'est lui qui fait que ça doit être comme ça et pas autrement. Son mode d'emploi : la soumission à ce à quoi l'on sait déjà devoir se soumettre, et la recherche, appliquée, de tout ce à quoi il est nécessaire de s'astreindre depuis toujours et pour toujours et qu'on ignore encore. Le Logos implique des « obéisseurs ». (Boilleau, 1995, p. 83)

C'est possiblement ici que Boilleau rejoint à la fois Huizinga et Elias. En effet, l'Agôn immémorial peut tout aussi bien inclure le jeu (et donc la tout aussi immémoriale dimension ludique de l'homme) que l'excitation tirée de la « libération contrôlée des émotions ». D'un côté, le caractère irrationnel, *inutile* et arbitraire de l'Agôn semble pouvoir se rattacher au ludique de Huizinga. De l'autre, le caractère tragique de l'Agôn, la compétition, le combat fondamental, le refus de la Nécessité, est toujours présent dans le sport moderne, peu importe le niveau de réglementation. L'Agôn peut encore et toujours être identifié comme l'élément à l'origine du plaisir ou de l'excitation, pour les athlètes comme pour les partisans. En d'autres termes, selon notre compréhension des idées de Boilleau, l'Agôn peut, dans un premier temps, être perçu comme cousin de la dimension ludique propre à tous les êtres humains depuis des temps immémoriaux. Dans un deuxième temps, que l'on estime qu'il ait pris une forme nouvelle et plus spécifique avec le sport moderne réglementé, une forme qui témoigne des manifestations des mécanismes de l'autocontrainte, ne change pas grand-chose. Cela ne ferait que mettre en valeur un autre domaine où l'Agôn a été voilé par le Logos sans jamais vraiment disparaître.⁹

C'est pour nous, à la fois, par cette lutte symbolique du « nous » contre « eux » qu'engagent les compétitions sportives et par le fait que celles-ci se révèlent comme autant d'immenses réunions culturelles que le sport est devenu un haut lieu de la fabrication des identités collectives et de propagation des sentiments nationalistes. Or, la nation, que l'on traitera tantôt comme un produit de l'imaginaire, tantôt comme découlant de l'ethno-symbolique, se veut elle aussi une forme de réunion culturelle et se forme justement elle aussi à coup de conflits, de lutte, de défaites, de victoires, de révolutions, d'épopées glorieuses et moins glorieuses¹⁰. Le sport qui participe à l'Agôn peut en ce sens se voir comme « l'arène, le théâtre du monde » (*Ibid*, p. 56). L'hypothèse de Boilleau nous invite donc à penser que le sport et le nationalisme se rejoignent sur la base de dénominateurs communs : l'Agôn, l'*affirmation de soi* et l'*éternel quête d'identité* par le conflit et la réunion¹¹. À nos yeux, ces dénominateurs

⁹ Boilleau l'exprime de la façon suivante : « L'Agôn enfermé n'est pas supprimé. Il continue à exercer sa fascination et chacun, peu ou prou, souvent secrètement, veut en être ». [...] « L'Agôn exerce une tension extrême, et même St Augustin, qui croyait à la raison (au moins comme raison de croire), s'avoue fasciné par de misérables combats de coqs ». (pp. 64-65)

¹⁰ C'est ce que soutiendra un penseur comme Renan que nous verrons au chapitre cinq.

¹¹ À ce sujet, comme l'indique également Huizinga (1988, p.88), dans son acceptation primitive, *agôn* renvoie aussi au sens de la « réunion » (cf. *agora*). Ceci revêt pour nous une importance capitale. Si le

communs expliqueraient en grande partie cette relation si étroite entre le sport et le nationalisme et, incidemment, l'omniprésence du premier à l'intérieur du second.

2.5 Une popularité qui agace

On l'aura constaté, la popularité du sport semble, en partie du moins, pouvoir s'expliquer par des théories anthropologiques, sociologiques et philosophiques sérieuses qui renvoient toutes à un constat similaire ; qu'en étant relié intimement au domaine des affects, le sport met en scène des caractéristiques humaines fondamentales. En ce sens, il répond de l'universel ; que l'on parle de jeu, de libération contrôlée des émotions ou d'Agôn. Or, cette même popularité chatouille un certain courant critique de l'anthropo-sociologie du sport, particulièrement bien senti en France. Pour des penseurs comme Jean-Marie Brohm et Robert Redeker, le sport nous éloigne du politique et de nos devoirs de citoyens. Mais est-ce nécessairement le cas ?

Lorsque l'on essaie de comprendre la fascination qu'exerce le spectacle sportif, particulièrement lors de grands événements tels que la Coupe du monde ou les Jeux Olympiques, nous remarquons aisément, dans nos recherches, deux types d'interprétations bien distincts. Faisant référence à la pensée de Paul Ricoeur, pour qui les interprétations varient selon le sens donné au symbole, Yves Le Pogam, dans son article « Passion sportives, identité et modernité », classe les interprétations données au sport de la manière suivante. D'un côté, il y aurait « une herméneutique où Marx et Freud sont rangés dans laquelle le sens se cache dans le sens immédiat et l'objectif vise à réduire les illusions en mettant en exergue le soupçon » (Le Pogam, 1997, p. 35). C'est ce premier type d'interprétations que nous associons au courant critique. En général, comme nous l'évoquions plus tôt, les penseurs de ce courant tendent à démontrer que dans nos sociétés modernes, le sport occupe trop d'espace et nous éloigne du champ politique et de la « vraie » culture. Voici par exemple ce qu'en dit Redeker :

sport renvoie à l'idée de compétition et d'affrontement il est aussi par essence un lieu de réunion, réunion entre coéquipiers bien sûr, mais aussi entre adversaires, et comme on le voit dans le cadre des grandes compétitions sportives, c'est aussi une réunion entre les États et un espace pour l'union des différentes nations qui composent souvent un même État.

L'assomption de la figure du « *supporter* » accompagne le déclin d'autres formes anthropologiques, plus consistantes. L'animal politique, le militant politique et syndicaliste, l'homme de culture et l'honnête homme s'effacent du champ public au profit du supporter dans le même moment où les idoles sportives focalisent l'attention bien plus que les grands savants, philosophes, artistes ou écrivains, ceux qui font la culture. [...]

S'il arrive que l'expression politique se réfugie dans les gradins des stades, c'est parce que la vie politique dans la cité s'est étiolée. *L'homo sportivus* n'est pas *l'homo politicus* : les slogans politiques s'exprimant dans les tribunes ne sont que les résidus misérables d'une vie politique plus large, qui a disparu. (Redeker, 2002, 1^{er} et 2^e par.)

À l'opposé, de cette interprétation du sport comme « opium du peuple », qui fait de nous des citoyens dociles des sociétés capitalistes, des citoyens ayant perdu le véritable sens du politique, il faudrait voir « une herméneutique de type phénoménologique où les significations se donnent à lire en se mettant hors jeu du monde objectif » (Le Pogam, 1997, p.35-36), où le sport se présente pour ce qu'il est à travers ses caractéristiques fondamentales. C'est de ce côté que l'on pourrait entre autres retrouver Jean-Luc Boilleau (1995) et, à certains égards, Bernard Jeu (1972, 1987), des penseurs qui, comme le rajoute Le Pogam :

privilég[ent] une forme archétypale ou poétique, éloignées des courants marxistes, psychanalytiques, sans référence à un quelconque paradigme fonctionnaliste (le spectacle sportif a un rôle) et qui montrent que la puissance des passions nées d'un acte collectif est irréductible à une cause ou à une contrainte. (Le Pogam, 1997, p. 38)

L'approche phénoménologique soumet donc l'hypothèse que ce ne sont pas forcément les stratégies sociales ou politiques en tant que tel qui suscitent les passions sportives, qui se traduisent souvent en fièvre nationale, mais bien les attributs intrinsèques du sport, sa poésie propre qui se dévoile lors du jeu. Pour un, voilà comment Boilleau explique la popularité du sport :

Croit-on vraiment que ce soit pour assister à un dressage disciplinaire aux normes du capitalisme, ou à la confrontation des habitus, que les foules se pressent dans les stades et y laissent se déchaîner les passions? que des centaines de millions de personnes, un milliard parfois, suivent les Jeux Olympiques à la télévision? L'explication par le nationalisme, ou par son soubassement caché, la montée de l'individualisme, a déjà plus de plausibilité. Mais ne manque-t-elle pas l'essentiel, le plaisir pris et partagé, et d'autant mieux pris que partagé, au spectacle du refus de toute soumission, du refus de la nécessité, que celle-ci s'exprime sous les traits de la loi du plus fort ou de celles de la pesanteur, de la résistance de l'air ou bien des matériaux? (Boilleau, 1995, p.17-18)

Est-ce à dire que le sport perd toute fonction sociale et qu'il ne peut être récupéré à des fins politiques? Bien sûr que non. Si l'approche phénoménologique tend à démontrer que ceux qui, comme Brohm et Cie., voient essentiellement le sport comme un « opiacé » faisant partie d'une « stratégie politique » de propagande nationale manquent peut-être l'essentiel, elle ne dit pas pour autant que les « passions sportives » sont nécessairement souveraines et détachées du politique¹². Sur ces bases, on pourrait entrouvrir une troisième possibilité, une troisième herméneutique possible. Celle-ci donnerait lieu à une interprétation plus complexe et nuancée qui saurait apprécier à leur juste valeur l'approche critique et l'approche phénoménologique.

Pour nous, cette troisième voie, que l'on qualifierait à défaut de mieux de « poético-fonctionnelle », s'impose comme une nécessité pour l'explication de notre objet d'étude. Dans un premier temps, cela semble, en effet, en grande partie par une force poétique – celle de la force et de l'agilité des corps individuels et collectifs, celle de la magie des jeux d'équipes, celle, comme le disait Boilleau, « du plaisir pris et partagé » par le spectacle agonistique – que le sport tire sa popularité. Ce sont d'ailleurs ces mêmes caractéristiques à l'origine de sa popularité qui expliqueront largement son rôle significatif au sein des imaginaires nationaux. Souvent, la poésie du sport ressemble étrangement à la poésie de la nation. Voici d'ailleurs un poème que le poète nationaliste québécois Félix Leclerc dédia à Maurice Richard, le « mythe » sportif national des Québécois :

Quand il lance, l'Amérique hurle.
Quand il compte, les sourds entendent.
Quand il est puni, les lignes téléphoniques sautent.
Quand il passe, les recrues rêvent.
C'est le vent qui patine.
C'est tout le Québec debout
Qui fait peur et qui vit...
Il neige !¹³

Mais, dans un deuxième temps, il ne faudrait pas non plus être aveuglé par tant de beauté! D'abord, l'attrait qu'il exerce sur les masses est aussi le fruit d'un tapage publicitaire presque sans précédent dans l'histoire ; le sport est une des roues

¹² Jeu parle d'un problème analogue : « C'est le vieux conflit de la passion sportive et de la raison d'État » (1987, p.118).

¹³ Poème retrouvé dans le livre *Les yeux de Maurice Richard* de Benoit Melançon (2006, p. 85).

importantes de l'économie mondiale, les visages de ces héros sont plus connus que ceux d'un grand nombre de politiciens, ses règles sont plus connues et possiblement mieux observées que les droits de l'homme. Ensuite, on ne peut nier que par sa simplicité et la force des symboles auxquels il renvoie, il est accessible et attirant pour les masses. De plus, il faut reconnaître que ces masses ne sont pas toujours des plus critique et, ensevelies par les « passions sportives », elles peuvent devenir des proies faciles pour différentes élites voulant établir leur idéologie. Ce fut le cas lors des Jeux de Berlin en 1936 et, dans une forme « euphémisée », ce l'est encore aujourd'hui dans plusieurs sociétés démocratiques du globe par le biais d'un « despotisme doux ». Le sport semble donc être en selle pour encore longtemps en tant qu'un des opiacés favoris des peuples démocratiques qui, comme le pensait Tocqueville, ont peut-être préféré le *bien-être* à la réflexion et à la liberté¹⁴.

Précisons encore un peu plus les nuances que laisse entrevoir cette troisième voie « poético-fonctionnelle » qui propose un certain équilibre entre l'herméneutique phénoménologique et l'herméneutique critique. D'abord, l'une n'exclut pas l'autre. Rien n'empêche, par exemple, que les significations poétiques des passions sportives se donnant à lire hors du monde objectif, pour reprendre l'expression de Le Pogam (exemple : l'Agôn immémorial, la grâce ou la fougue de certains athlètes, etc.) peuvent être intégrées *volontairement et explicitement* aux discours nationalistes¹⁵. En contrepartie, les passions sportives pourraient tout autant participer à la formation de l'identité nationale sur la base bien *involontaire* des émotions ressenties par tout un chacun lors du spectacle agonistique du « nous » contre « eux ». C'est surtout par la poésie de son spectacle que le sport se présente comme une véritable « machine » à produire de l'« émotion identitaire ». À notre sens, cet engouement suscitée par l'Agôn et les différents affects est la matière première du nationalisme sportif et un des fer de lance, quoique parfois négligé¹⁶, du nationalisme tout court. Tout nationalisme semble avoir besoin de ce carburant émotif et cette part d'irrationalité pour subsister. C'est précisément ici que s'opère bien souvent derechef la

¹⁴ Nous reviendrons à cette idée de Tocqueville lors du prochain chapitre ainsi qu'à la section 5.4 qui portera sur le nationalisme banal de Michael Billig.

¹⁵ Par exemple, lorsqu'un chef d'État téléphone au capitaine d'une équipe nationale pour le féliciter de leur victoire aux Jeux Olympiques en mettant l'accent sur la fierté que ressent la nation à ce moment précis. C'est en partie le souvenir que nous gardons de l'entretien téléphonique télévisé ayant eu lieu entre Jean Chrétien et Mario Lemieux lors de la victoire du Canada au hockey sur glace en 2002 à Salt Lake City.

¹⁶ On pourra voir une certaine négligence des affects chez Gellner au chapitre 5.

récupération fonctionnaliste du sport par le politique¹⁷. On capitalise sur cette émotion, sur ce qui est déjà *là* dans la confrontation sportive. Nous noterons toutefois ceci : bien que l'on puisse activer volontairement et grossir ces émotions identitaires lors de ces spectacles agonistiques, nul besoin ici d'élaborer une propagande complexe pour convaincre le peuple d'adhérer à la cause nationale ; le sport par sa nature même aura fait le plus gros du travail.

2.6 Conclusion

Nous avons dans ce chapitre retracé différentes théories levant le voile sur des éléments fondamentaux du sport qui ne sont pas sans renvoyer à certaines caractéristiques ou facettes fondamentales de la vie de tout être humain, particulièrement dans le domaine des affects. Ainsi, le jeu chez Huizinga, l'agressivité, la soif d'excitation et la libération contrôlée des émotions (surtout dans les sociétés modernes) chez Elias et Dunning, et enfin l'Agôn immémorial chez Boilleau, bien que l'on ait parfois du mal à les conceptualiser, nous apparaissent comme des dimensions humaines incontournables. À notre avis, la popularité mondiale du sport peut certainement s'expliquer en grande partie à partir de ces dernières dimensions¹⁸. Par rapport à notre sujet, le nationalisme sportif, cela nous invite à penser que le sport ne saurait peut-être pas entretenir une relation aussi étroite avec le nationalisme s'il n'évoquait pas autant d'éléments fondamentaux de la sphère affectives qui, comme nous commençons à peine à le souligner, peuvent être récupérés facilement à des fins nationalistes. Nous avons ensuite été conduits à penser que le sport partage quelques dénominateurs communs avec le nationalisme, que sa poésie peut même s'apparenter à celle de la nation, principalement à partir des thèmes de l'affirmation de soi devant l'Autre et de la quête d'identité. Cela nous a mené à considérer notre sujet à partir d'une approche du sport que l'on qualifierait de « poético-fonctionnelle ». Cette approche insistera une fois de plus pour dire que par les thèmes universels auxquels il renvoie, le sport ne se prête que trop bien à l'élaboration du nationalisme que l'on définira principalement comme un « mouvement idéologique visant l'atteinte et le maintien d'une identité, d'une unité et

¹⁷ On aurait pu aussi parler d'une récupération du côté de l'économique.

¹⁸ Pour une explication plus matérialiste de la popularité du sport à l'époque moderne voir entre autres Merciarì (1997).

de l'autonomie au sein d'un groupe social duquel les membres considèrent qu'il constitue une nation « réelle » ou potentielle » (Smith, 1999, p.18) [Notre traduction].

3. Introduction au nationalisme sportif

Comme nous l'avons constaté, s'il est une dimension qui caractérise les concepts de sport et de nationalisme, d'autant plus lorsqu'on les unit, il s'agit des affects, par lesquels nous devons entendre : les émotions, les sentiments et les différents états mentaux. Nous observerons dans les prochaines pages quelques-unes de leurs manifestations au sein des aspects politiques et religieux du sport. Puis, nous terminerons cette partie introductive au nationalisme sportif en avançant que le sport est un élément important de la dimension spirituelle du nationalisme¹⁹. Nous souhaitons par cette démarche approfondir quelques pistes de réflexion abordées précédemment et en déblayer de nouvelles qui nous accompagneront pour le reste de cette étude. Mais avant toute chose, étant donné toute la place qui lui sera attribuée lors des prochains chapitres, il serait temps de « parler hockey ».

3.1 Canada : pays de glace... et de hockey!

De par l'intérêt que nous portons à ce sport depuis notre plus jeune âge et la place importante qu'il occupe dans l'inventaire des nationalismes canadien et québécois, il nous est vite apparu évident que le hockey sur glace allait être l'objet d'un grand nombre de nos réflexions. Cela allait de soi. Profitons de cette portion introductive pour situer sommairement le sport du hockey sur glace dans les contextes canadiens et québécois.

À l'aube du XX^e siècle, le Canada – qui depuis le *British Act* de 1867 est formé de provinces s'étant ajoutées une à une, presque au rythme de la construction du chemin de fer – n'a toujours pas de véritable identité. Alors que les Américains ont rapidement affirmé la leur par leur victoire sur les Britanniques et la Déclaration d'indépendance de 1776, le Canada, certes de façon toujours de plus en plus

¹⁹ Cette idée nous a été en grande partie inspirée par l'article de Liah Greenfeld (2006), « The Modern Religion? ».

symbolique, se retrouve encore attaché à la Grande-Bretagne et peine à se trouver une histoire, une mythologie, qui lui est propre. De plus, les dissensions historiques datant des grands affrontements du 18^e siècle entre Anglais et Français ne se sont jamais véritablement effacées et se verront réactualisées à plusieurs reprises de façon importante au fil des ans, empêchant ainsi l'unité politique nécessaire à un nationalisme unique et fort. La pendaison de Louis Riel, le Règlement 17 portant sur l'abolition de l'enseignement du français après la deuxième année à l'extérieur du Québec, la conscription de 1917 et celle de 1944 ont tous été perçus comme des événements ayant creusé toujours un peu plus le fossé entre ce que Hugh MacLennan appellera les « deux solitudes ».

Mais ce que partagent tous les Canadiens, sans exception, c'est la rigueur du climat, la nordicité, et tout le champ lexical qui l'accompagne. L'hiver, le froid, la neige, la glace, le vent du Nord, les poètes et les peintres, anglophones et francophones, les ont louangés, détestés, admirés, sentis, soufferts. Gilles Vigneault, poète nationaliste québécois, chantait : « Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver », puis son compatriote Robert Charlebois, lui, disait qu'il voulait se « marier avec l'hiver », alors que de son côté, dans sa chanson intitulée *Hiver Maudit*, Dominique Michel se défoulait dans le refrain avec son fameux : « J'hais l'hiver »! Sur une autre scène, le Groupe des Sept peignaient de nombreux paysages nordiques et l'art Inuit nous faisait connaître les rigueurs de la vie du Grand Nord. On ne saurait affirmer le contraire, la nordicité du Canada est en soi un facteur culturel important autour duquel tous s'identifient « d'un océan à l'autre »²⁰.

Cette même nordicité est par ailleurs à l'origine du phénomène culturel ou socioculturel auquel s'identifie aujourd'hui le plus grand nombre de Canadiens, et l'élément à travers lequel ceux-ci se rapprochent le plus: le hockey²¹. Les Canadiens ne font pas que partager le hockey, comme ils partagent l'hiver. S'ils *subissent* l'hiver avec joie ou peine, ils ont *fait naître*, ils ont *construit* et ils ont en quelque sorte *choisi* le hockey et en ont fait leur sport national. Ceci illustre très bien l'idée de William Morgan (1997) qui avance que le sport est un moyen de remédier à une idée

²⁰ Norman (2006, p.28), fait un constat semblable en note de bas de page.

²¹ À partir de maintenant, lorsque nous mentionnerons « hockey », il s'agira bien sûr du hockey sur glace. Le hockey sur gazon étant un sport très marginal au Canada.

malheureusement reçue du nationalisme. Rapportant les propos de David Miller (1995), Morgan déplore que trop souvent on entrevoit le nationalisme « comme quelque chose que nous subissons plutôt qu'un phénomène auquel nous participons à la création » (Morgan, 1997, p. 2) [Notre traduction]. Cela explique d'autant plus pourquoi le hockey est si rapidement devenu un symbole de fierté nationale. S'ils peuvent « s'ennuyer de l'hiver », il leur est difficile d'en être fier puisque qu'ils y sont pour rien! Il en est tout autrement pour le hockey, puisque c'est *leur* sport, *leur* création, *leur* passion²². Le hockey est pour ainsi dire omniprésent au Canada, notamment depuis la retransmission des matchs à la radio en 1933 et à la télévision en 1952. Rajouter à cela toute la couverture médiatique dont il fait l'objet matin, midi et soir, dans les journaux, bulletins de nouvelles, canaux spécialisés, Internet en plus des innombrables discussions que tout un chacun tient sur ce sport et vous aurez l'impression de vivre sur la « planète hockey ». Dans les pages qui vont suivre, nous tenterons de comprendre un peu mieux comment et pourquoi ce sport risque de se mélanger plus souvent qu'à son tour à la sphère du politique et qu'il se verra très souvent attribuer des connotations religieuses dans ce pays de glace.

3.2 L'aspect politique du sport

Au Canada et au Québec, les entraîneurs d'équipes de hockey occupent plus d'espace médiatique que les principaux dirigeants politiques. On peut penser qu'un constat semblable pourrait être fait dans plusieurs autres lieux du globe ; seul le sport changerait. Nous avons d'ailleurs été témoin de ce phénomène lors de notre passage en Angleterre, en 1998, alors que le pays entier vivait au rythme de la Coupe du monde de soccer disputée en France cette année-là. Chaque parole ou décision de l'entraîneur était analysée au quotidien par des dizaines d'experts, comme si le sort de la nation était en jeu. Mais voilà! Le sort de la nation est ici symboliquement l'enjeu et il ne faut pas sous-estimer la force symbolique du sport, de la victoire ou de la défaite ; il en va souvent de l'estime de soi national. Quoi qu'on en pense, pour plusieurs, le sport se présente ni plus ni moins comme un substitut de la politique.

²² On notera de façon pertinente que le titre de la série télévisée de la CBC, *Hockey : A People's History* a été traduit par *Hockey, la fierté d'un peuple* dans sa version française.

On analysera au cours de ce mémoire des dizaines de liens entre le sport et la politique et nous verrons que les glissements vers ce domaine et les références à la nation que l'on y retrace se feront souvent le plus banalement du monde (Billig, 1995). Il ne s'agit parfois que de porter attention à l'emploi de petits mots et de symboles qui désignent la nation. Par exemple, à chaque mois de novembre, les entraîneurs de hockey et les médias couvrant les matchs portent le coquelicot en mémoire des vétérans de la guerre ; autant de héros qui ont défendu *nos* valeurs. Le drapeau du pays se retrouve-t-il aussi fréquemment sur les casques des joueurs, souvent identifiés comme *nos* joueurs. Aussi, les gens disent-ils et les médias écrivent-ils « *nous* avons gagné », lorsque l'équipe nationale gagne. Nous reviendrons au chapitre cinq sur ce nationalisme banal.

Il est également possible d'observer une politisation du sport. Par exemple, des débats lors d'émissions consacrées au sport s'animent comme s'il s'agissait de sujets politiques d'importance nationale. Certains poussent même la comparaison jusqu'à la caricature. Dans une émission télévisée simulant un espèce de débat électoral, les débatteurs s'inventent même de faux noms de partis : les Bleus, les Blancs, les Rouges²³. Plus sérieusement, en Italie, des équipes de soccer et leurs partisans sont idéologiquement liés à de vrais partis politiques²⁴. Mais l'inverse est aussi vrai; on remarque également une « sportivisation » des discours politiques. Au Canada, les références au sport (souvent au hockey), se comptent parfois par dizaines lors des campagnes électorales et les soirs d'élections. Tel parti aurait « l'avantage de la glace » dans tel comté, « la balle est dans leur camp », « le score est serré », « c'est une victoire d'équipe », ou comme le chroniqueur Yves Boisvert le rapporte pour marquer l'exception que constitue le chef du Parti Libéral du Canada:

Si Stéphane Dion était un politicien canadien ordinaire, il ferait comme tous les autres: il utiliserait une métaphore de hockey pour décrire sa situation. «On perd 3-0, mais c'est seulement la première période», par exemple. (Boisvert, 2007, 1^{er} par.)

Le rapprochement entre le sport et la politique n'est pas d'hier et il prend des formes diverses. Mais, comme nous le disions plus tôt, une identité profonde les unit dès le départ: le combat, l'affront, la joute, l'affirmation de soi devant l'autre, le refus de se

²³ Il s'agit du « Débat des grands chefs » sur la chaîne sportive québécoise RDS.

²⁴ Voir Duke et Crolley (1996), chapitre 8.

soumettre complètement. Ruse, stratégie, patience, coup fatal, ne dit-on pas souvent que la politique ressemble à un match de boxe? La victoire est partagée à l'intérieur de règles précises et c'est par l'opposition, la lutte, que chacune des formations se définit et est amenée à se surpasser, bien que l'on soit parfois témoin de coups bas... Il demeure qu'un constat important s'impose lorsqu'on l'on compare le sport et la politique. Si la popularité du premier n'a cessé de grandir au cours des dernières 150 années, on serait porté à croire que tout ne va pas aussi bien du côté de la politique. Mais, à y voir de plus près, la politique et les politiciens ont-ils vraiment déjà eu la cote? Déjà dans *La République*, Platon critiquait l'ordre établi et les dirigeants au pouvoir. Tout de même, d'un côté, nous remarquons aujourd'hui que la plupart des stades sont pleins. Les cotes d'écoute du sport sont parmi les plus élevées et la plupart des sportifs connus jouissent d'un capital sympathie et d'une popularité très enviable. De l'autre côté, les taux de participation électorale vont en décroissant et un cynisme quant au pouvoir réel du peuple en démocratie s'observe dans plusieurs sociétés occidentales et les politiciens sont parmi les personnalités les moins estimées. Si l'on s'attarde plus particulièrement aux cas de quelques-unes de ces sociétés, la France, le Canada, l'Angleterre, par exemple, on est même en droit de vouloir donner un peu raison à Tocqueville : les gens ne seraient-ils pas en train de se détacher de plus en plus de la chose politique au profit de leurs « petits et vulgaires plaisirs »?

Si à certains égards on peut certes compter le sport parmi ces derniers, il ne devrait cependant pas nous apparaître sans importance au plan politique et il prendra même des proportions considérables au sein du nationalisme. Le chroniqueur André Laurendeau l'avait bien constaté en 1955. Suite à l'émeute qui suivit la suspension du joueur du Canadien de Montréal, Maurice Richard, l'idole du peuple Canadien français²⁵, Laurendeau écrit dans *Le Devoir*: « Le nationalisme canadien-français paraît s'être réfugié dans le hockey. » Puis il enchaîne de façon lucide en affirmant, que pour la masse, le sport est « plus simple et plus spectaculaire que la politique ». S'il sera rarement le lieu des grands discours, le sport sera souvent le théâtre des allégeances politiques²⁶ et plus particulièrement des sentiments nationalistes. Le sport

²⁵ Nous reviendrons à cet événement marquant de l'histoire du nationalisme québécois au chapitre 3.

²⁶ Dans son livre *The Game*, Ken Dryden rapporte à titre de spectateur privilégié (il était gardien de but du Canadien de Montréal) la réaction fort partagée du public présent au Forum de Montréal suite à l'annonce au tableau indicateur de la victoire du Parti Québécois en 1976. (Dryden, 1984, pp. 20-21),

est un théâtre par essence tragique²⁷ où l'équipe ou l'athlète représente presque toujours un « nous ».

3.3 Sport, religion et nationalisme

Le 4 octobre 2006, soir marquant le début de la nouvelle saison de la LNH, la Canadian Broadcast Corporation (CBC) présente un reportage sur la Coupe Stanley, emblème de la suprématie au hockey sur glace. On y voit des gens toucher le légendaire trophée –bien en vue au Temple de la renommée du hockey de Toronto– comme si c'était le Saint Graal. Tout au long du reportage, en guise de trame de fond, on peut entendre l'hymne religieuse par excellence : le chœur « Alleluia » du *Messie* de Handel. Nous l'avons mille fois entendu : « au Québec le hockey est une religion », « aux États-Unis, le baseball est une religion », « en Angleterre, le *football* est une religion », etc. Dire que le sport est devenu une religion n'a rien de bien original aujourd'hui. On le dit sans trop y penser, sans trop définir ce que l'on veut dire. Mais le sport est-il vraiment une religion? Partons de la définition sommaire suivante : « la religion est le lien qui unit l'âme humaine à Dieu. »²⁸ Si, comme on le verra, dans les sociétés modernes on peut penser que la nation remplace Dieu à bien des égards (Greenfeld; 2006), le sport peut-il être lui compris comme le lien, l'entité réelle, qui unit souvent l'âme des hommes à la nation? À ce sujet, nous soutiendrons bien humblement que le sport comporte des aspects religieux, des « fonctions équivalentes » à la religion, sans pouvoir prétendre être une authentique religion, notamment à cause de l'absence de transcendance. En ce sens, il sera vu comme une « quasi-religion ». Comme il nous a été inspiré par Greenfeld (2006), nous devons également faire un constat analogue du côté du nationalisme et le percevoir comme un phénomène séculier sacralisé. Enfin, nous tenterons, d'ici la fin de ce chapitre, d'apprécier l'apport important du sport, des athlètes et des équipes sportives dans cette sacralisation de la nation.

²⁷ Pour plus de détails sur cet aspect, voir Jeu (1972), pp.112-113.

²⁸ Le choix de cette définition nous est inspiré par Liah Greenfeld qui l'utilise dans son article « The Modern Religion? » (2006, p.92). Nous pouvons retrouver la version originale de cette définition citée dans l'*Encyclopedia Britannica*, 11th edition, Vol. VI, sous la rubrique « Church » p.327.

3.3.1 Le registre de la foi et le sport

Dans l'allégorie de la caverne, Platon divisait l'univers (le *cosmos*) en deux éléments distincts : Le monde sensible et le monde intelligible. Le corps et l'âme. La matière et l'esprit. L'idée de ce dualisme fit son chemin à travers le temps. L'Antiquité et le Moyen-Âge qui ont vu naître les principales grandes religions ont élaboré leur compréhension de l'univers à partir de ce point de départ. Même la modernité, qui mettra de l'avant le paradigme scientifique de la connaissance, et marginalisera peu à peu les notions d'âme et d'esprit, ne réussira pas à enrayer cette vision dualiste du monde. Et qui plus est, on peut penser que même l'individualisme radical et le progrès scientifique incessant de notre « hypermodernité »²⁹ qui nous invite toujours de plus en plus, malgré les angoisses, à nous détacher d'un quelconque esprit transcendant ne réussirent à nous enlever complètement cette idée de la tête, cette façon de concevoir l'existence au quotidien. Cette croyance en l'esprit, en « quelque chose » d'immatériel, voire de divin, qui nous dépasse, renvoie au registre opérationnel de la foi et celui-ci semble faire partie de toutes les civilisations humaines connues³⁰. Le sport, plus précisément l'athlète ou l'équipe sportive, sans être transcendant au sens propre, est assurément un de ces phénomènes séculiers que l'on sacralise dans plusieurs sociétés, principalement par le biais de la foi qui se manifeste lors des différents rituels laïques qui le caractérisent³¹. On s'en voudrait ici de passer sous silence Pierre de Coubertin, généreux en matière de citations célèbres. Le « Baron » donnait lui aussi dans le dualisme corps et âme et ressentait intimement l'aspect religieux, spirituel, du sport : « Olympism is a doctrine of the fraternity

²⁹ Ce terme a été popularisé par Gilles Lipovetsky en 2004 dans son livre *Les Temps hypermodernes*. Contrairement à la postmodernité qui marquait une rupture fort discutable avec la modernité, le superlatif « hyper » marque plutôt une radicalisation de la modernité, une modernité que Sébastien Charles (2007) estime maintenant « dépourvue de toute illusion et de tout concurrent » (p. 18). Elle se caractérise par une radicalisation dans « grands principes structurants » de la modernité : l'individualisme, la technoscience, le marché, la démocratie (p.19). Par rapport à l'euphorie de la postmodernité où l'individu s'était une bonne fois pour toute libéré des discours traditionnels (principalement ceux de la religion), la société hypermoderne, se caractériserait par un vertige, une grande angoisse, une sorte de schizophrénie entre un hédonisme exacerbé et une éthique de la responsabilité (p.19).

³⁰ En extrapolant un peu du côté de la fiction, même Aldous Huxley ne pensa pas dans son *Meilleur des mondes* à éradiquer le registre de la foi de la nouvelle société humaine. La foi en Ford et sa doctrine s'inculquent dès le plus jeune âge par un conditionnement sans relâche, une répétition de courtes phrases toutes plus débilantes les unes que les autres.

³¹ Nous verrons quelques-uns de ces rituels avec Hobsbawm à la section 5.3. Nous y traiterons notamment de *Hockey Night in Canada*.

between the body and the soul », « For me sport was a religion... with religious sentiment. » (Coubertin, s.d)

Le registre de la foi se retrouverait donc dans le sport. Les partisans ne doivent-ils pas avoir foi en leur équipe? Aussi, n'entendons-nous pas souvent qu'une équipe qui est parvenu aux grands honneurs est « une équipe qui a cru dur comme fer en ses chances de remporter le championnat », ou qu'elle est une équipe qui n'a « jamais douté d'elle-même »? Au surplus, la question n'est pas tant de savoir si, par exemple, il est vrai ou faux que le Canadien de Montréal soit une bonne équipe ou si elle est *raisonnablement* capable de remporter la Coupe Stanley. Pour les partisans tout comme pour les joueurs, il s'agit plutôt de « prier » ou d'y croire comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Pour le partisan ou le supporter (caricaturé comme étant généralement émotif), son équipe est d'emblée la meilleure (ou inversement, la pire quand ça va mal!) et quelques-uns de ses joueurs sont des dieux qu'il vénère et parfois maudit. Cela explique d'autant plus la peine, l'insatisfaction et la colère des partisans quand l'équipe et les joueurs en question déçoivent. Après tout, il n'y aurait rien de plus triste et frustrant que d'être oublié des dieux ou que ceux-ci trahissent notre foi³²!

Ces observations peuvent nous conduire à nous poser la question suivante : les sports de masse sont-ils en train de remplacer la religion comme objet de culte? Si le sport ne prétend point expliquer les origines du monde et de l'être humain par le biais d'un univers transcendant, il n'en demeure pas moins qu'il laisse entrevoir plusieurs éléments retrouvés dans la religion ou dans le discours mythico-religieux et qu'il peut remplir certaines « fonctions équivalentes », notamment en ce qui a trait à la formation de l'identité individuelle ou collective.

Au plan sociologique, depuis le milieu du XXe siècle, nous assistons à deux phénomènes sociaux allant en sens inverse. D'un côté, le sport, qu'il soit pratiqué ou consommé via les médias, croît en popularité de façon exponentielle. À titre d'exemple, ils étaient plus d'un milliard (on a même entendu deux milliards) à regarder la Coupe du monde en 2006. Au Canada, un pays d'environ 30 millions

³² C'est un peu ce qui s'est passé dans « l'affaire Brière », que nous verrons à la section 6.2.2.

d'habitants, ils sont entre 2 et 4 millions à regarder le hockey à chaque samedi soir, saison après saison. Pensons aussi à ces stades de football collégial américain qui accueillent plus de 100 000 spectateurs. Lorsque l'on dit que le sport moderne est devenu un lieu de rassemblement, il y a bien quelques chiffres à l'appui! De son côté, la religion est en perte de vitesse dans plusieurs pays industrialisés, particulièrement depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Plus récemment, au Québec par exemple, le fait que plusieurs églises aient été transformées en « condos » a de quoi faire réfléchir. L'église n'est plus le lieu de rassemblement des gens du village ou du quartier³³. Pour une grande part d'individus dans plusieurs sociétés ayant vécu les moments « euphoriques » de la postmodernité³⁴, et vivant maintenant dans l'hypermodernité, la religion ne serait plus un facteur prédominant de l'identité. Pour plusieurs, la foi en Dieu (ou en un dieu), est de moins en moins une réponse au sens de la vie, ou encore, elle se veut une réponse parmi d'autres. Si, à première vue, il n'offre pas de réponse au sens de la vie en tant que tel, le sport possède néanmoins des vertus et des valeurs incarnés par des personnages qui deviennent parfois plus grands que nature et qui influencent des millions d'individus: respect de soi et des autres, excellence, esprit d'équipe, sens du sacrifice et du devoir, détermination, etc. Il peut en ce sens être appelé à remplir quelques fonctions éducatives que pouvait remplir la religion, ne serait-ce qu'en présentant certains modèles dignes de mention pour la jeunesse³⁵.

Ensuite, il serait intéressant d'observer que du côté collectif, le caractère sacré de la célébration et du rassemblement se retrouve maintenant dans les stades. Remplaçant symboliquement l'église, le stade est le lieu où le sport moderne, cette nouvelle « pratique religieuse laïque » (voir Le Pogam, 1997), trouve son expression la plus radicale. Ensemble les « fidèles » entonneront les hymnes nationaux, ainsi que les chansons traditionnellement associées au sport pratiqué, par exemple, « Take Me Out to the Ball Game » pour le baseball et « The Hockey Song » pour le hockey sur glace. Ici c'est le sport en lui-même qui est célébré. C'est le sport qui rassemble, c'est à ce

³³ Dans la série *Hockey, la fierté d'un peuple*, le commentateur sportif Pierre Houde avance que l'aréna est devenu avec le temps le lieu de rassemblement communautaire par excellence dans plusieurs villes canadiennes.

³⁴ Les années 1960 à 1980 marqueraient le point culminant de la postmodernité selon Charles (2007).

³⁵ Sans nous étendre sur le sujet, il va de soit que plusieurs sportifs ne peuvent être identifiés comme de tels modèles.

sport que les partisans s'identifient en tant que collectivité. D'autres chansons, comme le fameux « Halte là, les Canadiens sont là! », sont directement associées à un club spécifique. Dans ce cas, les partisans réunis s'identifient à l'équipe devenue symbole identitaire et affirment du coup fièrement leur identité devant l'Autre. La même chose pourrait être observée du côté d'autres airs victorieux, comme le « Na-na-na, hey-hey Goodbye » au hockey ou encore le très célèbre « Olé, Olé, Olé » que se partagent maintenant quelques sports³⁶. Le message que sous-entend souvent ces chansons pourrait se résumer comme suit : « Nous sommes les meilleurs ! », « On vous a passé à tabac ! », « Qu'il fait bon d'être un membre de la nation N ou de la région R », « Nous sommes fiers ».

Le stade sera aussi le lieu où les fidèles pourront parler en mal du démon (l'équipe adverse), célébreront comme des frères la gloire de leurs héros et pleureront les regrets lorsqu'ils seront éliminés, un phénomène souvent traité comme une mort symbolique³⁷. Si on veut parler de mort réelle, on se rappellera au Québec que les obsèques publiques de Maurice Richard ont eu lieu en plein milieu de la patinoire du Centre Bell de Montréal, le domicile du Club de hockey Canadien. Une fin tout à fait appropriée pour celui qui était déjà devenu plus qu'un symbole, un personnage mythique.

3.3.2 De l'identité à différentes époques

Le sport, comme la religion et le nationalisme, est souvent présenté comme un « grand rassembleur ». On pourrait aussi dire que ces trois phénomènes ont ceci de commun : ils peuvent être perçus comme des « mécanismes culturels d'intégration sociale »³⁸. On rajouterait également que la religion et le nationalisme s'occupent assurément de la formation de la « conscience sociale » et de l'« identité générale »³⁹. Alors que la religion assumait ce rôle dans les sociétés prémodernes, le nationalisme

³⁶ D'abord popularisée au soccer, cette chanson est maintenant aussi chantée au hockey.

³⁷ Nous traiterons de l'importance de la mort pour la construction de l'imaginaire national plus loin avec Anderson.

³⁸ Sur ce terrain, Greenfeld (2006 p.95) soutient que le nationalisme remplit dans la modernité une « fonction équivalente » à ce que faisait la religion dans le monde traditionnel. Pour leur part, les « identités sportives » pourraient être perçues comme découlant de la logique de l'hypermodernité (Lipovetsky, 2005) qui n'entrevoit pas de fin à la pluralité des identités sécularisées.

³⁹ Ce terme est une traduction du terme *generalized identity* utilisé par Greenfeld (2006, p. 95).

remplit une fonction tout à fait analogue dans les sociétés modernes. Mais qu'en est-il du sport? Peut-on opiner qu'il participe grandement à l'élaboration de l'identité générale dans quelques sociétés? Ou encore, sommes-nous en droit de penser qu'il est devenu un des principaux registres identitaires des temps « hypermodernes » dont parle Lipovetsky (2005) et Charles (2007)? À une époque où l'on serait de plus en plus enclin à *choisir* son ou ses identité(s), en quoi le sport se démarque-t-il des autres « choix » identitaires disponibles dans l'hypermodernité? Peut-être l'aspect spirituel qu'on lui attache nous aidera-t-il à répondre en partie à ces questions.

Mais d'abord, quelques mots de Greenfeld (2006) sur la notion d'identité :

No human group of any duration and no human being, unless severely disabled or as yet undeveloped mentally (as in early infancy), exists without an identity; having an identity appears to be a psychological imperative and thus a sociological constant. But if the development of some identity is inevitable, the emergence and ascendancy of a particular kind of identity – for example, of a national versus a religious identity – is always, at root, a matter of historical contingency. There is nothing in human nature, and therefore in society in general, which makes any specific identity necessary. (Greenfeld, 2006, p. 94)

On dira des hommes qu'ils ont toujours eu une identité, c'est même « un impératif psychologique et donc une constante sociologique ». Greenfeld nous invite toutefois à observer que les types d'identités sont toujours déterminés historiquement ou sont toujours le fruit d'un contexte particulier. Ce n'est pas la nature humaine ou la société en général qui rend une identité spécifique nécessaire. Nous garderons bien en tête ces quelques remarques lorsque viendra le temps d'apprécier les « identités sportives » dans le contexte actuel. Faisons donc une brève autopsie la plus lucide possible de notre contexte moderne et/ou « hypermoderne ».

Au plan de la vérité ou du « sens », notre époque se démarque par l'omniprésence du discours scientifique qui exclut Dieu de toute explication causale. Depuis le début des temps modernes, les promesses de la technoscience vont généralement de pair avec la montée de l'individualisme (que l'on ne réduit pas ici à l'égoïsme) et de l'athéisme. La technoscience ne considère-t-elle pas, à tort ou à raison, les individus comme des objets presque quantifiables, des codes génétiques, des noyaux d'atomes ou de neurones analysables, décomposables, hypothétiquement « clônables »? Dans nos sociétés, l'extase de la foi (qui veut dire ici : « action d'être hors de soi » en

communication avec un être qui nous dépasse) et la sacralité du rassemblement religieux laisse de plus en plus le plancher aux gains, petits et grands, de cette même technoscience et ce sont des activités le plus souvent laïques qui rassemblent les masses : concerts, événements sportifs, émissions télédiffusées.

On pourrait aussi parler de la toute-puissance du marché issu de cette même modernité qui donna naissance à la « société de consommation » (Beaudrillard 1970) ou à celle de l'« hyperconsommation » (Lipovetsky 2003, 2005). Comme le remarque Charles (2007), un étroit collaborateur de Lipovetsky : « aucun modèle économique de rechange ne nous paraît crédible pour remplacer le marché » (Charles, 2007, p. 117). Même les *antimondialistes* ont changé de nom pour devenir les *altermondialistes*, rajoute-t-il. Pour les critiques du système, il s'agit surtout maintenant de *réguler* le système et la mondialisation, non de les changer ou de les abolir. L'« hyperindividualisme » conduit aussi à une plus grande responsabilité individuelle⁴⁰. En fin de compte, dans cette supposée hypermodernité, les moteurs de la modernité que sont l'individualisme, la technoscience, la démocratie et le marché se sont radicalisés et conduisent l'individu vers un dilemme profond, voire une schizophrénie. Celui-ci est d'un côté en proie à des tentations chatouillant sans cesse son côté hédoniste et de l'autre une responsabilité toujours plus grande, des exigences sociales de plus en plus troublantes, pressantes. Cet individu hypermoderne, c'est un peu Narcisse qui discuterait sans cesse avec Emmanuel Kant et Hans Jonas. Pas de tout repos!

À quoi cette société mène-t-elle plus précisément : du côté de l'identité individuelle ou collective? Quelle(s) sorte(s) particulière(s) d'identité(s) peut-elle véhiculer, promouvoir? On aura compris que l'individu est de plus en plus laissé à lui-même pour trouver le sens de sa propre existence et de son identité. C'est l'atomisation de l'existence et la singularisation des identités qui priment, on le remarque surtout en milieu urbain, mais c'est aussi de plus en plus le cas dans les régions éloignées. Combien parmi nous passons une grande partie de notre temps à jouir de nos bidules et gadgets? C'est l'ère de l'hyperindividualisme diront certains (Lipovetsky, 2005 et Charles, 2007), ou encore l'ère du « je » comme en témoigne les terminologies des «

⁴⁰ Voir à ce sujet la « Lettre 7 » de Charles (2007).

outils » suivants *Ipod, Itune, Imac, MySpace, etc.*). La formation de l'identité passe très souvent par les intérêts personnels de chacun. Aussi, ces intérêts sont-ils de plus en plus spécifiques ou partagés seulement qu'avec un petit groupe de personnes par le biais de différents réseaux souvent virtuels (Facebook, MySpace, Youtube, etc.). Mais aucun de ces objets – que nous pourrions voir comme autant de vecteurs identitaires de notre époque – ne peut prétendre remplacer ou se comparer, ne serait-ce qu'un iota, à un phénomène sociologique comme la religion ou le nationalisme. En plus de ne pas être des phénomènes sociologiques du même type, ils ne sont tout simplement pas des vecteurs d'*identité générale*. Il existe désormais bien peu de centres de rassemblement, d'objets renvoyant à une identité générale permettant d'entrer en communion avec ses semblables. On pourrait peut-être y voir là un symptôme de l'évacuation de la dimension religieuse de nos vies. Mais est-il possible que le religieux, que nous redéfinirons par *ce lien qui unit l'âme des hommes à quelque chose qui les dépasse* soit d'une certaine façon, « sorti par la porte pour mieux entrer par la fenêtre »? Nous pensons avec Greenfeld (2006) que la récupération de certaines fonctions de la religion est aujourd'hui visible dans le nationalisme. Mais peut-on y avancer qu'une part importante de ces fonctions religieuses qui le caractérisent peut être remplie par un « outil » comme le sport? Où peut-on classer le sport dans la hiérarchie des « options identitaires » de notre époque? Où pourrait-on situer son degré de « généralité identitaire »?

3.3.3 Convergence entre le religieux et la nation

Le nationalisme qui est une, sinon la seule, forme d'idéologie qui a su résister au XX^e siècle serait-il aussi devenu une religion? « *To say that nationalism is the modern religion has become a cliché* », c'est ce qu'en pense Liah Greenfeld (2006, p. 92), dans un riche article « *The Modern Religion?* ». S'il y a, comme nous l'avons argumenté, convergence entre le sport et le religieux, nous pourrions parallèlement faire un lien entre le religieux et la nation. Sans y voir là une séquence linéaire irrévocable, règle générale en occident, force est de constater que la modernité a généralement entraîné avec elle le déclin des religions. Elle coïncide également très souvent avec une montée du nationalisme et l'apparition de la nation comme première source d'identité collective. Le nationalisme remplit des fonctions équivalentes à la

religion. Par exemple, les deux se présentent comme des manières d'interpréter le monde et de lui donner un sens, un ordre⁴¹. Ce sont en ce sens des « phénomènes sociologiques appartenant à la même catégorie générale ». (*Ibid.*) [Notre traduction]. Bien sûr, la religion peut encore faire partie des éléments constitutifs de l'identité nationale. Mais, à bien y voir, elle n'est certes pas indispensable à cette dernière. En fait, selon Greenfeld, ce qui se produit avec le nationalisme serait une sacralisation de l'ici-bas :

The perception of the mundane as meaningful in its own right implies its sacralization. With nationalism, the heavens, so to speak, descend to earth; this world, the world of empirical reality and social relations, becomes the sphere of the sacred. (Greenfeld, 2006, p. 96)

Aussi, faut-il le souligner, la perte de terrain enregistrée du côté de la religion ne serait d'aucune manière synonyme d'une réduction de la dimension spirituelle de l'expérience humaine à l'heure du nationalisme. En fait, de rajouter Greenfeld :

Within the framework of nationalism, society is saturated with spirituality; it is no longer dead matter, a physical addendum to the soul or a temporary shell for it, subject to rot and decomposition; it is the soul itself. If religion were identical with spirituality, then nationalism would truly be the modern religion and more of a religion, at that, than any we have known before. (Ibid, p. 97)

Mais afin que la société ou la nation devienne Dieu⁴² ou « l'âme elle-même », pense Greenfeld, il faut que les êtres humains l'investissent de sens : celui-ci n'est pas *déjà là*. Nous croyons que dans plusieurs sociétés, le sport est un des principaux moteurs du sens. Il participe grandement à la sacralisation du domaine laïc. Il est un des principaux liens qui unissent les êtres humains à *leur* nation. Si le nationalisme est devenu une source d'identité générale, le sport y est certes pour beaucoup, puisque lui-même peut se montrer comme une source d'identité très puissante. Observons tout de suite quelques-unes des manifestations par lesquelles se concrétise l'apport du sport au nationalisme. Comme nous le disions plus tôt, le reste de notre travail saura en fournir des dizaines d'autres.

Le jumelage du sport et du nationalisme, comme nous pouvons l'apercevoir lors du chant des hymnes nationaux au début des confrontations sportives, donne lieu à une

⁴¹ Voir Greenfeld (2006), p. 94

⁴² Nous empruntons ici l'idée que Greenfeld (2006) emprunte elle-même de Durkheim.

espèce de grande messe. 20 000, 50 000, 100 000 personnes s'unissent pour, d'une seule voix, exprimer leur appartenance à la nation. Du coup, ils expriment toute leur foi envers les valeurs de leur pays (souvent contenues explicitement dans les paroles de l'hymne national) et, un peu paradoxalement, leur volonté à défendre cette entité protectrice qu'ils placent au-dessus d'eux-mêmes. La nation y est perçue comme un substitut de Dieu et le stade, une fois de plus, est devenu le lieu du culte. Le sport peut bien sûr laisser voir un double culte : le culte envers la nation lors des hymnes nationaux et le culte envers l'équipe sportive. Mais comme nous le verrons plus loin lorsque nous analyserons un événement comme la Série du siècle de 1972, c'est la foi envers une nation entière qui était l'enjeu : *Team Canada* et la nation ne faisaient plus qu'un. Une défaite de *Team Canada* aurait entraîné une psychose nationale, voire une « blessure narcissique ». Pour emprunter l'expression de Renan, le « principe spirituel » en aurait pris pour son rhume ! Des sportifs mythiques comme Senna et Richard ou des équipes légendaires comme *Team Canada* et le Canadien de Montréal participent à une sacralisation du domaine laïc. Ils font eux aussi le lien entre l'âme des hommes et la nation déifiée. Enfin, il faudrait apprécier ce double registre du spirituel ; d'un côté, des athlètes et des équipes sont vénérés de toutes parts, et de l'autre, la nation devient sacrée lorsque les humains y investissent du sens, lui donnant ainsi une signification qui les dépasse sans nécessairement que celle-ci soit transcendante. C'est ainsi que le sport, avec ses athlètes et ses équipes, se présente comme porteur du sens de la nation et participe grandement à la sacralisation de la nation au quotidien.

3.4 Conclusion

Le sport, plus que la très grande majorité des phénomènes sociologiques, rassemble donc des individus sous une identité commune par le biais d'une même croyance aux accents religieux envers l'équipe ou l'athlète qui représente parfois la nation entière. Nous reviendrons sur d'autres considérations religieuses en matière de sport au chapitre cinq, principalement à partir des théories du nationalisme présentées par Gellner (1983), Ernest Renan (1992) et Benedict Anderson (1991). Il semble à tout le moins pour l'instant que les affects rattachés à la foi et le caractère sacré des rassemblements auxquels le sport convie les partisans expliquent en grande partie la place prédominante qu'il occupe dans les sociétés modernes ou hypermodernes. Or,

ce que cela sous-entend n'est-il pas justement que l'homme de ces sociétés, bien qu'il ne cesse de tendre de plus en plus vers l'individualisme (et souvent l'athéisme), n'a pas éliminé le registre de la croyance de sa vie et qu'il a besoin d'un temps et d'un espace de communion pour exprimer sa foi ou appartenir à un groupe partageant une identité commune? Le rationalisme dans lequel nous baignons ne serait-il pas trop suffocant, comme l'a si souvent laissé entendre Nietzsche⁴³? Bien qu'il ne prétendra jamais fournir de réponses complètes sur le sens de la vie, le sport nous a ici peut-être permis de déterrer quelques petites choses sur la composition de la psyché humaine ; que l'on se place au plan individuel ou collectif, l'affectivité demeure le moteur premier de l'action⁴⁴. Mais comme il nous reste encore à le voir plus en détail, un phénomène aussi émotif, rassembleur et, en un sens, spirituel que le sport, peut facilement devenir pour nos sociétés rationnelles et individualistes un des principaux moteurs du nationalisme.

Nous venons donc d'entrevoir par quelques observations sommaires les différentes relations que la « chose sportive » entretient avec le politique et le religieux et la spiritualité. Ensuite, nous avons brièvement expliqué comment cette dernière se retrouve à l'intérieur du nationalisme. Nous avons enfin soutenu que le sport pouvait souvent jouer un grand rôle dans l'aspect spirituel de la nation et du nationalisme. Ces observations marquent en quelque sorte les origines, les fondements, de notre réflexion sur le nationalisme sportif. Dans les chapitres qui suivront nous nous pencherons davantage sur des exemples et des cas précis démontrant la manière dont le sport s'insère au sein du nationalisme et comment il participe à l'élaboration de l'identité nationale.

4. Sport, nationalisme et un brin de moralité

Le sport et ses héros peuvent-ils donc vraiment faire partie d'une entreprise de *nation-building* ou se greffer par accident à une identité nationale sans pour autant

⁴³ Particulièrement dans *La naissance de la tragédie* (1872) où Nietzsche s'insurge contre le triomphe de la rationalité, de l'apollonien, au dépend du dionysiaque.

⁴⁴ David Hume, parmi d'autres, soutiendrait cette thèse. Voir à ce sujet, Métayer (2002) chapitre 2.

que l'on sombre dans une forme de fascisme⁴⁵? Les célèbres exemples de nationalisme sportif en lien avec des régimes politiques totalitaires, marquent l'imaginaire au point de donner un caractère réducteur à un sujet qui offre bien d'autres avenues. En effet, dans 99% des cas, il nous apparaît très clair que le nationalisme sportif n'a pas pour but de démontrer la supériorité d'une « race » sur une autre ou encore d'un peuple sur un autre. Tout au plus, comme on le voit le plus souvent aux Jeux Olympiques, il reflète la vitalité, souvent économique, d'un pays et l'importance que celui-ci accorde à la pratique du sport. Si la comparaison avec l'Autre, le « nous » contre « eux », fait partie intégrante du nationalisme (Breton, 2000, p. 1848) et de la confrontation sportive, il n'y a pas à y avoir là un quelconque rabaissement de l'Autre ou une survalorisation de soi. Il s'agit, au fond, d'une compétition où deux ou plusieurs adversaires cherchent à *atteindre* un même but, qu'il s'agisse de la victoire ou de l'excellence, dans le respect des règles (du moins en théorie). Or, il va sans dire que l'excellence ou la victoire dans le respect des règles sont des thèmes plus qu'inspirant pour le nationalisme et explique encore un peu plus le lien profond que ce dernier entretient avec le sport.

Il serait à ce point intéressant de se tourner vers une analyse qui se penche justement sur les outils et les stratégies employés dans l'élaboration et la construction des identités nationales. Dans son livre, *Negotiating Nationalism*, Wayne Norman (2006) dévoile une liste⁴⁶ de ces outils et de ces stratégies et c'est sans surprise que nous retrouverons l'utilisation du sport et, incidemment, des héros sportifs :

Examples abound of healthy and not so healthy uses of international sports competitions to promote a national image and to sentimentalize a national identity (and also to distract attention away from the shortcomings of the regime or leadership). (Norman, 2006, p. 47)

Si l'on s'appuie sur la théorie du fonctionnalisme, nous dirions généralement que le sport, lorsqu'il est utilisé comme instrument du nationalisme, en plus de contribuer

⁴⁵ À ce sujet, dans le *Journal of the philosophy of sport* (1998, XXV) Tamburrini (pp. 35-47) démontre clairement que la thèse de Tännsjö (pp. 23-34) selon laquelle notre enthousiasme pour les héros sportifs serait en essence « fascistoïde » en exprimant une admiration pour la « force » et un dédain pour la « faiblesse » ne tient pas la route et que ces arguments sont insuffisants. Nous résumerons ici sous forme de questions les contre-arguments de Tamburrini: Qui a-t-il de mal dans l'excellence? N'est-ce pas ce qu'Aristote nommait l'aboutissement de la sagesse pratique? Admirer l'excellence revient-il à condamner la faiblesse de celui qui n'a pas gagné?

⁴⁶ Pour la liste complète, voir Norman (2006, pp. 46-47).

grandement à l'intégration des individus et des communautés à une société donnée, sert à accentuer le prestige national, à sentimentaliser l'identité nationale auprès des masses et à faire *oublier* certains impairs politiques ou certains faits dérangeants. Pour ce qui est du prestige, pensons seulement à l'impact national d'une organisation comme Hockey Canada, créée sous Trudeau en 1969, afin de rendre l'équipe nationale plus compétitive, elle qui n'avait pas gagné de titre important depuis les Jeux olympiques de 1952. Les équipes de hockey masculines et féminines mises sur pied par cette organisation ont depuis à maintes reprises redonné de la vigueur à l'identité nationale canadienne⁴⁷. Elles auront souvent su faire *oublier*, pour un laps de temps du moins, à de nombreux Québécois (même à plusieurs nationalistes) ce qui en temps normal est leur *première* identité nationale. Puis, s'il va sans dire que le sport s'est avéré un élément majeur d'intégration sociale et d'unité nationale dans plusieurs pays. Plus éphémère, il est vrai, que certains outils purement gouvernementaux, (langues officielles, curriculum en matière d'éducation, etc.) le nationalisme sportif marque cependant l'imaginaire des individus par la puissance des émotions qu'il véhicule. Dans la série *Hockey, la fierté d'un peuple*, sur laquelle nous reviendrons plus loin, c'est ainsi que nous assistons à des témoignages d'un immigrant italien de Sault Ste. Marie et d'un Philippin de Toronto pour qui le hockey a facilité l'intégration à une nouvelle société. C'est un peu par le hockey qu'ils sont « devenus » Canadiens, nous révèle-t-on en substance.

Passons maintenant à quelques exemples, que nous inspirent plus particulièrement les idées de Norman, démontrant comment le sport s'inscrit subtilement dans la composition de l'identité nationale. Dans le second chapitre de *Negotiating Nationalism*, Norman ne cherchera pas tant à définir théoriquement ce qu'est l'identité nationale que de faire la liste des croyances, des valeurs, des obligations et des sentiments les plus communs que l'on manifeste lorsque que l'on dit posséder une identité nationale reliée à une nation N⁴⁸. Nous ne relèverons ici que les éléments de cette liste nous apparaissant les plus pertinents pour notre sujet d'étude.

⁴⁷ Notons seulement l'impact de la *Série du Siècle* de 1972 contre l'URSS et les victoires masculines et féminines aux jeux de Salt Lake City en 2002, en plus de la pléiade de championnats mondiaux remportés par ces mêmes équipes (en incluant ceux d'Équipe Canada junior) au cours des dernières années.

⁴⁸ Pour la liste complète, voir Norman (2006), pp. 34-36.

A) Croyance au sujet du monde :

- *N'ians share certain characteristics that tend to distinguish them from non-N'ians, and I am generally able to recognize these characteristics.* (Norman, 2007, p. 35)

Les différents sports nationaux sont souvent perçus comme une des caractéristiques qui distinguent les nations entre elles. Par exemple, la passion des Canadiens et des Québécois pour le hockey est probablement incomparable avec celle des autres nations.

B) Valeurs et obligations:

- *I feel a stronger sense of obligation to fellow N'ians than I feel to non-N'ians, including non-N'ians who are my fellow citizens in a multinational state.* (*Ibid.*)

Aux Jeux Olympiques, malgré que les Québécois se rangent généralement volontiers derrière les athlètes canadiens avant ceux de n'importe quel autre État, l'intérêt des Québécois, même chez plusieurs se disant d'allégeance fédéraliste, demeurera presque toujours plus grand envers les athlètes québécois.

C) Sentiments et émotions :

- *I take pride in some of the achievements of N (including those that happened. Before I was born or in which I played no real role) : both large-scale collective achievements (e.g. building a healthy democracy or thriving economy, winning a war) and those of fellow individual N'ians (like artists, athletes, Nobel prize winners).* (*Ibid.*)

La plupart des Canadiens (malgré certaines tactiques déplorables⁴⁹) demeurent encore très fiers d'avoir vaincu l'URSS lors de la Série du siècle de 1972. Les Québécois (malgré quelques gestes violents de sa part) sont encore en admiration devant les exploits de Maurice Richard qu'ils considèrent désormais comme un personnage important de leur mythologie. Les Brésiliens éprouvent une grande fierté à la suite des succès répétés de leur équipe nationale de soccer en Coupe du monde.

- *I feel shame for the crimes, misdemeanors, and boorishness of N [...].* (*Ibid.*)

⁴⁹ Voir, entre autres, MacSkimming (1996, pp. 166-178) dans son analyse de la furieuse sixième partie de la série. Le coup de bâton de Bobby Clarke qui fractura la cheville du talentueux Kharlamov durant ce match doit être considéré comme un des points tournants de cette série.

Pour les Canadiens, c'est bien sûr un « crime » et une « honte » de ne pas remporter l'or aux Olympiques en hockey sur glace! L'Angleterre s'enflamme et devient hystérique au sujet du *football* lorsque *son* équipe se voit montrer la porte de sortie lors de tournois importants⁵⁰.

- *I tend to be more affected by news or tragedies involving fellow N'ians than I am by similar or worse events involving only non-N'ians. (Ibid, p. 36)*

Au hockey, la défaite en finale de la Finlande aux mains des Suédois à Turin en 2006, ne provoqua aucune commotion au Canada comparativement à la déconfiture de l'équipe canadienne lors de ce même tournoi.

- *Under certain conditions I can feel either proud or ashamed to identify myself as an N'ian when outside of my national homeland. (Ibid.)*

En 2004, on a pu entendre, lors de notre séjour à Toronto, des milliers d'immigrants portugais klaxonnant dans les rues suite à une victoire de *leur* équipe lors des finales de la Coupe d'Europe.

On remarquera donc d'emblée que plusieurs points relevés par Norman peuvent facilement être vécus et compris à partir d'anecdotes sportives. Celles-ci démontrent explicitement comment le sport peut faire partie intégrante de l'identité nationale d'une personne ou d'une collectivité. En effet, il ne nous semble pas trop aventureux ici d'affirmer que le hockey pour plusieurs Canadiens ainsi que le soccer ou *football* pour plusieurs Brésiliens, Anglais et Portugais (il y aurait bien sûr de nombreux autres pays) se situeraient assez haut dans la liste des éléments composant leur identité nationale respective. Entre autres, les confrontations sportives donnent aux individus membre de la nation N l'occasion d'éprouver de la fierté ou de la honte nationale. Pour eux, une défaite deviendra une tragédie ; une poussée irresistible lors d'un tournoi, une épopée glorieuse.

⁵⁰ C'est du moins ce que nous en avons perçu lors de la Coupe du monde de 1998 alors que nous séjournions en sol anglais.

Enfin, bien que l'on puisse douter que le sport soit toujours utilisé de façon parfaitement légitime au plan moral par les différentes sociétés dans leur entreprise de construction nationale, il ne faut pas perdre de vue que les dérapages moraux du nationalisme sportif découlent plus souvent de la contingence et des émotions suscitées lors des confrontations sportives que de l'intentionnalité des architectes de la nation en tant que telle. Cela nous ramène donc à l'approche poético-fonctionnelle du sport que nous avons élaborée plus tôt. Si, dans un schème fonctionnaliste ou instrumental, il est un des outils importants des gouvernements voulant générer ou forger une identité nationale, ces derniers n'ont pas nécessairement à utiliser *volontairement* le sport pour atteindre ce but. Il arrive très souvent que le sport participe au nationalisme et à la formation de l'identité nationale un peu *malgré lui*, à des moments où on ne s'y attendait pas, à des degrés d'intensité imprévus. À ce titre, il serait peut-être plus juste de dire que ce sont ses attributs intrinsèques : son intensité émotive, sa dimension spirituelle, les réactions rapides qu'il suscite et sa forme première, le concours agonistique renvoyant à la formule éprouvée du « nous » contre « eux », qui expliquent en grande partie sa popularité et sa présence importante au sein du nationalisme. C'est particulièrement cette dernière caractéristique qui fait le pont entre le poétique et le fonctionnel. En effet, comme en témoigne plusieurs analyses, dont celle de Raymond Breton (*op. cit.*), la comparaison avec d'autres groupes significatifs est un des éléments de base de tout nationalisme. Ainsi, si la confrontation fait partie de la beauté du sport, elle sert aussi l'agenda national. La moralité ou non de l'utilisation du nationalisme sportif ne sera qu'en dernière analyse qu'une question de degré. Premièrement, du côté de l'aiguillage des intentions de départ des dirigeants politiques et/ou des organisateurs sportifs. Deuxièmement, du côté des conséquences réelles, dans les stades et chez les peuples en général, qui découleront des différentes confrontations sportives. Si au lieu d'entraîner le rabaissement de l'Autre, le sport participe à une solidarité nationale la plus authentique possible, ou encore, à une recherche d'excellence saine et acceptable, où est le problème?

Nous avons déjà observé quelque-uns des grands thèmes qui tentaient d'expliquer la popularité du sport et l'omniprésence du sport au sein du nationalisme. Lors de ce présent chapitre, avec l'aide de Norman (2006), nous avons exemplifié comment le sport pouvait s'insérer facilement dans les croyances et les sentiments constituant

l'identité nationale d'une personne. Notre regard s'est alors tourné vers le sport en tant qu'élément de la composition de l'identité nationale et, en un sens, de la solidarité nécessaire à toute société ou toute nation. Tout en gardant en tête les hypothèses vues jusqu'ici, notre travail consistera lors des deux prochains chapitres à analyser comment le sport peut être perçu et compris à l'intérieur des différentes théories « classiques » du nationalisme. Nous diviserons principalement ces théories en deux groupes : les modernistes et l'approche ethno-symbolique.

5. Le paradigme moderniste du nationalisme sportif

5.1 Gellner : le nationalisme généré par le « haut »

Notre premier défi sera d'interpréter la place qu'occuperait le sport dans dans l'édifice théorique d'Ernest Gellner. Une vision gellnerienne du nationalisme mettrait presque exclusivement l'emphase sur la modernité et les institutions politiques/technocratiques qui l'accompagnent pour générer le nationalisme et promouvoir l'État-nation⁵¹. Elle dévoilerait en grande partie tout le caractère rationnel et impersonnel de l'élaboration du nationalisme. En somme, le nationalisme serait généré et géré par le « haut ». Selon Gellner le nationalisme :

is, essentially, the general imposition of a high culture on society, where previously low cultures had taken up the lives of the majority, and in some case the totality, of the population. It means the generalised diffusion of a school-mediated, academy-supervised idiom, codified for the requirement of a reasonably precise bureaucratic and technological communication. It is the establishment of an anonymous, impersonal society, with mutually substitutable, atomised individuals, held together above all by a shared culture of this kind [...]. That is what really happens. (Gellner, 1983, p. 57)

Parallèlement, le nationalisme sportif sera souvent mis de l'avant par les institutions politiques et les différentes élites. Le sport fait partie de la culture des États et, à notre connaissance, la très grande majorité des États libéraux modernes ont au moins un sport national reconnu par tous. À supposer qu'il n'ait généralement pas un rôle aussi fondamental que la langue officielle (ou les langues officielles) ou l'éducation dans

⁵¹ Notre objectif ici n'est pas de débattre comme c'est souvent le cas sur la congruence obligée ou non de l'État et de la nation. Il ne fait par ailleurs aucun doute que les ministères étatiques et la présence de comités sportifs nationaux contribuent au déploiement du nationalisme sportif au Canada comme dans la plupart des pays participant aux J.O.

l'élaboration de l'identité nationale, le sport national d'un État n'est certes pas en reste. Le cas est particulièrement intéressant dans les États multinationaux comme le Canada où le hockey est probablement une source plus grande d'identité nationale que la langue qui, historiquement en ce pays, a suscité plus de divisions identitaires que de rapprochements⁵². Du reste, la tâche incombe très souvent aux différents ministères pertinents de subventionner à même les fonds publics le sport d'élite qui contribue à l'estime de soi national, ainsi que le sport pour tous, par souci d'accès égalitaire à l'activité physique qualifiée de « déterminant clé de la santé⁵³ ». C'est ainsi que l'État peut fréquemment être perçu comme le grand manitou du nationalisme sportif.

Insistant sur le rôle important, il est vrai, de l'éducation dans l'élaboration du nationalisme, on suppose aisément que Gellner ne sous-estimerait pas la place que le sport occupe à l'école. En effet, la pratique du sport fait partie des programmes scolaires dans la quasi totalité des États et l'apprentissage des événements sportifs qui ont marqué la nation s'inscrit souvent dans le cadre des cours d'histoire⁵⁴. En somme, dans le cas du nationalisme sportif, celui-ci est certes souvent utilisé de différentes façons par l'État afin de promouvoir la nation et l'identité nationale, par exemple, lors des Jeux Olympiques ou, comme nous le disions à peine, par le biais des programmes d'éducation. Toujours en l'analysant « par le haut », il peut aussi être le fruit de groupes non politique ou non nationalistes comme des investisseurs, organisateurs et commanditaires de tournois nationaux et internationaux importants⁵⁵. Mais il semble que la théorie de Gellner parvienne mal à expliquer la passion complètement irrationnelle, et l'ardeur qui animent les individus et les masses que l'on peut observer soit en temps de guerre ou, concernant notre sujet, à longueur d'année dans les stades du monde et devant les écrans de télévision. Les

⁵² À cet égard, il est intéressant de constater le caractère élogieux à l'endroit de ce sport utilisé dans le texte du projet de loi C-321 : « Loi sur la journée nationale du hockey » (Chambre des communes du Canada, 2006). En voici un extrait : « Attentu : [...] que le hockey a servi de point de rassemblement tout au long de notre histoire en plus d'être un élément essentiel de notre identité nationale contemporaine et l'une des pierres d'assise de la culture canadienne, Sa majesté [...] édicte : [...] ».

⁵³ Au Canada, ces idées sont mises de l'avant par des groupes comme la Coalition pour la vie active (2004) dans son document intitulé « Stratégie pancanadienne pour la vie active ».

⁵⁴ Lors d'une année passée dans une école secondaire de Toronto, l'auteur de ces lignes avait à enseigner des connaissances comme l'apparition du hockey à la radio et à la télévision ainsi que la signification nationale de la profonde rivalité entre les Canadiens de Montréal et les Maple Leafs de Toronto, tous des éléments présents dans le programme d'histoire de cette province.

⁵⁵ Nous y reviendrons plus bas.

idées de Gellner ne peuvent, à notre sens, saisir complètement l'essence du nationalisme sportif : la puissance des affects. Les « gens ordinaires », les spectateurs eux-mêmes, ce sont eux qui font « vivre » le nationalisme sportif, eux qui lui donnent toute sa couleur et sa démesure. À ce titre, Hobsbawm peut nous aider à comprendre qu'on est possiblement ici

confronté à un phénomène double, essentiellement construit d'en haut, mais qui ne peut être compris si on ne l'analyse pas aussi par le bas, c'est-à-dire à partir des hypothèses, des espoirs, des besoins, des nostalgies et des intérêts – qui ne sont pas nécessairement nationaux, et encore moins nationalistes – des gens ordinaires. (Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, 1992, p. 21, cité par Liotard, 1997, p. 15)

D'une part, lorsque l'on mesure l'apport des réactions jamais complètement prévisibles et difficiles à estimer du « bon peuple » suite à certains événements, c'est du coup tout le côté affectif de la question qui prend le plancher. L'histoire et ses nombreuses injustices tout aussi imprévisibles que spectaculaires, comme on le voit souvent dans le sport, se charge aussi de faire réagir les masses⁵⁶. Paradoxalement, les gens ordinaires n'ont pas ici à se montrer consciemment nationalistes pour se reconnaître dans cette nation (à laquelle ils seraient souvent déjà fortement attachés) et générer du nationalisme. Les confrontations sportives se veulent des arènes de choix où les membres des différentes nations paradedent avec les couleurs de leurs pays en entonnant leur hymne national et en entretenant des discours agonistiques (pas toujours respectueux, il est vrai) à l'endroit des sportifs et équipes sportives des autres nations. L'engouement et la ferveur des masses créés par certains objets ou symboles populaires, comme ceux présents dans le sport, sont à n'en point douter vitaux dans le maintien et la [re]génération de la « foi » en la nation. Sans ces masses chargées d'émotions, la dialectique entre le haut et le bas tomberait à plat. Le structurel, ou encore le fonctionnel, serait pour ainsi dire trop aride. Pour le garagiste du coin : « les pistons manqueraient d'huile ».

Liotard saisit bien tout l'impact du héros sportif et de la joute sportive sur le citoyen moyen :

Les sportifs, princes de l'éphémère, héros de la futilité, possèdent la particularité de condenser le fait d'être Français le temps d'une course ou d'un match, et de rassembler derrière eux tous les autres Français semble-t-il. À l'occasion d'une

⁵⁶ Nous reviendrons au chapitre six à la question des « injustices sportives ».

compétition internationale, tout se passe comme si la vie de la nation s'y déposait, s'y concentrait, s'y résumait. Pierre Sansot avec son sens habituel de la formule parle d'ailleurs de *précipité de temps et d'espace* à propos de la cérémonie sportive. Plus rien ne compte que le dénouement. (*Ibid.*)

Dans cette sphère souvent abstraite, quelque peu vaporeuse et parfois même « désenchantée »⁵⁷ « le sport confère au nationalisme une forme sensible » (Gebauer, 1996, p. 15) ; il lui donne une image positive et concrète, à laquelle un groupe d'individus peut s'identifier facilement par mimétisme. Que l'on soit acteur ou spectateur, c'est au fond toujours le même « nous » contre « eux », qui vient nous chercher, souvent à notre insu. Notre amour-propre est en jeu ; les joueurs sur le terrain ou sur la glace nous représentent, ils jouent pour *nous*. Le sport donne ainsi aux gens des souvenirs et des héros communs qui, à la différence des héros de guerre, sont en plus connus de tous. Un athlète peut faire vibrer une nation pendant 15, voire 20 ans, par son jeu et par la suite être immortalisé dans les mémoires⁵⁸. Les héros et les événements sportifs se gravent ainsi à jamais dans l'âme de la nation⁵⁹, au sens où l'entendait Renan : « une nation est une âme, un principe spirituel ». Comme le pense Liotard, les gens apprennent tout de même à découvrir en quoi consiste ce principe, ils deviennent de plus en plus conscients de cette chose qui les précède et les dépasse

[c]ar cette conscience se construit historiquement. Et l'enjeu identitaire national consiste à ce que les jeunes générations apprennent à se reconnaître dans cette communauté qui les a précédés et dont ils doivent incorporer l'histoire. (Liotard, 1997, p. 14)

Mais pour faire écho à ce que nous disions plus tôt, les gens ordinaires auraient cependant moins l'occasion d'opérer cette magie, s'il n'y avait pas d'investisseurs –

⁵⁷ L'expression nous est inspirée par Gebauer (1996) qui dans son texte, « Le nouveau nationalisme sportif », traite du nationalisme allemand en manque de repères au début des années 1990. Sensiblement à la même époque ainsi qu'à d'autres moments de son histoire, dont en 1972 lors de la « Série du siècle », on pourrait avancer que le sport a rempli un mandat semblable au Canada.

⁵⁸ Certains athlètes sont immortalisés à la suite d'une simple action. Au hockey, Paul Henderson – un joueur dont peu se souviendraient aujourd'hui n'eut été de son célèbre but victorieux lors de la Série du siècle de 1972 – en sait quelque chose. Les images de ce but ont été diffusées des milliers de fois et continueront encore longtemps de marquer l'imaginaire des Canadiens. C'est l'amour-propre et l'estime de soi d'un peuple entier qui l'avait échappé belle cette fois-la.

⁵⁹ Ceci est vrai même dans les États où les sentiments nationalistes peuvent différer, comme le constate d'ailleurs Michael Ignatieff. Dans son célèbre ouvrage, *Blood et Belonging* (1993), il écrit : « *Aren't our memories full of the same heroes – Maurice Richard, Jean Béliveau, of the immortal Montréal Canadiens of the 1950s?* » (p.155) Plus loin, dans une section intitulée « Hockey Night in Canada », on le retrouve à se demander si le fait de partager les mêmes rituels, les passe-temps dans les mêmes lieux (i.e., hockey/patinoire) peut être garant de l'amour d'une même nation. Mais pensif dans les estrades, regardant son interlocuteur du moment, Denis, de Trois-Rivières, il pense : « *Because we do not share the same nation, we cannot love the same state* » (p.176-177).

ces autres élites qui travaillent « d'en haut »— pour financer et organiser des compétitions sportives d'envergure. Une fois de plus, on remarquera un double mouvement, une dialectique qui s'installe entre le « bas » et le « haut ». Reconnaisant dans le nationalisme une forme d'homogénéité culturelle, une masse importante d'individus séduits par l'idée de la nation, les entreprises ont vite fait de comprendre que le nationalisme pouvait aussi générer des profits. Comme quoi la nation peut en quelque sorte devenir elle aussi une « marque ». C'est bien cela que l'on pourrait associer au terme *brand nationalism*⁶⁰. Dans ce schème fonctionnaliste, l'État utilise de son côté le sport à des fins politiques comme source d'identité nationale (estime et affirmation de soi) en autorisant ses couleurs et son logo sur le survêtement des athlètes et sur différents articles promotionnels. De leur côté, les entreprises utilisent à des fins mercantiles les forts symboles nationaux rattachés au sport. Ils capitalisent sur cette masse d'individus qui s'identifient à la « marque » que sont devenus les couleurs, logo, emblème, drapeau du pays⁶¹. Ces clients, déjà convaincus, ayant déjà « acheté » la cause de la nation, représentent pour eux des cibles faciles. Si donc notre compréhension de Gellner est adéquate, les entreprises/commanditaires, les médias et certains organismes comme le CIO —toutes des élites issues de la modernité et de l'industrialisation— pourraient eux aussi participer à l'établissement « par le haut » du nationalisme sportif en y incluant au passage un important aspect mercantile. Dans cette optique, le sport apparaît comme un lieu privilégié où la logique commerciale du libéralisme économique rencontre et profite de la logique des identités nationales suscitées par le sport.

On retiendra donc à partir des principes fondamentaux de la théorie de Gellner que l'État jouerait un rôle de premier plan dans la promotion de la nation par le sport. Dans l'optique où le nationalisme serait surtout construit « par le haut » nous avons aussi avancé qu'il nous serait permis d'inclure le rôle des élites commerciales qui ont

⁶⁰ Nous n'entrerons pas dans le détail de ce domaine, mais nous dirons seulement que le *brand nationalism* se définit par l'utilisation de la culture populaire afin de promouvoir des intérêts politiques et économiques nationaux. En d'autres termes, ce sont les efforts déployés afin de rendre la nation « cool », à la mode.

⁶¹ Pour ne donner qu'un seul exemple, pensons à la compagnie canadienne Roots, qui utilise à des fins commerciales les symboles canadiens par excellence : la feuille d'érable et le castor. Roots s'est spécialisé dans la mode sportive. Elle a d'ailleurs conclu des nombreuses ententes publicitaires avec plusieurs des athlètes les plus en vue au Canada (Salé, Pelletier, Rebagliatti, Gretzky, pour ne nommer que ceux-là). En plus de l'équipe olympique canadienne, elle a aussi eu un contrat pour habiller celle des États-Unis.

compris que le sport et la nation étaient deux « produits » dont l'agencement pouvait générer des profits importants. On a au passage noté que l'on manquerait cependant un pan important du nationalisme sportif si l'on s'en tenait à ce schème structurel et volontariste du nationalisme. L'apport des gens ordinaires et la passion dont ils témoignent envers la nation, notamment par le biais des différentes compétitions sportives, ou encore à travers certaines équipes légendaires est indispensable au maintien et à la vigueur de l'identité nationale. Mais Gellner peut aussi nous aider à comprendre certaines réactions du « bon peuple » comme il nous reste encore à le voir.

5.1.1 Gellner et le Canadien de Montréal

L'approche socioculturelle utilisée par le moderniste Gellner peut-elle nous éclairer sur les tribulations à saveur nationaliste qui entourent le Canadien de Montréal? Comme nous le postulons depuis le début de ce mémoire, le sport peut certainement être compris comme un phénomène culturel. Or, tel qu'il sera soutenu plus loin, il existe bien une certaine forme de nationalisme ethnique et culturel entourant le Club de hockey Canadien et ses partisans⁶². Nous nous concentrerons maintenant strictement sur l'aspect culturel en soutenant avec l'aide de Gellner que ce club de hockey peut participer à une certaine forme de résistance à l'entropie sociale; le Canadien de Montréal est une des caractéristiques culturelles importantes qui distinguent l'identité québécoise de l'identité canadienne.

Voici les mots de l'auteur :

[s]ome deeply engrained religious-cultural habits possess a vigor and tenacity which can virtually equal those which are rooted in our genetic constitution. [...] [A]n identification with one of two rival local cultures [may be] so firm as to be comparable to some physical characteristic. (Gellner, 1983, p.71)

Pour plusieurs, le Canadien de Montréal, n'est pas une équipe sportive comme les autres. Ken Dryden, le gardien étoile de l'équipe au cours des années 1970, en était bien conscient⁶³. Dans son célèbre ouvrage, *The Game*, il décrit d'emblée le Canadien

⁶² Surtout chez les partisans de l'ethnicité canadienne-française.

⁶³ Depuis 2004, Dryden est député fédéral pour le Parti Libéral du Canada dans la circonscription de York-Center en banlieue de Toronto.

comme étant une institution non seulement athlétique mais aussi « culturelle » et « politique » (Dryden, 1984, p. 5). En fait, le « Bleu, Blanc, Rouge », le « Tricolore », comme son nom l'indique, est dès sa genèse associé à la France et donc à l'identité française du Québec. C'est dire que dès sa naissance, cette équipe allait être appelée à devenir un symbole identitaire du peuple canadien-français, une « destinée » que la conjecture allait seulement confirmer. Avec ses 24 coupes Stanley et sa liste impressionnante de héros qui ont marqué l'imaginaire collectif du Québec, et même du Canada, le Canadien est devenu une équipe légendaire et mythique pour les uns, une religion que l'on vénère jour après jour pour les autres et pour plusieurs, comme nous le constaterons, un symbole culturel d'affirmation nationale. Cette équipe de hockey s'est donc, avec le temps, forgée comme une entité incontournable de la culture québécoise. Dans un extrait tiré de *Hockey, la fierté d'un peuple* (SRC, 2006) voici comment un partisan, Éric Lalonde, décrit le Canadien au début des années 1960 : « Le Canadien a toujours été le reflet du peuple et on en est très conscient, pas seulement de Montréal, mais de toute la province (sic). L'équipe est à l'image de la culture française : elle est rapide, impulsive, électrisante. » Et le narrateur de la série poursuit en disant : « Ici le hockey est une véritable religion et le Forum de Montréal en est le temple sacré. »

Pour reprendre l'idée de Gellner, on pourrait penser qu'au Québec, le Canadien de Montréal représente une forme d'« habitudes culturelles-religieuses profondément enracinées » [Notre traduction] chez plusieurs individus. Que serait un hiver au Québec sans le cours incessant des tribulations entourant le CH? Que serait un hiver sans « détester » les Maple Leafs de Toronto? « Pas le même », serait la réponse d'un grand nombre de personnes en cette province⁶⁴. Bien qu'il se soit lui aussi modernisé (logique mercantile oblige), le Canadien de Montréal est en quelque sorte une des seules institutions québécoises associées à la tradition (canadienne-française à l'origine) à laquelle plusieurs membres de cette nation s'identifient encore aujourd'hui. Bien que son histoire révèle que l'organisation ait été marquée presque autant par des anglophones (Morenz, Blake, Lach, Durnan, Harvey, Moore, Pollock, Bowman, Dryden, Mahovlich, Gainey, Robinson, Shutt, etc.) que par des francophones (Joliat, Pitre, Richard, Geoffrion, Béliveau, Plante, Lafleur, Courmoyer,

⁶⁴ Dans une population de près de sept millions d'individus, ils sont près d'un million à regarder et écouter chacune des parties.

Savard, Lapointe, Richer, Roy, Carbonneau, Turgeon, Damphousse, Théodore, etc.) le Club de hockey Canadien a toujours été davantage identifié à la culture francophone du Québec⁶⁵. On le remarque d'ailleurs dans de nombreuses œuvres de fiction comme le célèbre « Chandail de hockey » de Roch Carrier. Dans ce livre, un enfant francophone du Québec subit l'humiliation de ses pairs après avoir reçu un chandail des Maple Leafs de Toronto acheté par sa mère dans le catalogue Eaton. L'enfant est perçu comme un traître, alors que tous ses compagnons jouent à être des petits Maurice Richard, le symbole de résistance à l'ennemi anglais par excellence.

5.1.1.1 Saku Koivu ne parle pas français

La théorie de Gellner peut-elle nous éclairer sur la plus récente « affaire Koivu », le capitaine finlandais du Canadien de Montréal « qui ne parle pas français » (ou très peu)? Au Québec, le Canadien, la « Sainte-Flanelle », comme ce surnom l'indique presque à lui seul, se veut donc une des traces ineffaçables de la tradition canadienne-française au sein de la modernité (ou de l'hypermodernité !), et ce, au quotidien. Aujourd'hui bien peu de gens s'opposeraient à l'idée que le Canadien fait partie du folklore québécois. À la lumière des événements récents comme « l'affaire Koivu », « l'affaire Brière » et les tribulations identitaires entourant le repêchage amateur dont nous parlerons plus tard, il se veut toujours un symbole d'affirmation et de résistance. En ce sens, la présence historique et symbolique importante du Canadien de Montréal au Québec pourrait se qualifier comme un facteur participant de façon non négligeable à la conservation et à l'affirmation de son identité distincte. Il fut tour à tour associé à la culture canadienne-française, puis québécoise et, du coup, toujours à la langue française. Paradoxalement, c'est une expression anglaise provenant possiblement de Toronto qui en fournit peut-être la meilleure preuve. On surnomma très tôt dans son histoire l'équipe montréalaise, majoritairement composée de joueurs francophones, les *Flying Frenchmen*. On ne s'étonnera donc point que plusieurs personnes souhaitent que les joueurs du Canadien, particulièrement le capitaine de l'équipe, apprennent le français, l'élément le plus important de la culture distincte du Québec.

⁶⁵ Bien que pendant les années 1980, comme le remarque la sociologue Anouk Bélanger dans la série *Hockey, la fierté d'un peuple*, les défunts Nordiques de Québec, l'étaient peut-être encore davantage.

Le débat sur cette dernière question refait surface dans les médias à chaque année depuis la nomination de Koivu au poste de capitaine en 1999. Octobre 2007, « coup de théâtre », la chef du Parti Québécois (un parti politique souverainiste) qui vient de déposer le projet de loi n° 195⁶⁶ sur l'identité québécoise, se prononce sur le sujet. À la suite de propos semblables tenus par un avocat souverainiste bien en vue de la province⁶⁷, Pauline Marois juge que « [ç]a pourrait être une avenue, effectivement, que le Canadien puisse aider ses joueurs à parler français » (cité dans Chouinard, *La Presse*, 2007). Il n'en fallait pas plus pour créer toute une commotion dans les médias la journée même.

Sans surprise, un sujet aussi « croustillant » allait faire couler beaucoup d'encre, dans les jours qui ont suivis. Les avis ont été très partagés sur le sujet. D'un côté, les nationalistes (des plus modérés aux purs et durs) comme le chroniqueur Réjean Tremblay qui affirment que le CH est un puissant symbole identitaire et de l'autre des gens (peut-être moins nombreux) qui ne croient plus que le CH ait une telle valeur symbolique dans la société québécoise d'aujourd'hui. Le journaliste Jean-François Bégin appartient à ce dernier groupe et il en profite pour établir pour sa part une nette dichotomie entre la « tradition » et la « modernité » du Québec :

Vous dites? Le Canadien a une valeur symbolique dans notre société? Et ça astreindrait son capitaine à des devoirs supplémentaires? Balivernes. Quand les Canadiens français (j'emploie cette terminologie à dessein) étaient un peuple plus ou moins asservi dans le beau grand Canada anglo des années 40 et 50, alors là, oui, le Canadien était plus qu'un club. Il était un véhicule pour les aspirations nationalistes d'un peuple qui rêvait d'avoir sa place au soleil. Un capitaine ou une vedette qui parlait français, ça voulait dire quelque chose. Quelque chose comme «Envoye, Maurice, montre-leur, aux maudits Anglais!»

Mais aujourd'hui? Trente ans après l'adoption de la loi 101, le Québec n'est plus la société en instance de «louisianisation» qu'il a peut-être déjà été. Le Québec est une société confiante qui n'a pas besoin de quelques «bonjours» et «mercis» en français de la part d'un joueur de hockey pour se rassurer sur sa pérennité.

Du moins je l'espère. (Bégin, 2007, 11^e-13^e par.)

⁶⁶ Ce projet de loi obligerait les futurs immigrants voulant s'établir au Québec à démontrer leur maîtrise du français pour obtenir une citoyenneté québécoise. Ceux qui, après une période de trois ans et après avoir suivi des cours payés par l'État (l'apprentissage du français deviendrait un droit), seraient toujours incapables de bien s'exprimer en français ne pourrait se voir octroyer le statut de citoyen québécois et perdraient leur éligibilité aux élections municipales, scolaires ou provinciales. Toutefois, les immigrants déjà installés au Québec (avant l'application de la loi) obtiendraient d'office leur certificat de citoyenneté québécoise.

⁶⁷ L'avocat en question se nomme Guy Bertrand. Il fut d'abord souverainiste, puis fédéraliste et redevint souverainiste des années plus tard.

Notre estimation du niveau de confiance de la société québécoise envers sa propre identité ne serait peut-être pas aussi optimiste que celle de Bégin. L'identité québécoise, si elle n'est plus vraiment « fragile », semble néanmoins demeurer « très sensible ». On le remarque par les agacements soulevés lorsqu'un citoyen bien en vue (Koivu) se contente de parler la langue anglaise. Plusieurs commentaires issus de la commission d'enquête sur les accommodements raisonnables⁶⁸, commission devenue un peu une espèce de fourre-tout d'où provient justement –et pratiquement sans aucun lien avec les accommodements raisonnables en tant que tel– la plus récente « affaire Koivu », sont aussi révélateurs de cette sensibilité. En fait, on pourrait même être porté à croire que ladite commission s'est davantage avérée une commission sur l'identité québécoise et ses cordes sensibles que sur lesdits accommodements. Malgré les progrès enregistrés au niveau de la confiance et de l'estime de soi de la société québécoise au cours des quarante dernières années, à la lumière de cette commission d'enquête et de l'ampleur médiatique qu'a prise « l'affaire Koivu », comment ne pas dénoter que plusieurs des cordes sensibles de l'identité québécoise n'ont pas vraiment changé (Bouchard, 1978)? Cette langue, que plusieurs considèrent comme étant encore en danger, représente encore un champ de mine pour quiconque ne saurait la respecter ou lui accorder l'importance qui lui revient sur ce territoire.

Mais pour offrir une autre perspective au sujet de « l'affaire Koivu », il faut aussi comprendre le sport professionnel comme répondant à la logique du libre-marché et de la mondialisation. Une logique qui remonte aux fondements mêmes du libéralisme moderne, et qui s'oppose très souvent aux valeurs de la tradition et du communautarisme. À l'intérieur de quelques règles, les équipes sportives sont libres de repêcher qui elles veulent. Elles repêcheront celui qui à leurs yeux apparaît comme le meilleur joueur disponible. Leur objectif est de gagner des championnats et, en théorie, la langue du joueur ne devrait pas avoir une influence sur l'atteinte ou non de cet objectif. Mais bien entendu, il ne faut pas le perdre de vue, ces équipes professionnelles habitent aussi des villes, des États et évoluent à l'intérieur de nations qui prônent certaines valeurs, des nations dont elles se veulent parfois même des symboles identitaires importants. Deux logiques défendant des conceptions opposées du rôle de l'État, le libéralisme politico-économique, se prêtant davantage à un

⁶⁸ Rappelons simplement que celle-ci vu le jour en 2007 et est dirigée par le philosophe Charles Taylor et le sociologue et historien Gérard Bouchard.

nationalisme civique, et un nationalisme aux accents collectivistes, peuvent-elles être compatibles? Peut-on, selon la première, forcer un individu à apprendre une langue qui n'est pas la sienne sans aller à l'encontre du principe fondamental de la liberté? Non, parce que l'individu rationnel et libre peut choisir par lui-même ses propres valeurs et orientations et le degré d'importance qu'il accorde à ses dernières. Cette liberté doit être respectée. Peut-on, au nom de la seconde, contraindre ou souhaiter vivement qu'un individu adopte des valeurs comme une langue qui n'est pas la sienne? Oui, parce que l'individu est sommé de respecter les valeurs de la société dans laquelle il vit et parce que, au-delà de sa propre personne, c'est l'ensemble de la société qui en sort gagnante au bout du compte. La société doit elle aussi être respectée. Or, comme c'est souvent le cas, la poire a finalement été coupée en deux dans l'histoire qui nous intéresse ici. L'organisation du Canadien a reconnu son erreur et corrigé la bévue linguistique à l'origine de cette autre « mini-crise » nationale⁶⁹. Mais, bien que Pierre Boivin, le président de l'équipe, affirme que le Canadien fasse « tous les efforts voulus pour permettre à ses joueurs de faire l'apprentissage du français », on ne les obligera jamais à apprendre le français sous peine d'expulsion ou autre pénalité. On veut bien être à l'écoute des sensibilités propres au milieu, mais le Canadien dans le marché ultra-compétitif de la LNH a déjà suffisamment de mal à attirer et conserver des joueurs! Pour cette organisation, le sport et la rentabilité économique demeurent plus important que la politique.

Cela nous aura tout de même permis de constater à quel point une simple équipe de hockey peut devenir une « habitude culturelle-religieuse profondément enracinée », par laquelle un groupe social peut rejeter toute forme d'entropie. Lorsqu'il est question du fait français que représente en partie le Club de hockey Canadien, les Québécois sont toujours nombreux à monter aux barricades. Ne s'attaque pas à cette icône qui veut, et négliger la puissance de ce symbole culturel francophone serait une

⁶⁹ Lors du match inaugural à domicile de la saison 2007-2008, le capitaine Saku Koivu a présenté sur écran géant les joueurs de l'équipe seulement dans la langue anglaise, alors que l'on peut facilement prétendre que la très grande majorité des spectateurs présents aux matchs du Canadien sont francophones.

« erreur de jugement »⁷⁰. Les joueurs qui en font partie et les dirigeants à sa tête semblent en avoir pris bonnes notes⁷¹.

5.2 Renan et l'âme des nations

Une autre thèse apparaissant incontournable pour notre propos serait celle, classique, défendue par Ernest Renan dans « Qu'est-ce qu'une nation? » En avançant que la nation est « un plébiscite de tous les jours », Renan donne le ton à une lignée de penseurs qui entreverront la nation comme une entité construite, imaginée, entretenue tantôt par les politiciens, tantôt par les médias, tantôt par les multiples babioles *drapées* de la nation (autocollants, t-shirts, casquettes). Pour Renan, la création des nations est essentiellement histoire de conquêtes et de fusion de différentes populations. Suite à cela, l'oubli des guerres, des différences de langues et de religions et, bien sûr, le partage de « nouveaux » points communs suffiront à mettre sur pieds un discours national de plus en plus raffiné. Ce faisant, c'est donc du côté de l'esprit, et non du côté de la race, de la langue, du territoire, que Renan tient à porter le concept de nation :

L'homme est tout dans la formation de cette chose sacrée qu'on appelle un peuple. Rien de matériel n'y suffit. Une nation est un principe spirituel, résultant des complications profondes de l'histoire, une famille spirituelle, non un groupe déterminé par la configuration du sol. (Renan, 1992, p. 53)

Ce à quoi on pourrait rajouter que la constitution de l'âme, de l'esprit d'une nation se fait par l'appréciation commune du passé et « la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. [...] Avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple » (*Ibid*, p. 54).

⁷⁰ C'est l'expression que le président du Club, Pierre Boivin, a utilisé pour s'excuser de l'impair commis par l'organisation.

⁷¹ Depuis la dernière « mésaventure linguistique », le Canadien a corrigé la présentation des joueurs faite par Koivu à l'écran géant. Lors des présentations vidéo, Koivu et les autres joueurs s'expriment maintenant dans les deux langues. Nous pouvons penser que toutes les futures communications officielles du « CH » seront faites dans les deux langues, comme cela a été le cas lors de la cérémonie du retrait du chandail de Larry Robinson, le 19 novembre 2007.

Renan insiste sur les notions de gloires communes et de sacrifices communs, avançant même que la souffrance unit plus que la joie. Nous avons donc chez Renan une foule d'éléments et de concepts qui nous permettent de mieux comprendre les sources spirituelles et affectives de la nation. Pour notre propos, il serait intéressant de remarquer la familiarité des termes utilisés par Renan au sujet de la nation avec ceux rattachés à un certain vocabulaire sportif plus fréquemment employé dans la description des sports d'équipes : « esprit », « famille », « souffrance », « gloire », « sacrifices », « joie », « respect du passé » et « des ancêtres » et « l'importance d'avoir réalisé des choses ensemble »⁷². En effet, n'a-t-on pas là des termes explicites nous dévoilant pourquoi les peuples qui, il est tentant de le voir ainsi, seraient autant d'« équipes » formées autour d'un passé, d'une âme et d'un désir commun vont se reconnaître à travers leurs équipes de soccer, de rugby ou de hockey; autant de sports les ayant fait vivre des gloires et des souffrances communes?

5.2.1 Les hymnes nationaux

On ne saurait passer ici sous silence le rôle important que jouent les hymnes nationaux avant ou après les affrontements sportifs. Il faut avoir été submergé dans une foule lors d'un match particulièrement important pour pouvoir apprécier pleinement toute la charge émotionnelle de milliers de spectateurs entonnant l'hymne de leur pays⁷³ ou, dans des cas moins reluisants, huant l'hymne national d'un autre pays. C'est d'ailleurs à ce déplorable petit jeu que se sont livrés entre autres certains amateurs de hockey lors de la série opposant les Sharks de San Jose aux Oilers d'Edmonton au printemps 2006. Les partisans du Canadien de Montréal avaient réservé la même médecine à l'hymne américain au printemps 2004 lors d'une série contre les Bruins de Boston. Ici, c'est encore le fameux « nous » contre « eux » qui est dévoilé au grand jour, mais dans sa forme la moins glorieuse. L'hymne national,

⁷² Aussi, ce n'est pas un hasard si ce registre nous fait penser à la citation célèbre inscrite dans le vestiaire de la « mini-nation » qu'est le Canadien de Montréal : « *To you from failing hands we throw The torch; be yours to hold it high.* » Cette belle phrase est tirée du dernier vers du fameux poème de John McCrae « *In Flanders Fields* » (1915), rédigé alors que son auteur agissait comme médecin durant la Première Guerre mondiale.

⁷³ En onde à partir de Moscou pour le 6e match de la *Série du siècle* le coloré Brian Conacher exprima ceci : « *To hear those 3, 000 Canadians singing the national anthem is really an emotional experience!* » Le commentateur Foster Hewitt répliqua : « *I've never heard anything like it.* » Voir MacSkimming (1996, p. 171).

reflète l'âme d'une nation, son unité, sa fierté, ses gloires, ses souffrances. Huer l'hymne national, c'est s'attaquer à un registre fondamental de la fibre nationale, c'est peut-être s'en prendre à une des plus hautes formes du « sacré laïc » (Le Pogam, 2005), bien que l'on puisse souvent y retrouver des références explicites à Dieu, comme dans les hymnes canadien et américain. Il est ici d'usage de faire un retour à Renan et de comprendre l'hymne national comme un plébiscite quotidien quasi religieux. On le constate lors des rencontres sportives bien sûr, mais aussi dans plusieurs écoles canadiennes où tous les matins, elle conditionne les jeunes enfants à vouer un respect viscéral à la nation un peu à la manière d'une prière⁷⁴.

Enfin, suite à Renan, il importe de réfléchir sur le rôle que le sport moderne et l'entonnement des hymnes nationaux entretiennent avec le maintien de l'identité nationale au quotidien. En agissant comme facteurs d'*oubli* (de certaines gaffes ou accidents dans d'autres sphères ayant trait à la nation), comme mémoire (de moments glorieux ou difficiles) et comme facteur de *réconciliation* (entre les nations ou les différents peuples formant une seule et même nation) le sport et les hymnes nationaux incitent le peuple à conserver une image positive, fière et unie de la nation. Ils les incitent à renouer régulièrement, par la voie des émotions, avec le contrat social sur lequel se fonde la nation. Ce sont des plébiscites quotidiens accessibles à tous. N'est-ce pas Pierre Elliott Trudeau lui-même qui en des temps tumultueux a laissé entendre que la Série du siècle de 1972 se voulait plus efficace dans l'élaboration de l'unité canadienne que toutes tentatives issues de discours politiques⁷⁵? Il était par là tout à fait cohérent avec les propos qu'il tenait quelques années plus tôt, et que nous avons vus en introduction alors qu'il voyait bien en ce domaine les limites de la raison.

⁷⁴ Nous avons nous-même vécu cette expérience lors de notre séjour en tant qu'enseignant dans une école secondaire de Toronto.

⁷⁵ Il faut lire la lettre que Pierre Elliott Trudeau a envoyée à Hockey Canada, le 14 juillet 1972, concernant l'exclusion du grand Bobby Hull (qui dans un autre contexte avait décidé de quitter la LNH pour une ligue rivale) de l'équipe canadienne pour se convaincre du sérieux avec lequel le premier ministre entrevoyait cette série. Implorant le président de Hockey Canada de faire tout en son pouvoir pour inclure Bobby Hull dans la formation canadienne, Trudeau termine sa lettre sur ces mots : « *In making whatever arrangements may be called for, I would ask you to keep the best interest of Canada in mind and to make sure that they are fully respected and served.* »

5.3 Le sport comme matériau de l'imaginaire national

S'il est un auteur du nationalisme souvent utilisé dans l'analyse du nationalisme sportif (et du nationalisme tout court), c'est bien Benedict Anderson (entre autres Morgan, 1997 ; Liotard, 1997 ; Hoberman, 2004 ; Robidoux, 2002). C'est donc sans trop de surprises que de nombreuses idées et de nombreux exemples rattachés au nationalisme sportif s'inscriront dans ce mémoire à l'intérieur du paradigme proposé par Anderson. S'inspirant à bien des égards de la pensée de Renan, notamment en ce qui a trait à l'aspect spirituel du nationalisme, Anderson (1983, 1991) nous invite à penser la nation en tant que « communauté imaginée ». Dans un style semblable, Eric Hobsbawm (1983, 1990) nous présente la nation comme le fruit de « traditions inventées ». La lecture dite postmoderne à laquelle se prêtent ces auteurs qui se plaisent à déconstruire les discours du nationalisme nous aidera entre autres à mieux disséquer certains exemples de nationalisme sportif retracés au Canada. Voici comment Anderson et Hobsbawm perçoivent la nation et en quoi consiste pour eux la tâche de ceux qui veulent l'analyser :

For both, nations and nationalism are constructs and cultural artefacts; the task of the analyst is to uncover their forms and contents, in order to reveal the needs and interests of those elites and strata which benefits or use their narratives.
(Smith, 1998, p. 117)

C'est bien parce que le sport était devenu un élément culturel extrêmement populaire et un porteur d'identité dans nos sociétés modernes, vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, qu'il devint rapidement un important *contenu* des discours nationalistes. En essayant sans plus tarder de comprendre comment il pourrait s'intégrer à l'analyse de la nation et du nationalisme d'Anderson et de Hobsbawm, nous nous interrogerons particulièrement sur son rapport avec les élites à qui il profiterait. Au passage, nous serons aussi à même d'observer, une fois de plus, que si le sport peut servir la cause de certaines élites, il n'est pas toujours mis en place volontairement dans un schéma nationaliste par ceux-ci, loin de là.

5.3.1 Anderson et la communauté imaginée

Anderson insiste sur le caractère avant tout imaginé de toutes les formes de communautés qui se sont émancipées de la formule du village primordial. C'est alors que communautés et nations sont insérées dans un nouveau paradigme théorique :

It is imagined because the members of even the smallest nation will never know most of their fellow-members, meet them, or even hear of them, yet in the minds of each lives the image of their communion. [...] In fact, all communities larger than primordial villages of face-to-face (and perhaps even these) are imagined.
(Anderson, 1991, p. 6)

Les nations ne sont ainsi pas nécessairement volontairement construites, fabriquées de toute pièce par des élites issues de la modernité. Ce qu'il faut voir c'est que cette modernité entraîne la création de nouveaux espaces communs au sein de la sphère publique⁷⁶ qui participent grandement au contenu des imaginaires sociaux, et dont certains contribuent grandement à l'imaginaire plus spécifiquement national. La nation serait pour ainsi dire construite par un amalgame d'espaces communs. C'est ici qu'Anderson fait lui-même référence à Renan : « l'essence d'une nation est que tous les individus aient des choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses » (Renan, 1992, p. 42, cité par Anderson, *Ibid.*). Défilent alors déjà dans notre tête les images de grands moments sportifs heureux ou tristes, des moments qui ont captivés l'attention de millions d'individus pendant un certain temps. Dans son article « Modern Social Imaginaries », Charles Taylor peut sur ce point nous aider à définir davantage comment on peut voir le sport comme un de ces « espaces communs » :

We can speak of "common space" when people come together for a particular purpose, be it ritual, conversation, the enjoyment of a play, or the celebration of a major event. Their focus is common, as against merely convergent, because they are attending to the common object or purpose together, as opposed to each person just happening, on his or her own, to be concerned with the same thing. This kind of common space, in which people are assembled for some purpose—be it on an intimate level for conversation or on a larger, more "public" scale for a deliberative assembly or the enjoyment of a football match or an opera—is intuitively understandable. I want to call common space arising from assembly in some locale "topical common space." (Taylor, 2002, p. 113)

⁷⁶ Voici ce que Charles Taylor (2002, p.112), s'inspirant entre autres d'Anderson, entend par cette notion : « *The term public sphere refers to a common space in which the members of society meet through a variety of media: print and electronic as well as face-to-face encounters, wherein they discuss matters of common interest and thus are able to form a common mind about these.* »

Le sport, comme nous le disions, se veut la forme culturelle la mieux partagée, la plus commune à l'intérieur de plusieurs pays. C'est en ce sens qu'on l'identifie souvent comme un centre d'intérêt pouvant faire battre le cœur de millions de personnes souhaitant vivre un événement mémorable un soir donné. En contrepartie, il existe bien de ces moments sportifs embarrassants que ces mêmes individus souhaiteraient collectivement oublier! Au Canada, on peut penser que la place d'un sport comme le hockey en tant qu'espace commun au sein de l'imaginaire collectif est reliée à la culture populaire et s'explique par des facteurs objectifs incontournables : l'urbanisation, la commercialisation, puis l'appropriation du sport par les médias (journaux, radio et télévision). Observons cela de plus près.

5.3.1.1 Sport et formation des identités collectives

Il y eût d'abord la phase de l'urbanisation et la nécessité de donner une identité aux villes, ces grands « villages urbains ». C'est alors que le sport de compétition –en plus de générer des profits pour les investisseurs– apparut comme un moyen efficace de répondre à ce besoin. Voici ce que rapportent Bourgeois et Whitson à ce sujet :

Pendant que l'urbanisation « dé-formait » et « re-formait » les bases traditionnelles de l'identité que sont le travail, le quartier, la religion et le groupe ethnique, les villes demeuraient à bien des égards un ensemble de « villages urbains ». Il fallait donc trouver le moyen de développer l'identification à la ville dans son ensemble. L'équipe sportive a contribué à ce projet en devenant l'icône d'une ville. L'efficacité de cette forme de représentation tient à la structure des sports d'équipe fondée sur l'opposition. La mobilisation des identifications partisans par une telle structure est tout à fait différente de celle qui repose sur la fierté ressentie par les concitoyens d'un artiste célèbre, par exemple. La dynamique générée par la relation « nous » opposés à « eux » a été rapidement exploitée par les promoteurs de sports qui se sont appliqués à attiser les rivalités traditionnelles entre villes voisines. (Bourgeois et Whitson, 1995, p. 153)

C'est ainsi que le sport, plus précisément l'équipe sportive, apparut comme symbole collectif des communautés imaginées que sont les grandes villes. Mais pour que les masses s'identifient à leurs équipes sportives locales et entrent dans la dynamique du « nous » contre « eux », il fallait bien que les médias couvrent les événements sportifs :

La couverture accrue du sport par les médias a aussi eu pour effet de naturaliser la place prédominante dont jouit le sport professionnel dans la

culture populaire. Ceci a commencé par l'assimilation de cette forme de divertissement à une série événementielle traitée comme des « nouvelles », et par la construction de championnats des « ligues majeures », comme la coupe Stanley en événements nationaux. Tout ceci a contribué à la construction d'un « univers du sport » à l'intérieur duquel le partisan est un spectateur d'événements sportifs qui s'identifie à une équipe et à des joueurs, et qui participe à la circulation de connaissances et à l'animation de débats sur le sport. (*Ibid.*, p. 154)

C'est plus précisément le « système d'information » entourant le sport qui fait de ce dernier un centre d'intérêt commun dans la sphère publique. Le sport est certainement devenu un des sujets les plus discutés dans les médias et lors des échanges face-à-face. S'inspirant toujours d'Anderson, Bourgeois et Whitson suggèrent que

[I]es système d'informations nationaux qui couvraient les événements de spectacle ont eu pour effet d'unir des communautés autour d'intérêts communs et de donner un contenu populaire et concret à la notion plus abstraite d'identité nationale. (*Ibid.*)

Ils poursuivent en se référant à Meyrowitz (1985) pour qui

ce système est important dans le développement de l'identité nationale précisément parce que les gens qui ne suivent pas les affaires politiques ou les débats animés par les élites intellectuelles peuvent, grâce à lui, faire l'expérience d'une appartenance à une communauté élargie. (*Ibid.*)

Les infrastructures technologiques et les médias se sont donc mis à couvrir les différents championnats. Ils ont ainsi permis au sport de se répandre, de devenir une source d'identité collective et de s'élever « au statut de mythologie nationale ». Dès lors, un sport comme le hockey cesse d'être l'affaire que d'une poignée de grandes villes et devient un point d'intérêt central pour tous les Canadiens ayant accès aux médias nationaux :

C'est précisément dans ce contexte que le hockey est devenu l'équivalent d'une marque de commerce nationale et que le hockey de la LNH est devenu une institution canadienne. La radiodiffusion hebdomadaire de la soirée du hockey dans tout le Canada, à partir de 1933, a rassemblé, pour la première fois, un auditoire véritablement national. Aucun autre événement, entre cette date et les années 60, n'est parvenu à faire partager à autant de Canadiens de tous les coins du pays la même expérience culturelle. (*Ibid.*, p. 155)

À la suite de la radio, la télévision fera connaître aux masses les prouesses de ces nouvelles vedettes sportives, « héros des temps modernes ». Avec celle-ci, les gens s'identifieront encore davantage aux équipes et aux joueurs professionnels. Faisant

vivre les mêmes émotions à des milliers et des millions de personnes, le hockey devint un des plus puissants et durables symboles identitaires du Canada. Pour plusieurs c'est une des seules choses qui unit ses habitants *a mari usque ad mare*.

5.3.1.2 *Le nationalisme, le sport et la mort*

Sur le plan symbolique, la nation, telle qu'elle se présente chez Anderson, ne saurait être mieux exemplifiée, capturée, que par l'équipe sportive car après tout, dira Hobsbawm, « *the imagined community of millions seems more real as a team of eleven named people* » (Hobsbawm, 1990, p. 143). Lorsque l'équipe gagne, c'est toute la nation qui gagne; pareillement lorsqu'elle perd. Après une amère défaite, on voit les gens pleurer ou essayer de trouver la cause ou encore les coupables. La défaite représente la mort symbolique. La victoire ; la vitalité, l'espoir et l'affirmation nationale.

On pourrait tout autant avancer que cette communauté se condense parfois dans un seul athlète comme c'est le cas de certaines figures légendaires qui ont outrageusement dominé leur sport à un moment de leur carrière: Richard et Gretzky au hockey, Senna en formule 1, Pele au soccer. C'est ce que soutient Hoberman :

Implicit in sportive nationalism is also the more urgent idea that victorious athletes are indispensable symbols of national vitality who contribute to the survival of the nation through role-modelling effects. In this sense athletes can function as symbols of national will power and strength. (Hoberman, 2004, p.185)

De tels athlètes, en symbolisant la vigueur de la nation, contribuent à l'entretien et à la vitalité de celle-ci. À son degré le plus élevé, comme lors d'une victoire de l'équipe nationale de hockey canadienne aux Olympiques, ou du Brésil à la Coupe du monde de soccer, le nationalisme sportif révèle toute son ampleur et son intensité. Le sport, particulièrement les soirs de grandes victoires, parvient à donner aux membres d'une même communauté nationale une gamme d'émotions et de sentiments à faire jalouser plusieurs cinéastes. Il y a l'excitation du match, la peur de perdre, l'euphorie de la victoire, la joie partagée avec amis, parents, voisins et purs inconnus, puis une immense satisfaction, un sentiment d'estime et de confiance en soi et en l'avenir.

Hoberman avance même qu'au niveau inconscient, les performances athlétiques renvoient souvent à rien de moins que la survie nationale pour un grand nombre de personnes, et ce, dans plusieurs sociétés. C'est tout le sens tragique du sport, le thème de la « mort jouée » (Jeu, 1972), qui soulève les passions à ce niveau presque inexplicable. Un exemple de ceci sera donné un peu plus tard lorsque nous traiterons plus en détail de la fameuse Série du siècle de 1972.

Le sport apparaît donc très souvent comme un symbole national derrière lequel toutes les inégalités sociales et les conflits internes laissent place à une certaine unité : « the nation is always conceived as a deep, horizontal comradeship » (Anderson, 1991, p. 7). Comme des frères, tous sont ici rassemblés sous une même cause. Bien que Maurice Richard a surtout été perçu comme le héros des classes populaires, tous au Québec, indépendamment des classes sociales et de la langue, ont admiré sa hargne et son courage. Au Brésil, on parle sans doute encore de l'habileté et du sang froid de Senna. À leur mort, ces deux grands sportifs ont été pleurés par leurs compatriotes comme s'ils venaient de perdre un être cher, presque intime. Le cas du « Rocket », Maurice Richard, que nombre de Canadien-français appelaient « Maurice » comme s'il s'agissait effectivement d'un frère, est particulièrement fécond si on insiste sur le thème de la fraternité. On y reviendra plus longuement au chapitre suivant.

Pour l'instant nous allons creuser un peu plus avec Anderson le sujet de la fraternité entre les membres d'une nation. Nous ferons ensuite un rapprochement symbolique entre la guerre et le sport, et un lien entre ce dernier et la mort. Tel que l'indiquait le nom que les Iroquois avait donné au jeu de crosse, il serait ici intéressant de comprendre le sport comme le « petit frère de la guerre » (Musée virtuel du Canada, 2002). Suivant cette logique de substitution, les notions de mort et de sacrifice devront elles aussi être comprises dans un sens beaucoup moins tragique et davantage symbolique.

Voici donc, en premier lieu, comment Anderson traite de la fraternité et du sacrifice au sein de la nation :

Ultimately it is this fraternity that makes it possible, over the past two centuries. For so many millions of people, not so much to kill, as willingly to die for such limited imaginings. (Anderson, 1991, p. 7)

La mort n'a jamais été une mince affaire pour les humains. La mort par sacrifice encore moins ; elle transforme de simples individus en héros. Dans le cas du sport, il s'agit bien sûr d'une mort symbolique lorsqu'on parle de défaite ou, plus généralement, d'une « mort jouée ». La mort réelle a bien sûr emporté un Senna au sommet de son art, en pleine action, un Senna qui, chaque deux semaines, prenaient des risques importants pour l'emporter, qui rendait son peuple fier et le faisait vibrer. La mort de Senna était bien sûr un accident ; le pilote ne voulait pas mourir et, règle générale, les sportifs, au contraire des soldats, ne sont prêts à mourir ou à se sacrifier que symboliquement pour leur nation. Cela n'a pas empêché le Brésil de déclarer trois jours de deuil national pour son héros.

On pourrait une fois de plus porter une attention spéciale au langage. Les propos maintes fois utilisés pour parler de l'effort fournis par les athlètes se rapportent à la sémantique sacrificielle du soldat pour sa patrie : « Je vais tout donner pour mon équipe », « L'important c'est l'équipe », « Je suis prêt à tout pour gagner, il faut se sacrifier pour l'équipe », etc. Il ne reste plus qu'à remplacer « équipe » par « nation » et on entendrait tomber les bombes. Comme pour les sacrifices réels que font les soldats, les sacrifices symboliques des héros sportifs sont tout aussi sujets à passer à la postérité et ainsi participer à l'inventaire de la nation imaginée.

Par ailleurs, Anderson (1991, p. 5) insiste pour le dire, il convient mieux d'associer le nationalisme à une forme de religion nouvelle, qu'à une forme d'idéologie politique comme le libéralisme ou le fascisme. On comprendra alors mieux ces références à un univers spirituel, voire religieux, que l'on perçoit dans la contemplation des monuments commémoratifs. Qu'il s'agisse de la Tombe du Soldat inconnu ou de celle de Senna ou de Richard, tous ces héros sont à jamais associés spirituellement à la nation. Chez Anderson, comme nous le fait d'ailleurs remarquer Smith (1998), il est évident que le nationalisme prend la mort sérieusement, un sujet sur lequel les idéologies strictement politiques ou économiques comme le marxisme ou le libéralisme restent généralement silencieuses. Voici comment le nationalisme opère sa magie : « *It does so by 'transforming fatality into continuity', by linking the dead*

and the yet unborn. » (Smith, 1998, p. 132) C'est le principe même de l'immortalité. On retrouve étrangement une idée similaire au sein du sport. Bernard Jeu en traite dans son ouvrage *Le sport, la mort, la violence* :

La mort se trouve ainsi jouée en même temps dans deux dimensions. Elle est d'abord, sur le mode du symbole, l'enjeu d'une rivalité héroïque. C'est l'idée du dépassement de soi et de la domination d'autrui. Elle est aussi le moyen d'une réincarnation de l'homme en lui-même, le vaincu retrouvant son âme à l'issue de la compétition puisqu'il n'est mort que symboliquement. C'est l'idée d'immortalité. (Jeu, 1972, p. 38)

Autant pour le nationalisme que pour le sport, la mort n'est toujours que symbolique. Elle se présente comme une transition, une occasion de renaître, souvent plus fort, d'une chute que l'on croyait fatale. Non seulement le héros sportif retrouve-t-il son âme après une défaite, celle-ci resplendira sur la nation entière. La nation souffrira avec lui et voudra un nouvel affrontement, afin de s'affirmer face à l'Autre. Puis, son âme surplombera cette même nation à sa retraite, et bien sûr, à sa mort réelle. Le héros, être à mi-chemin entre les mortels et les dieux, devient alors souvent plus acclamé que de son vivant. C'est souvent à cet instant qu'il entre véritablement dans la légende, voire dans le mythe⁷⁷.

5.3.1.3 La Série du siècle de 1972 : le Canada uni?

En plus de la mort en tant que telle, une fatalité que le nationalisme transforme en continuité, il est de ces événements qui resteront à jamais gravés dans les mémoires nationales. La nation, aidée par les médias, a cette capacité de rendre significatifs des faits divers qui, pour un œil extérieur, pourraient sembler banals. Parmi ces événements, on compte pour les Canadiens un certain tournoi de hockey qui est devenu la Série du siècle. Depuis son arrivée au pouvoir en 1969, Pierre Elliott Trudeau avait su instrumentaliser au profit du nationalisme un sport qui, au fil des décennies, s'était imposé de lui-même comme la grande passion commune de tous les Canadiens. Cette série fut le fruit d'une série de discussions diplomatiques qui connut son apogée en 1971 entre Trudeau et le premier ministre soviétique Aleksei Kosygin.

⁷⁷ Pour une distinction intéressante entre « héros », « légende » et « mythe » en lien avec le sport, voir l'ouvrage de Benoît Melançon (2006, chapitre III).

Les Canadiens ne reçurent pas cette série comme un simple fait divers et cette série prit rapidement un tournant politique. Il s'agissait ni plus ni moins que de l'affrontement entre l'idéologie libérale prônant la toute-puissance du capitalisme et de l'individualisme contre l'idéologie du communisme qui mettait l'emphase sur la collectivité et l'uniformité. Comme le dit dans un entretien télévisé le héros de cette série, Paul Henderson, « c'était la guerre, c'était notre société contre leur société. » Cette guerre symbolique prit des dimensions que même Trudeau, dans ses rêves les plus fous, n'aurait su anticiper. À ce sujet, les propos tenus par Harry Sinden⁷⁸ au lendemain de la défaite aux mains des Soviétiques lors du *premier* match de la série (qui devait en compter huit), « *[a] little piece of all of us died today* » (Macskimming, 1996, p. 56), illustrent deux choses. D'abord, l'ampleur de la démesure passionnelle qu'avait prise cette série au Canada. Ensuite, elle confirme que le hockey était probablement alors le symbole canadien le plus puissant, et certainement le plus unificateur. Il ne s'agissait plus d'un jeu, mais plutôt d'une guerre qu'il fallait gagner à tout prix, c'était la vie ou la mort. C'était « eux » contre « nous ». Comme nous l'indique la suite de l'histoire, le but victorieux marqué par Paul Henderson lors du huitième match, ne devint pas un simple but qui permit à son équipe de gagner un tournoi de hockey. Il a en quelque sorte sauvé les Canadiens de l'humiliation, voire de la mort (une mort symbolique demeure une mort et nécessite toujours un deuil). C'est LE but qui en a fait une figure légendaire, le geste qui a sauvé l'honneur de la nation et dont les Canadiens se rappellent tous aujourd'hui, et ce, même pour ceux qui n'étaient pas nés! Ce but n'est pas devenu une chose inerte, un événement banal et sans lendemain, il continue de vivre dans la mémoire des Canadiens, une mémoire sans cesse ravivée par les médias qui entretiennent les discussions autour du sport et des grands moments de la nation⁷⁹. Quel effet une défaite du Canada aurait-elle eu sur le nationalisme au pays? La défaite aurait-elle plus uni les Canadiens que la victoire? Le contexte de l'époque nous en fait douter. Sans vouloir donner trop d'importance à cette série de matchs, il nous faut poser la question suivante: une défaite de l'équipe canadienne auraient-elles donné des munitions aux nationalistes québécois, un

⁷⁸ Harry Sinden était l'entraîneur-chef de *Team Canada* lors de la Série du siècle de 1972.

⁷⁹ Dans son livre *Cold War*, portant sur la fameuse séries du siècle, Roy MacSkimming (1996) a intitulé un de ses chapitres « Where were you ? » faisant par là référence au cliché voulant que le but de Paul Henderson est l'équivalent canadien de la mort de JFK pour les Américains. Le Canada en entier avait arrêté toute activité pour regarder cette partie décisive.

sentiment *diffus* d'échec sur lequel capitaliser au cours des années charnières qui allaient suivre?

5.3.2 Hobsbawm : traditions inventées et passé revisité

La ligne est parfois mince entre les idées que nous inspirent Anderson et Hobsbawm vis-à-vis notre sujet. Nous essaierons tout de même d'établir une démarcation en continuant, entre autres, notre analyse du hockey au Canada. Dans son livre *Nations and nationalism since 1780 : Programme, myth, reality*, Hobsbawm (1990) consacre environ deux pages au phénomène du nationalisme sportif dans les sociétés « modernes, urbanisées et hautement technologiques ». Insistant sur la période de l'entre deux guerres, l'historien Hobsbawm traite lui aussi des médias de masse comme nouvel outil utilisé par ces nations pour briser les divisions entre les sphères privées et locales et les sphères publiques et nationales. Phénomène culturel déjà populaire, c'est tout « naturellement » que les athlètes et les équipes sportives devinrent des symboles nationaux privilégiés par les médias de masse et de certains régimes politiques, l'Allemagne nazie en tête, afin de rapprocher le bon peuple de la « cause nationale ». Les compétitions sportives, auparavant surtout appréciées par la classe moyenne, devinrent entre les deux guerres un lieu commun de la propagation du « discours » nationaliste.

Dans un extrait qui nous rappellera un peu l'analyse d'Elias et Dunning voici comment Hobsbawm résume le rôle du sport au sein des États-nations, souvent des États multinationaux, avant la première guerre mondiale :

They symbolized the unity of such states, as friendly rivalry among their nations reinforced the sense that all belonged together by the institutionalization of regular contest that provided a safety-valve for group tensions, which were to be harmlessly in symbolic pseudo-struggles. (Hobsbawm, 1990, p. 142)

À travers ces rivalités amicales entre États-nations, le sport était surtout perçu comme régulateur des rapports entre les habitants d'un même territoire et un facteur contribuant à l'unité politique particulièrement dans les États multinationaux. Mais entre les deux guerres, les luttes que mettait en scène le sport international devinrent plus « sérieuses », et les sportifs, des représentants nationaux de premier ordre. Les

moments forts de l'ascension du sport comme facteur d'affirmation nationale lors de cette période furent alors l'apparition d'une véritable Coupe du monde de soccer et les Jeux de Berlin de 1936.

L'analyse de Hobsbawm a certainement le mérite de prendre le sport au sérieux et l'auteur perçoit toute son efficacité dans son rôle de rendre la « cause nationale » accessible au commun des mortels :

What has made sport so uniquely effective a medium for inculcating national feelings, at all events for male, is the ease with which even the least political or public individuals can identify with the nation as symbolized by young persons excelling at what practically every man wants, or at one time in life has wanted, to be good at. (Hobsbawm, 1990, p. 143)

On peut penser que pour Hobsbawm, la présence massive du sport dans les médias de masse et le fait que des millions d'individus, surtout des hommes, ont un jour rêvé d'être aussi bons que les représentants sportifs de leur nation, est un autre chemin par lequel on peut comprendre la puissance que peut avoir le sport au sein du nationalisme. Rappelons que c'est le sport national qui est le plus visible un peu partout et que c'est le plus souvent à leur sport national que ces mêmes individus rêvent d'être bons. Sur les billets de cinq dollars canadiens, que font ces jeunes gens, sur la glace, arborant le chandail numéro 9 par une belle journée d'hiver? Ils rêvent qu'ils seront un jour aussi bons que Richard, Howe et Gretzky. Ils deviennent eux aussi, le temps d'un après-midi féérique, les portes couleurs héroïques de leur équipe ou de leur nation. Observons maintenant comment, principalement à partir de l'entre guerre, le hockey s'inscrit à titre de tradition inventée au Canada.

5.3.2.1 Le hockey : une tradition inventée au Canada

Hobsbawm avance donc que la nation est le fruit de traditions inventées. Le hockey au Canada peut-il se qualifier comme l'une d'entre elles? Voici comment, en ayant le hockey en tête, Wong et Trumper reprennent une partie de la définition de la tradition inventée de Hobsbawm :

Hockey is an "invented tradition" in Canada, which has a set of practices governed by accepted rules, ritualism, and symbolism and serves to inculcate certain values and norms of behavior and implies continuity with the past. (Hobsbawm, 1983, cité par Wong et Trumper, 2002, p. 16)

Le hockey au Canada apparaît donc pour eux comme une tradition inventée sur tous les fronts. En observant quelques-uns des rituels avec lesquels grandissent les petits garçons et de plus en plus de petites filles en ce pays, on ne peut que leur donner raison. D'abord, dès l'enfance, les jeunes enfants sont invités à faire partie de la grande tradition, souvent ensevelis qu'ils sont de gadgets, de pyjamas, de t-shirt, aux couleurs de l'équipe d'hockey favorite des parents, de l'oncle, etc. Ensuite, ce sont les premiers patins, le premier tour de patinoire, le premier bâton, la première partie entre amis et voisins, dans la rue ou dans l'entrée du garage, souvent jouée en bottes avec une balle de tennis comme « rondelle »⁸⁰. Puis, on regarde le hockey pour la première fois en famille le samedi soir, alors qu'on peut se coucher un peu plus tard. Le hockey est pour ainsi dire devenu un symbole, une « métaphore du Canada ». On a souvent l'impression que le Canada est dépeint comme une immense patinoire ou tout le monde a dû trimer dur (« dans les coins »⁸¹) comme par une espèce de fièvre, sans compter les efforts pour s'établir, pour vaincre le froid et l'adversité. On croirait presque entendre le commentateur du match du samedi soir décrire le jeu sur la glace!

5.3.2.1.1 Hockey Night in Canada

Si on veut parler du rituel des rituels, les samedis soirs canadiens passés devant le téléviseur représentent la quintessence de cette « religion laïque ». Chaque semaine ils sont entre 2 et 4 millions de « fidèles » à regarder les exploits des équipes canadiennes que se chargent de mettre en valeur la CBC avec son fameux *Hockey night in Canada*⁸² et aussi RDS (le Réseau des sport) avec *Le hockey du samedi soir*⁸³. Si on veut parler de normes comportementales inculquées, il existe en ce pays,

⁸⁰ Dans son livre *The Game*, Dryden (1984, pp-54-58) rapporte décrit dans le détail quelques-unes de ces parties mémorables de hockey et ces soirées passées seul à pratiquer ce sport dans la cour arrière. C'est à cet endroit que ce sont tissés pour lui, comme pour plusieurs autres Canadiens, les liens étroits avec ce sport. C'est ainsi que ce dernier allait pour lui devenir une « tradition ».

⁸¹ Dans son ouvrage de sémiologie intitulé *Y en aura pas d'facile*, Jean-François Doré (2003) analyse dix clichés du sport dont le fameux : « on va travailler fort (dans les coins) ».

⁸² Répondant à sa mission de présenter du contenu canadien, la CBC y diffuse généralement deux matchs mettant en vedette des équipes canadiennes.

⁸³ Nous reviendrons à cette émission de RDS un peu plus bas.

des milliers d'individus qui n'ont raté que très peu de rendez-vous du samedi soir depuis leur tendre enfance.

Au sujet de cette tradition du samedi soir, voici un fait intéressant. La chaîne francophone RDS (Réseau des sports) a récemment acheté les droits de diffusion de tous les matchs du Canadien de Montréal. Elle reprend donc à son compte la présentation des traditionnels matchs du samedi soir. Reconnaisant le caractère de rituel que cette soirée avait acquise pendant ses cinquante années (1952-2002) de diffusion à la SRC (Société Radio-Canada, chaîne française de CBC)⁸⁴, RDS n'a pas cru bon de trop bousculer son auditoire. D'abord le titre de l'émission n'a été que légèrement modifié. Ainsi, *La soirée du Hockey* de la SRC est-elle devenue *Le hockey du samedi soir* à RDS. La chanson thème légendaire de l'émission a elle aussi été remodelée dans un style qui n'allait pas trop agacer l'oreille des habitués. Dans la nouvelle version de RDS, on reconnaît presque la mélodie légendaire de la chanson thème de *La soirée du hockey (Hockey Night in Canada)*⁸⁵ et certainement le style grand orchestre avec les cuivres bien devant, comme quoi la tradition se devait même d'être reconnue à travers ses accents et ses tonalités. Comme le dit un communiqué émis par RDS, on voulait « rajeunir la tradition », ou encore la présenter dans un « enrobage rajeuni » (Moreau, RDS, 2005). Ces derniers exemples détaillés de traditions inventées, font penser à l'exemple donné par Hobsbawm au sujet de la reconstruction du parlement Britannique à partir des mêmes plans que ceux du siècle précédent (Hobsbawm, 1983, p. 2). C'est en s'inspirant de cet exemple que l'auteur en vient à une définition des traditions inventées qui saurait englober notre plus récent exemple: « *responses to novel situations which take the form of reference to old situations, or which establish their own past by quasi-obligatory repetition.* » (*Ibid.*) Ne change pas une tradition qui veut! D'autant plus qu'en la respectant, on s'assure de la faveur populaire, on évite de nombreuses critiques, on fait preuve de respect pour le passé et parfois, comme l'a fait RDS, on capitalise sur un rituel ou sur un

⁸⁴ Un des slogans qu'avait adopté la SRC au cours des dernières années de diffusion était justement « La tradition continue ».

⁸⁵ Cette chanson est souvent identifiée comme étant le « deuxième hymne national » du Canada. Pour plusieurs il s'agit même de la plus belle chanson au monde! Voir à ce sujet le texte particulièrement enflammé du chroniqueur de *La Presse*, Stéphane Laporte dont voici un court extrait : « Oubliez les Beatles, Beethoven et Mozart. Aucune autre musique ne va plus me chercher que le thème de *La Soirée du hockey*. Toute mon enfance est là. Tout mon bonheur. Tous mes rêves. » (Laporte, 2001)

symbole quasi sacré. En langage sportif, on dira que la chaîne privée québécoise a frappé un coup sûr!

À la fin du chapitre six, nous reviendrons sur un personnage incontournable de *Hockey Night in Canada* : Don Cherry. Bien sûr, ce dernier participe grandement à la continuité de la tradition du hockey au Canada, mais l'approche ethno-symbolique nous fournit des outils qui semblent mieux convenir à l'analyse de l'apport de Cherry au nationalisme canadien.

5.3.2.1.2 Hockey : *A People's History*

Le titre même donné par le diffuseur public national, CBC/SRC, à cette série de dix épisodes n'est pas innocent sur le plan sémantique. Il fait d'abord écho à une autre série à forte teneur nationaliste diffusée quelques années plus tôt sur cette même chaîne et qui était intitulée : *Canada : A People's History / Le Canada, une histoire populaire*. Ainsi, dans le titre anglais, le sujet faisant l'objet de la pensée, « Canada », a été remplacé par le sujet « Hockey ». Canada = Hockey. Le prédicat reste pour sa part le même : *A People's History*, « l'histoire d'un peuple ». Par ailleurs, on remarquera que le titre français a pour sa part connu une modification assez importante. Le prédicat de la première série, « une histoire populaire », qui, disons-le, était un peu plat dans la langue française, a été remplacé par quelque chose de plus accrocheur, de plus intime et surtout de plus doux à l'oreille de bien des Québécois : « la fierté d'un peuple ». Quelques questions méritent cependant d'être posées. Pourquoi ce changement dans le titre français? C'est de la fierté de quel peuple dont on veut ici parler, Canadien ou québécois? La beauté est dans l'oeil de celui qui regarde, dit-on.

Nous avons vraisemblablement de fortes raisons de croire qu'il s'agit ici d'un choix stratégique de la part de la société d'État. Celle-ci a, en effet, tout intérêt à ne pas trop froisser les Québécois, surtout les plus nationalistes qui (bien malgré eux) financent ses projets. D'abord, on remarquera que la reconnaissance de la « la nation québécoise dans un Canada uni » était dans l'air du temps à l'automne 2006. La série a été mise en ondes en septembre et le Premier Ministre, Stephen Harper, reconnu le

Québec en tant que « nation dans un Canada uni » une première fois de façon officielle le 22 novembre. Bien sûr de nombreux intellectuels, canadiens et québécois, plaident déjà depuis plusieurs années en faveur de la reconnaissance du Québec en tant que nation (cf. Seymour, 2001, p. 58), ce que les auteurs de la série savaient de toute évidence. Un autre indice qui laisse croire qu'on a eu une pensée pour le Québec lors du choix de ce titre? Suite à la mort de Maurice Richard, sur son site web, la SRC a mis en ligne un article intitulé : « Maurice Richard, la fierté d'un peuple » (SRC, 2000), expression dont la paternité appartient à Jean-Marie Pellerin qui, en 1976, écrivit un livre intitulé *Maurice Richard, l'idole d'un peuple*. Simple coïncidence, le choix de ce titre? Bien au contraire. Voici un troisième indice. Quoique l'on fasse référence à plusieurs reprises au peuple *canadien* tout au long de la série, on fera une fois de plus allusion au peuple *québécois* ou, à tout le moins, au peuple canadien-français. En effet, alors que l'épisode relatant les événements importants de 1950 à 1960 au hockey (l'avènement de télévision, la rivalité entre Gordie Howe et Maurice Richard et de « l'Émeute » que l'on associe à ce dernier) s'intitule en anglais, « *A National obsession* », titre qui témoigne du caractère pancanadien de la chose, le choix pour un titre français s'arrêta sur : « L'éveil d'une nation ». Encore ici, on joue sur une certaine ambiguïté. De quelle nation parle-t-on? Si l'on considère la place généralement importante attribuée à cette fameuse émeute dans l'histoire du nationalisme canadien-français et que l'on considère souvent Richard, à tort ou à raison, comme un « éveilleur de conscience » qui a précédé la Révolution tranquille, on ne peut que conclure qu'il s'agit d'un choix stratégique de la part de CBC / SRC, qui a choisi un titre beaucoup plus significatif pour son auditoire québécois. Après tout, il semblerait douteux au plan historique de parler de « l'éveil » de la nation canadienne à cette époque.

Mais revenons à la série et à son contenu. L'histoire « récente » du peuple canadien, disons depuis les années 1870, y est donc racontée à travers l'histoire de ce qui est vite devenu *son* sport national : le hockey. Quant au message de la série, celui-ci est clair et pourrait se résumer à ceci : au Canada, le hockey c'est l'affaire du peuple, c'est-à-dire, de tout le monde, jeunes, vieux, hommes, femmes, riches, pauvres et de toutes les différentes ethnies et peuples qui composent la « mosaïque » canadienne.

Le hockey, c'est l'âme de la nation⁸⁶. Voici ce que dit d'entrée de jeu un des intervenants anglophones de cette série bilingue : « We were the nation that was created when the game was created. » (CBC / SRC, *Hockey : A People's history / Hockey, la fierté d'un peuple*, 2006) Dans la version française on remplace cet intervenant par le légendaire Guy Lafleur qui s'exprime ainsi : « Au Québec, le hockey c'est une *religion*, dans le fond. » (*Ibid.*) Il aurait pu aussi bien dire au Canada⁸⁷. Puis, Wayne Gretzky, « *Mr. Canada* » lui-même, apparaît à l'écran dans la version anglaise et nous dévoile que malgré la popularité grandissante de ce sport au niveau international le hockey demeure notre sport, *our game* (*Ibid.*). C'est ce sport qui « nous divise et nous unit comme rien d'autre ne parvient à le faire » (*Ibid.*) [Notre traduction], dit un autre intervenant.

Cette dernière phrase fait bien sûr référence aux différentes rivalités qui existent au sein des équipes canadiennes, mais aussi, forcément, à la rivalité légendaire entre francophones et anglophones. Or, bien qu'ils ne pouvaient la passer sous silence, les auteurs de cette série n'ont pas cru bon de donner toute la place qui revient à cette dernière rivalité. Plus particulièrement, la fameuse « Émeute Richard », dont nous traiterons en détails plus loin, est bien du rendez-vous, mais l'aspect politique, nationaliste, de la chose est expliqué de façon très sommaire par un « spécialiste » de Maurice Richard, Roch Carrier, qui est aussi un fédéraliste connu de tous et dont on peut lire la prose sur les billets de cinq dollars canadiens⁸⁸. On notera d'abord qu'en aucun temps on n'associe Richard explicitement au *nationalisme* canadien-français. Puis, après avoir dit que Richard est revenu au jeu la saison suivante et que le Canadien allait remporter cinq coupes Stanley consécutives, on passe à un autre sujet plus ou moins banal où l'on montre que les Québécois, comme tous les Canadiens, sont aussi des mordus de hockey et, au fond, c'est cela l'essentiel. Le hockey nous divise, mais pas trop longtemps. Somme toute, après le visionnement des dix épisodes, une conclusion s'impose. Malgré la qualité générale de la production au plan historique, celle-ci transpire (sans vilain jeu de mot) le *nation-building* canadien

⁸⁶ L'épisode se consacrant à la *Série du Siècle*, point culminant du nationalisme sportif canadien, voire du nationalisme canadien tout court, a d'ailleurs pour titre « Soul of a Nation ».

⁸⁷ À moins d'y voir là une trace profonde laissée par le catholicisme dans la manière québécoise de concevoir le hockey.

⁸⁸ Voici l'extrait du *Chandail de hockey* qui a été retenu : « Les hivers de mon enfance étaient des saisons longues, longues. Nous vivions en trois lieux : l'école, l'église et la patinoire, mais la vraie vie était sur la patinoire ».

de par le traitement et le choix des informations retenues. Comme la série précédente, *Canada : A people's history*, la série portant sur le hockey cherche encore « à gommer les différences entre les deux nations » (Seymour, 2001, p. 126). Mais, il serait faux de croire que l'on n'y fait pas allusion à la nation québécoise. On se garde cependant d'être explicite sur le sujet et de la reconnaître ouvertement. Peut-être le traitement aurait-il été légèrement différent si la série avait été complétée après la célèbre phrase de Harper du 22 novembre 2006.

Pour revenir plus spécifiquement sur le plan théorique, en plus du concept de tradition inventée de Hobsbawm, l'idée générale de cette série pourrait également renvoyer au « nationalisme collectiviste civique » dont traite Greenfeld (2006, pp. 107-108). *Hockey : A People's History*, est un instrument de *nation-building* qui tend à promouvoir l'idée d'un Canada multiculturel et multinational uni sous une même passion, voire une même *religion*. En effet, il semble à nouveau approprié de faire un lien entre le sport et la religion et de parler du hockey comme d'une quasi-religion participant à un nationalisme collectiviste civique. Il serait même dans l'ordre des choses que la religion se range généralement du côté de ce type de nationalisme :

It is not surprising [...] that, most nationalisms that with any justification may be called "religious" belong to the collectivistic type. On the face of it, the perception of religion as the central characteristic of a nation and as the basis of its uniqueness presupposes civic criteria of national membership. (Greenfeld, 2006, p. 108)

On ne saurait prétendre ici que le nationalisme séculier canadien serait fondé sur une quasi-religion laïque comme le hockey, mais ce dernier se veut certainement une « caractéristique centrale » du Canada et participe grandement à lui donner un caractère unique, distinct des autres nations. Dans cet État multiculturel et multinational, le hockey, comme phénomène auquel adhère volontairement (ou par conditionnement) des millions de Canadiens, se présente certainement dans l'imaginaire national comme un des éléments distinctifs de cette nation et un des éléments rendant cette collectivité plus réelle et, en un sens plus, plus unie. Si, l'on considère l'apport du hockey au nationalisme canadien à partir d'une perspective québécoise, il apparaît évident que ce sport participe grandement à la formation d'une seconde identité, une identité le plus souvent canadienne, pour un très grand nombre de Québécois.

Pour conclure, nous retiendrons premièrement de cette série que d'un côté elle ne diminue certainement pas l'argument de fond de Hobsbawm voulant que le nationalisme soit construit par des élites. Car après tout, CBC / SRC est une chaîne publique pancanadienne, c'est le diffuseur national dont la mission est de mettre en valeur des contenus canadiens, ou encore, « de promouvoir l'identité et l'unité canadiennes » (Seymour, 2001, p. 126). Mais, bien sûr, le message au cœur de la série ne met que très peu d'emphase sur les élites. Plutôt, le hockey émane du peuple et appartient au peuple. Comme l'indique le titre de la série en français, c'est en grande partie le peuple qui en intégrant le hockey dans la vie communautaire a fait de ce sport un passe-temps national, un centre d'intérêt et une fierté pour tous, autant au Québec qu'au Canada. Médias, politiciens et investisseurs auraient eu beau tout faire pour que le hockey occupe une place de choix dans l'imaginaire national, si les gens ordinaires n'avaient pas pris des initiatives et n'avaient pas eux-mêmes participé à la construction de cette tradition, le hockey, il est vrai, aurait très bien pu rester un sport parmi tant d'autres. Ou encore, si les élites se sont « lancés dans le hockey », c'est bien parce qu'il y avait déjà un fort intérêt, un bassin important d'individus qui étaient emballés par ce sport et qui allaient en demander encore et encore. Deuxièmement, comme nous l'avons mentionné le type de nationalisme auquel renvoie cette tradition pourrait s'apparenter avec ce que Greenfeld (2006) appelle le « nationalisme collectiviste civique » au cœur duquel on donne un rôle de premier plan au hockey, perçu comme quasi-religion. Nous verrons cependant plus loin au chapitre six qu'il s'agirait d'une grave erreur de penser que le sport, aussi quasi-religieux soit-il, est toujours synonyme de nationalisme collectiviste civique. Une version ethnique de ce type de nationalisme sera abordée plus loin avec les analyses du « cas Richard », de « l'affaire Brière » et de Don Cherry.

5.3.2.1.3 Hockey Day in Canada

Il y a tant à dire au sujet de la grande tradition du hockey au Canada! Comme nous le disions plus tôt, CBC, et son *Hockey Night in Canada* que l'on voyait déjà comme une tradition inventée, nous fait voir, tous les samedis, deux matchs de hockey mettant en vedette l'une ou l'autre des équipes canadiennes. *Hockey Day in Canada*, présenté au mois de février à la CBC depuis 2001, rajoute au plaisir (!) et diffuse, pendant douze heures, trois matchs de hockey dans lesquelles s'opposent, dans la

mesure du possible, les six équipes canadiennes. Mais, il y a plus. Entre les parties, le reste de la couverture est généralement constitué de reportages mettant en vedette des « gens ordinaires » d'un peu partout au Canada (on y perçoit une fois de plus un nationalisme collectiviste civique), des gens qui construisent des patinoires à l'extérieur pour le simple plaisir et le bien de la communauté, des parents et des jeunes qui sillonnent les arénas des provinces de tournoi en tournoi. Ils participent ainsi à la perpétuation de la tradition. Le *Hockey Day* de 2008, nous a même présenté le « mets traditionnel » des arénas des prairies canadiennes, le fameux « taco in a bag »⁸⁹. La reporter chargée de nous faire connaître ce « petit délice » n'a pas oublié de nous mentionner que le bœuf utilisé dans sa confection, « doit provenir de l'Alberta ».

Mais au-delà de ces considérations, la magie et la force de *Hockey Day in Canada* est de présenter le tout sous la forme d'« une journée au Canada », en montrant comment le hockey façonne le quotidien des Canadiens de tous âges, cette émission montre le *Canadian way of life*, ou une image du Canada à son meilleur, dans sa plus « pure » tradition. En 2006, comme pour mieux illustrer la force de la tradition, le thème « de père en fils » était à l'honneur. On a entre autres pu y voir le père de Bobby Orr, une autre légende du hockey, continuer de s'impliquer bénévolement dans sa communauté pour que les jeunes puissent jouer au hockey. Il y avait aussi ces pères militaires qui jouaient contre leur fils sur la glace du SkyReach Center à Edmonton. Le commentateur en a profité pour remercier les soldats au nom de tous les Canadiens pour les forces qu'ils allaient sous peu déployer en Afghanistan. Une fois de plus, deux éléments essentiels du *nation-building* étaient réunis, l'armée et le sport national (Norman, 2006). Le nationalisme canadien ne pouvait être mieux exploité. L'image était forte. Le message latent que lançait l'interviewer aux abords de la patinoire était assez clair et, si on nous le permet, pourrait presque se résumer dans ces mots: « vous êtes de braves canadiens (puisque comme nous tous vous aimez le hockey) et nous (en tant que nation), profitons de cette nouvelle fête nationale autour du hockey pour vous remercier de lutter pour notre mode de vie ».

⁸⁹ Pour votre information, il s'agit d'un sac de croustilles de style nacho au fromage dans lequel on rajoute du bœuf haché, de la laitue, des tomates, du fromage, de la salsa et de la crème sûre. À déguster à même le sac de croustille à l'aide d'une fourchette.

Enfin, si la nation est pour être « inventée » ou « imaginée » et être ainsi entretenue dans les mémoires par de puissants symboles unificateurs, des rituels collectifs et la représentation d'un « *way of life* », elle peut tout aussi bien, comme le pensait déjà Renan, être entretenue et rappelée quotidiennement. Cela peut se faire de façon très subtile. C'est justement sur cette facette que Michael Billig reprend le flambeau.

5.4 Billig : la toute-puissance du banal

Les idées émises par Renan, Anderson et Hobsbawm trouveront une continuité évidente dans la thèse soutenue par Michael Billig (1995) dans son ouvrage intitulé *Banal Nationalism*. Comme le titre l'indique, pour Billig le nationalisme n'est possiblement pas tant à observer dans les grands discours d'hommes ou de femmes d'État que dans la familiarité des bulletins de nouvelles et dans l'emploi par les journalistes des petits mots faisant référence à la nation (« we », « our », « the country ») qui, un peu comme les drapeaux qui pendent à l'extérieur des bureaux de poste, nous rappellent sans cesse que nous sommes les habitants de « notre » pays et d'aucun autre. Pour démontrer l'impartialité de sa thèse, Billig a choisi de scruter les journaux nationaux d'Angleterre, des tabloïds à sensations *Daily Mirror*, *Daily Star* et *Sun* aux plus respectables « *broadsheets* » que sont *The Times*, *Guardian*, *Daily Telegraph* et *Independent*, lors d'une journée où rien d'extraordinaire ne s'était produit. Billig passa en revue toutes les sections des différents quotidiens, de la météo à la politique étrangère sans oublier celle des sports. C'est d'ailleurs possiblement dans cette dernière, nous dit Billig, que l'on retrouve le plus d'« agitation de drapeaux » (*flag waving*) de la nation. Que l'on couvre les performances de hockeyeurs, footballeurs, tennismen, joueurs de basket-ball ou de cricket, la nation s'agite quotidiennement dans les pages sportives.

Cependant, nous pouvons nous demander si le *flag-waving* représenté dans les pages et les bulletins de nouvelles consacrés au sport s'adresse à tous. Comme plusieurs critiques le soulèvent, dont Billig, en visant clairement un public masculin dans sa représentation de la nation, le sport médiatisé, pourrait être sérieusement accusé d'un

certain parti pris⁹⁰. Pour notre propos, nous nous devons de garder en tête le « déficit démocratique » enregistré par le nationalisme sportif. Il demeure néanmoins que de plus en plus de femmes occidentales participent aux sports et prennent plaisir à regarder les différentes compétitions sportives. Nul besoin ici de faire appel à de quelconque sondages pour nous apercevoir que les femmes sont très nombreuses à s'intéresser aux finales des grandes compétitions sportives. Il suffit de sortir dans les rues, bars et cafés les grands soirs de finales pour le constater.

En outre, Billig émettra l'idée que la prolifération des discours sportifs nationalistes à connotation guerrière servis à un public majoritairement masculin (les héros sportifs, comme les soldats, « se sacrifient pour la nation » (ou pour l'équipe), « ils défendent l'honneur nationale », « ils sont des héros nationaux ») n'est pas bénigne en terme de signification. Si la guerre vient à éclater, l'appel de la nation aura été inscrite, sans trop qu'on s'en aperçoive, dans l'esprit des millions d'hommes qui chaque jour savourent ces « textes de plaisirs » (*texts of pleasure*) qu'offrent les pages sportives, sans compter toutes ces heures de reportages à forte teneur en « testostérone nationaliste » que leur fournies les différentes chaînes de télévision spécialisées en matière de sport. Billig rejoint ici d'éminents philosophes du sport qui, comme Bernard Jeu, se rapportent à Platon et Xénophon et estiment que le sport est nécessaire à la société, notamment parce qu'il « sert à la préparation des futurs défenseurs du pays » (Jeu, 1993, p. 18). Loin de nous donc l'idée de sous-estimer que la diffusion massive du sport (avec les drapeaux et les hymnes nationaux qui l'accompagnent toujours) participe au « préconditionnement » nationaliste et au maintien de la fraternité essentielle que doit avoir un peuple en vue de la défense de ses intérêts⁹¹. Mais, il convient peut-être d'émettre quelques bémols à cette conclusion peut-être trop générale que tire Billig sur la relation qu'entretient le discours viril du sport avec celui de la guerre. Bien que le sport et la guerre possèdent bien des points en commun et que le sport fasse souvent la promotion d'un mode de

⁹⁰ Pour une critique de la masculinité et du nationalisme voir l'article de Joane Nagel « Masculinity and nationalism » : gender and sexuality in the making of nations in *Ethnic and Racial Studies*, volume 21, No 2, Routledge, mars 1998, pp. 242-269. Pour une virulente critique féministe de la sociologie du sport « au masculin » telle que la présente Elias et Dunning (1986), voir Jennifer Hargreaves « Sex, Gender and the Body in Sport » in Dunning et Rojek (1992) *Sport and Leisure in the Civilizing Process*, University of Toronto Press, pp. 161-182.

⁹¹ À ce sujet, voir l'explication de Norman (2006, pp. 27-28) concernant la réaction rapide et somme toute assez homogène des Américains dans les jours qui ont suivi le 11 septembre 2001.

vie propre à un peuple ou une nation, il ne s'ensuit pas nécessairement que la majorité des partisans de sports soient prêts à aller au front pour leur patrie!

Un autre aspect intéressant du travail de Billig est que par l'accent placé sur l'individu dans sa banalité quotidienne lisant les pages sportives, ces « textes de plaisir » [Notre traduction], il nous rappelle une des grandes idées émises par Tocqueville, pour qui les hommes des sociétés démocratiques et libérales modernes allaient essentiellement se consacrer à la recherche et à la satisfaction de leur bonheur individuel ce qui coïncidera avec une nouvelle forme de despotisme :

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils remplissent leur âme. Chacun d'eux retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux mais ne les voit pas; il les touche et ne les sent point; il n'existe qu'en lui même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie. (Tocqueville, 1990, p. 265)

Dans ce célèbre extrait, en plus de Billig, Tocqueville semble aussi précéder Anderson. Il entrevoit cette communauté qui ne pourra être qu'imaginée parce tous ne seront que trop obnubilés par leurs petites activités quotidiennes pour véritablement s'unir aux autres membres de leur communauté et ainsi participer activement à l'élaboration de celle-ci. Le citoyen moyen de ces sociétés démocratiques modernes laissera les élus décider de tout et s'en remettra à des symboles ou des espaces communs pour conserver l'impression de la patrie. C'est justement ce qu'illustre ici Billig en faisant la démonstration que le sport participe à la création et au maintien de sentiments patriotiques ou nationalistes de façon toute à fait banale dans les pages sportives des journaux. Le sport vient interpeller l'individu atomisé de nos sociétés modernes, à la fois en lui procurant du plaisir et en lui rappelant très souvent que, ce plaisir, il le partage avec les autres membres de sa nation. C'est là un des multiples paradoxes que recèle le sport : autant il est un des principaux « petits et vulgaires plaisirs » de l'homme démocratique moderne, autant il est devenu un des principaux vecteurs d'identité nationale qui lui fait réaliser son appartenance à un ensemble qui le dépasse.

5.5 Nielsen : *nationalisme et territoire national*

Une théorie originale pouvant faire fi du déficit démocratique rattaché au nationalisme sportif que nous avons soulevé avec Billig portera davantage sur la *pratique* sportive et l'occupation *active* du territoire national. Niels Kayser Nielsen (1997), anthropologue et historien danois, se porte à la défense de cette thèse. Laissons-lui le soin d'expliquer lui-même l'essentiel de son propos:

My thesis here is that, in the course of the twentieth century, we have increasingly seen how a civil-national appropriation of space has replaced a military-national form, so that voluntary movement in landscape in leisure time – whether in the form of sporting or recreational activities – has taken the place of being forcibly ordered out into the open air. [...] It is also my belief that this friendly nationalism, that is, the link between sport and outdoor life on the one hand and movement in an outdoor landscape on the other, did not develop on a mass basis in the Nordic countries until the inter-war years, especially the 1930s. Against this background, it may be described with some justification as a welfare nationalism. (Nielsen, 1997, p. 84)

Nous pouvons donc avec Nielsen entrevoir une porte de sortie à notre déficit démocratique relié à la promotion de la nation par le biais des sports consommés. Car si, à l'instar d'autres formes culturelles, les sports médiatisés ne peuvent intéresser tout le monde, la pratique du sport et les activités récréatives extérieures – ne serait-ce que la marche – s'adressent aujourd'hui à une très grande majorité de la population, hommes ou femmes.

De plus, la thèse de Nielsen vient aussi critiquer ouvertement celle d'Anderson :

The weakness of Benedict Anderson's otherwise so inspiring view of nationalism as a construction and an airy idea is that it tends to ignore the fact that nationalism is also a lived idea, an experience. Otherwise it would scarcely have survived as by far the strongest ideology in the world for more than two hundred years, as the only "metahistory" that has not yet been dismantled. (Ibid, p. 95)

Pour Nielsen, la nation ne serait pas seulement une communauté imaginée, autour de mythes et de slogans, elle serait une expérience vécue et aurait été rendue plus accessible grâce à un processus de démocratisation de la pratique du sport et des activités récréatives sur le territoire extérieur. Ce processus serait lui-même redevable aux politiques sociale-démocrates apparaissant entre autres dans plusieurs pays nordiques entre les deux guerres mondiales et qui laissaient plus de temps pour les

loisirs. Par exemple, en Suède, où la pratique du ski de fond a participé grandement à l'incarnation de l'idée de la nation. Par le biais de l'activité physique au grand air, celle-ci devient alors quelque chose que l'on peut *sentir* ou *éprouver* plus intimement.

Cela étant dit, l'importance qu'accorde Nielsen à l'occupation physique du territoire dans la formation d'une identité nationale pose certains problèmes. Pensons seulement au cas hypothétique d'une personne ayant immigré très jeune dans un autre pays. Celle-ci, bien qu'elle pourrait imaginer sa nation d'origine par les biais de la langue, de valeurs, d'histoires, de coutumes, de stéréotypes et d'images qui lui auraient été retransmis, ne pourrait quotidiennement s'aventurer et faire l'expérience de *son* territoire national d'origine. Est-ce à dire qu'elle ne pourrait faire l'expérience de sa nation? Dans un chapitre où il traite de la culture nationale des groupes ethniques issus de l'immigration, Will Kymlicka avance ceci :

[...] une culture ne survit et ne se développe dans le monde moderne que si elle se constitue en culture sociétale. Étant donné l'importance des institutions sociales dans notre vie et leur rôle dans la définition des options qui s'offrent à nous, toute culture qui n'est pas sociétale sera contrainte à une marginalisation toujours plus grande. (Kymlicka, 2001, p.119)

Ainsi, ce ne serait pas tant l'absence de contact physique avec le territoire d'origine en tant que tel que l'absence d'institutions sociales, rendant possibles les options significatives pour la personne immigrante, qui pourrait empêcher celle-ci de faire l'expérience de sa nation. Aussi, alors que Nielsen insiste pour dire que le territoire nordique –par l'action et le mouvement qu'il commande– est plus propice à forger l'identité nationale d'un peuple, nous pourrions nous demander pourquoi il ne saurait en être de même pour les habitants des pays aux climats plus doux qui eux aussi s'investissent dans des activités extérieures pour survivre ou mieux vivre⁹².

Qu'à cela ne tienne, la pensée de Nielsen en matière de sport et de nationalisme séduit tout de même par son idée que la démocratisation de l'activité physique en plein air. Tous les habitants peuvent ainsi s'approprier par un vécu l'idée de la nation, rendant

⁹² À ce compte, il nous semble que se baigner autour des Iles Grecques ou cultiver le vin en France pourrait être aussi porteur de sentiments identitaires nationaux que, disons, faire du ski de fond en Suède!

celle-ci plus *réelle*. Enfin, il semble aller de soi que de telles mesures participent à la formation d'une identité nationale saine tout en respectant la liberté de chacun.

5.6 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons voulu démontrer les différents visages du nationalisme sportif à l'aide de théories pouvant être associées au paradigme moderniste du nationalisme. Celles-ci nous auront assurément permis d'apprécier la puissance symbolique du sport. Par son caractère religieux, la spiritualité dont les hommes l'ont investi, le sport porte très souvent l'âme de la nation. C'est ainsi qu'il participe au « principe spirituel » dont traite Renan. Il témoigne des passions qui animent les membres d'une communauté. Par cette puissance émotive et par l'ampleur des championnats, des gloires et des défaites, il les unit comme il peut aussi parfois les diviser. Puis, avec Anderson nous avons vu comment le sport pouvait participer à la communauté imaginée en symbolisant, entre autres, les puissants vecteurs du nationalisme que sont la mort et le sacrifice. Hobsbawm nous a, pour sa part, aidé à comprendre comment le sport s'inscrit un peu partout sur le globe parmi les rituels significatifs des différents peuples. Au Canada, le hockey se présente comme une tradition inventée. Les souvenirs communs auxquels il renvoie seraient le fruit de différentes traditions inventées par les médias, comme *Hockey Night in Canada*, auxquelles adhèrent souvent dès un très jeune âge des milliers, voire des millions d'individus. Ensuite, comme on le soulignait avec Billig, parfois rien ne sert de regarder dans les grands discours pour analyser le nationalisme. Dans les médias, l'omniprésence du sport et de l'équipe sportive, *notre* équipe drapée des couleurs nationales et l'utilisation de petits mots, en apparence anodins, renvoyant à l'idée de la nation, donne de multiples exemples de *flag waving* au quotidien. Malgré son omniprésence, il subsisterait bien sûr une importante masse de gens insensibles aux manifestations du nationalisme par le biais du sport spectacle. Nous avons en ce sens soutenu que le nationalisme sportif laissait voir un certain déficit démocratique. Toutefois, Nielsen nous a amené à penser que l'accaparement du territoire national par le biais d'une activité physique accessible à tous pourrait, en partie du moins, combler ce déficit en donnant aux pratiquants le sentiment que ce territoire est *leur*.

C'est à dessein que nous nous sommes jusqu'ici abstenus de traiter des théories traitant plus spécifiquement de l'aspect ethnique du nationalisme. Sans rejeter le paradigme moderniste, loin de là, nous essayerons à présent de voir si l'approche ethno-symbolique est plus apte à nous expliquer certaines manifestations de nationalisme sportif, des manifestation où le « nous » serait souvent ressenti plus intimement.

6. *L'approche ethno-symbolique et le sport*

Nous nous tournerons donc maintenant vers l'approche ethno-symbolique, élaborée en grande partie par Armstrong (1982), Smith (1986, 1989, 1991, 1994, 1998, 1999, 2001) et Hutchinson (1994, 2001, 2005) et qui accordera des rôles prépondérants à la culture et à l'ethnie dans l'élaboration de la nation, du nationalisme et de l'identité nationale. Critiquant les thèses modernistes, en particulier celle de Gellner, Hobsbawm et Anderson, cette approche soutient que des communautés à caractère ethnique et culturel existaient bien avant la mise en place par des élites bureaucratiques du nationalisme moderne ou « postmoderne ». En fait, ceux-ci auraient souvent pigé allègrement dans les dimensions ethniques et culturelles de ces communautés pré-modernes pour élaborer leurs projets nationalistes.

Il conviendrait bien sûr de définir la notion d'ethnie. Smith (1998, p.191) comprend les communautés ethniques de la façon suivante: « *Named human populations with shared ancestry myths, histories and cultures, having an association with a specific territory, and a sense of solidarity.* » Il comprend la constitution de ces ethnies de cette façon:

Ethnies are constituted not by line of physical descent, but by the sense of continuity, shared memory and collective destiny, i.e., by lines of cultural affinity embodied in myths, memories, symbols and values retained by given cultural unit of population. (Ibid, p.192)

On le remarque, la notion de culture n'a pas disparue dans le volet ethnique du nationalisme, loin de là. Elle s'impose même vis-à-vis la descendance physique

comme premier constituant de l'ethnie⁹³. Elle est à la source de la communauté ethnique par les symboles, les mythes et les souvenirs collectifs auxquels elle renvoie. La culture raconte en fait une histoire, une histoire qui se veut davantage rattachée au peuple qu'aux élites. Voici d'ailleurs les trois critiques majeures que Smith (1999) adresse à la théorie des modernistes :

- 1) Une incapacité à distinguer les véritables construits des processus et des structures de longue durée dans lesquels des générations se sont successivement socialisées ;
- 2) Une concentration sur les actions des élites au détriment des croyances et des actions du peuple ; et
- 3) Une négligence des puissantes dimensions affectives des nations et du nationalisme. (SMITH, 1999, p. 9) [Notre traduction]

Certaines injustices et certains conflits à caractère nationaliste dans le domaine du sport pourraient à cet égard nous aider à corroborer quelques-unes des idées et critiques avancées par l'approche ethno-symbolique. Le hockey, en sol canadien et québécois, nous fournira une fois de plus de nombreux exemples où le peuple et la dimension affective qu'il apporte au sein du nationalisme seront soulignés à gros traits.

6.1 Bougies d'allumage : injustices et conflits sportifs

Si chez Gellner le nationalisme engendre la nation et non l'inverse (Gellner, 1983, p. 55), que penserait-il de l'effet créé par des injustices –qu'elles soient réelles et parfaitement justifiées ou seulement *éprouvées*– envers les membres identifiés comme appartenant à une même nation? Ici, de telles injustices ou de tels conflits semblent avoir le pouvoir de faire fonctionner la « machine » de Gellner en sens inverse. Ces injustices agissent pour ainsi dire comme de véritables bougies d'allumage de sentiments nationaux. Le nationalisme semble dans ces cas être généré par le bas, voire par quelque chose qui le précède : une nation. Mais quelles bases peut bien avoir cette nation? Selon Smith et Hutchinson elles ne sauraient être autres qu'ethniques et culturelles. Mais dans certains cas, nous verrons que la nation peut

⁹³ On pourrait par exemple penser que dans une société multiculturelle, les enfants de troisième génération sont généralement à ce point intégrés dans leur culture d'adoption que celle-ci devient la leur et que, partant, ils peuvent devenir des acteurs du nationalisme ethno-symbolique.

aussi avoir une base plutôt civique qui donnera lieu à un nationalisme davantage politique.

Les injustices que nous verrons sous peu se présentent presque toujours comme si une force métaphysique, le Mal ou le Destin, s'acharnerait sur un « nous », la nation, l'empêchant ainsi d'être heureuse et d'atteindre ses buts. Ainsi, les injustices *tombent* sur la nation et celle-ci, secouée comme par une crise, aura souvent tendance à activer ou réactiver des discours nationalistes. Le sport est une vitrine où défilent régulièrement de telles injustices envers les membres d'une même nation N.

6.1.1 Injustices sportives et nationalisme politique

Le sport et ses injustices feraient ainsi jaillir des émotions ou sentiments nationalistes dont l'intensité variera d'un événement à l'autre. Nous voici donc encore plongés dans le monde des affects. Les Canadiens se rappelleront des jugements soudoyés dont ont été victimes Salé/Pelletier en patinage artistique à Salt Lake City, de Sylvie Fréchette en nage synchronisée à Barcelone et de l'arbitrage douteux auquel a eu droit l'équipe nationale féminine de hockey contre l'équipe américaine⁹⁴, une fois de plus à Salt Lake City. Un peu comme si le Canada entier s'était fait attaquer sournoisement par un pays x, les médias se sont emparé de ces histoires et en on fait des crises nationales. À cet égard, imaginons un peu ce qui se passerait si l'équipe nationale *masculine* de hockey, certainement une des plus grandes fiertés du Canada (quoi qu'on en pense sur le plan éthique, elle demeure plus populaire que l'équipe féminine), en venait à perdre un match de finale suite à un arbitrage clairement biaisé, un coup salaud de l'adversaire ou un but controversé. L'intensité des sentiments nationalistes atteindrait presque assurément un niveau sans précédent dans l'histoire du pays, un niveau peut-être comparable à celui de la Série du siècle de 1972. Dans le contexte actuel, on peut penser que bien peu d'événements en matière « d'attaque à la fibre nationale » supplanteraient une défaite non méritée de cette équipe de hockey, *notre* équipe de hockey, pratiquant *notre* sport national (« *our game* » comme disait Gretzky). Un exemple réel d'un phénomène semblable s'est produit en 1986, lorsque la célèbre « Main de Dieu » (*Mano de Dios*) de Maradona permit à l'Argentine

⁹⁴ L'arbitre américaine Stacey Livingston a décerné aux Canadiennes rien de moins que huit pénalités mineures de suite! (Société Radio-Canada, 2002)

d'éliminer l'Angleterre en quart de finale de la Coupe du monde de soccer. S'ensuit une intense colère du peuple anglais, voire une crise nationale qui devint une blessure qui hante encore le pays.

Les exemples d'injustices sportives réelles ou fictives que nous venons d'exposer renverraient toutefois à un nationalisme politique moderne et objectif⁹⁵. C'est l'État-nation canadien ou l'État-nation anglais composé de l'ensemble de leurs citoyens de toutes origines qui sembleraient avoir été touché. C'est la communauté politique civique du Canada ou de l'Angleterre qui se serait vue frustrée par le sort ou l'incompétence de certains juges sportifs. D'autres injustices, toutes aussi révélatrices de la fibre nationale qui habite les membres d'une nation, semblent cependant indiquer un autre chemin. Quelque chose de moins politique, une entité *moins abstraite* que, disons, le « Canada » ou l'« Angleterre » y sera l'enjeu.

6.1.2 Injustices sportives et nationalisme culturel et ethnique

Les injustices sportives vers lesquelles nous voulons à présent nous tourner seront ressenties plus intimement et risquent donc de comporter une large part de subjectivité. Du même coup, c'est un « nous » beaucoup plus profond qui sera attaqué. Si l'on tentait d'expliquer le pourquoi de ce sentiment intime d'« injustice nationale », il semble qu'on devrait porter notre regard sur un type de nationalisme où apparaîtrait une composante *viscérale* ; tantôt culturelle, tantôt ethnique, souvent les deux. Au Québec, le Canadien de Montréal et ses émotifs partisans se retrouveront souvent au cœur de ce type de nationalisme issu d'injustices ou de conflits qui se rattachent au culturel et à l'ethnique. Nous étudierons d'abord dans les prochaines pages le cas du « mythique » Maurice « Rocket » Richard et de la célèbre Émeute à laquelle il est associé. Ensuite, nous nous pencherons plus brièvement sur des tribulations ethniques récurrentes entourant presque chaque repêchage amateur de la LNH du Canadien de Montréal. Enfin, la désormais célèbre « affaire Brière » (été-automne 2007) se verra attribuée elle aussi une attention spéciale à la fin de ce chapitre.

⁹⁵ Voici comment Hutchinson (cité dans Smith, 1998, p. 177) définit le nationalisme politique idéal : « *a civic polity of educated citizens united by common laws and mores like the polis of classical antiquity* ».

6.1.2.1 Le cas Richard

Alors que certains événements nous dévoilent des exemples clairs d'utilisation du sport dans un exercice de *nation-building* par des élites politiques (Berlin 1936, Série du siècle 1972, etc.), d'autres situations nous révéleront au premier coup d'oeil que c'est le sport et ces acteurs qui feront eux-mêmes surgir ou resurgir le nationalisme ou, à tout le moins, des sentiments nationalistes. Au Québec, ce fut certainement le cas avec Maurice « Rocket » Richard au cours des années 1940 et 1950, à une époque où il nous faut parler d'un nationalisme *canadien-français*. Nous verrons cependant que Richard fut récupéré par certaines élites dans l'élaboration du nationalisme *québécois* à partir de la fin des années 1960 et c'est à ce moment que le discours mythique du « Rocket » et de sa place dans l'histoire de la nation québécoise prit véritablement son envol. Présentons d'abord le personnage et les principaux événements qui y sont rattachés en lien avec le nationalisme.

Pour reprendre la terminologie de Michel Seymour (2001), Maurice Richard fait assurément partie de « l'histoire publique commune » ou de « l'histoire nationale commune » du Québec. La sortie récente du film *Maurice Richard*⁹⁶ ressasse une fois de plus les événements connus de plusieurs et qui ont mené à la fameuse « Émeute du Forum » ou « Émeute Richard ». On y dévoile néanmoins plusieurs informations intéressantes et peut-être moins connues du grand public, notamment sur les orientations politiques du personnage. Par exemple, bien que Richard ait souffert de la domination des Canadiens anglais comme plusieurs Canadiens français de l'époque (en tant que machiniste à l'usine, puis comme joueur de hockey), on ne le dépeint certainement pas comme un nationaliste canadien-français pur et dur. De plus, comme plusieurs de ses compatriotes, il n'est pas un homme particulièrement politisé (on le voit d'ailleurs se faire dicter quoi penser politiquement). Après tout, « Maurice Richard ne lit pas le Refus global »⁹⁷ de 1948. Autre indice, sa volonté d'aller au front combattre Hitler tout juste avant d'être embauché par le Canadien en 1942, alors même que la question de la conscription avait de nouveau soulevé l'ire d'une majorité

⁹⁶ Il s'agit du film réalisé par Charles Binamé et écrit par Ken Scott (2005).

⁹⁷ C'est ce que rapporte Roch Carrier dans son livre *Le Rocket* (2000, p. 136).

de Canadiens-français⁹⁸ comme nouvel exemple de la domination politique des « Anglais ».

Est-ce donc dire que Richard était un fédéraliste pur et dur? Pas nécessairement. Si nous voulons être le plus objectif possible dans notre interprétation, il faut se tourner vers Benoît Melançon (2006) qui dans un livre riche et très documenté, *Les yeux de Maurice Richard*, démontre, en accord avec Alain de Repentigny, que Richard était à la fois un fédéraliste et un nationaliste canadien-français (Melançon, 2006, p. 166). D'un côté, Richard n'a jamais levé le nez sur les honneurs qui lui parvenaient d'Ottawa ; il en était même très reconnaissant⁹⁹. De l'autre, on l'a souvent vu entretenir des relations très cordiales avec Maurice Duplessis, un tenant de « l'autonomie provinciale au sein de la fédération canadienne » (*Ibid*, p. 167). Comme on l'apprend dans une des biographies consacrées à Duplessis, Richard était un partisan de l'Union Nationale et de sa plateforme autonomiste (*Ibid*, p. 168).

C'est un peu pourquoi il est aussi intéressant, voire intrigant compte tenu des orientations politiques de Richard, d'analyser les différentes interprétations ou réappropriations politiques qui entourent notre personnage. En effet, on constate que plusieurs voient aujourd'hui dans la fougue que Maurice Richard (le *Canadiens-français*) déployait pour vaincre les « Anglais » sur la glace, la même ferveur nationale avec laquelle un nationaliste *québécois* comme René Lévesque, par la force de ses discours, a su enflammer le Québec. D'autres retrouveront chez Richard le même lyrisme dans ses montées à l'emporte-pièce que dans certains poèmes fiévreux de Félix Leclerc, un autre nationaliste *québécois*. Puis, pour démontrer toute l'étendue de la réappropriation politique du « Rocket », certains compareront même sa bravoure à celle d'un Pierre Elliott Trudeau, le champion du fédéralisme canadien. Enfin, rappelons que Richard lui-même s'est toujours senti fort mal à l'aise avec toutes ces comparaisons et ses références avec le monde politique, lui qui n'était « qu'un joueur de hockey ».

⁹⁸En 1942, alors que le gouvernement de W. Mackenzie King tente de convaincre la population canadienne du bien fondé d'un retour sur sa position de ne pas imposer la conscription, les francophones du Québec avaient voté à plus de 80% contre l'idée de rendre le service outre-mer obligatoire aux conscrits dans le cadre du « Plébiscite sur la sécurité nationale » (pour plus de détails voir Rouillard, 1996).

⁹⁹ Il a d'ailleurs envoyé la rondelle de son fameux 325^e but, celui qui lui permit de briser le record de Nels Stewart, à la future Reine Elizabeth et son mari, le Prince Philip, raconte Melançon (2006, p. 166).

L'Émeute du 17 mars 1955, soir de la Saint-Patrick, est sans contredit l'événement qui a le plus fait couler d'encre lors des cinquante dernières années au sujet de la place du « Rocket » dans l'imaginaire collectif québécois. En voici l'interprétation devenue classique telle que synthétisée par Melançon:

Il y aurait eu un bon Canadien français (Maurice Richard). Ses droits auraient été bafoués par un méchant Anglais (Clarence Campbell). Ses compatriotes seraient descendus dans la rue pour le défendre. L'Émeute serait canadienne-française. Elle aurait annoncé la libération des années 1960, probablement à l'insu du principal intéressé. (Melançon, 2006, p. 160)

Mais, comme le pense aussi Melançon, il nous faut bien sûr remettre en question cette interprétation. Quelles étaient les véritables causes de cette émeute? La suspension pour la balance de la saison et des séries éliminatoires que reçue Richard suite au coup de poing qu'il a asséné à un arbitre (et qui l'a empêché de mettre la main sur son premier championnat des compteurs)? La présence de son « arrogant » bourreau, le commissaire Clarence Campbell, au match ce soir-là? L'incohérence propre aux mouvements de foules? Où, comme le suggère une hypothèse plus forte, le profond ressentiment des Canadiens français vis-à-vis la domination anglaise que devait faire ressurgir une injustice envers leur principal symbole identitaire? La théorie de « l'heureux mélange de tous ces ingrédients » n'est certes pas à écarter et a pour intérêt de nous inviter à départager les causes sportives des causes proprement politiques. Déjà, quelques jours après l'Émeute, on semblait s'être prêté à l'exercice. Dans *Le Devoir* du 21 mars 1955, l'éditorialiste André Laurendeau¹⁰⁰ écrit un texte qui passa à l'histoire. Voici un des extraits les plus souvent cités :

Le nationalisme canadien-français paraît s'être réfugié dans le hockey. La foule qui clamait sa colère jeudi soir dernier n'était pas animée seulement par le goût du sport ou le sentiment d'une injustice commise contre son idole. C'était un peuple frustré, qui protestait contre le sort. Le sort s'appelait, jeudi, M. Campbell; mais celui-ci incarnait tous les adversaires réels ou imaginaires que ce petit peuple rencontre. (Laurendeau, 1955)

L'écrivain Roch Carrier, auteur du livre, *Le Rocket*, voit cette émeute comme « la plus grande pièce de théâtre » (CBC/SRC, *Hockey : A People's History / Hockey, la*

¹⁰⁰ André Laurendeau était un nationaliste canadien-français comme en témoigne ses propos tenus pour le compte de *L'Action Nationale*, une « revue de défense » canadienne-française. Voir Laurendeau (1940?).

fierté d'un peuple, épisode cinq « L'éveil d'une nation », 2006) de l'histoire du Québec, et offre une version qui se rapproche de celle de Laurendeau et de celle synthétisée et caricaturée par Melançon. Rappelant que le Québec venait de vivre d'importantes grèves, où les ouvriers francophones luttèrent presque toujours contre un patron « anglais », Carrier affirme que Maurice Richard a vraiment personnifié « le petit Canadien français expulsé par le patron anglophone » (*Ibid.*). Fait révélateur, alors que nous parlions plus tôt chez Anderson de l'idée de fraternité (*kinship, comradship*) au sein du nationalisme, le titre même de l'article de Laurendeau, « On a tué mon frère Richard », faisait écho aux paroles d'Honoré Mercier qui presque soixante-dix ans plus tôt scandait : « Riel, notre frère, est mort ». Richard, comme Riel, est donc ici dépeint comme un frère de combat et un martyr national. Donc, déjà à cette époque, en 1955, on percevait Maurice Richard comme un symbole d'affirmation de l'identité canadienne-française, un symbole politique. Richard était déjà reconnu comme un grand Canadien français ; l'Émeute aura en quelque sorte été l'amorce de sa « canonisation ». Plus les années passeront, plus le discours classique de l'Émeute le propulsera au rang de légende, héros, demi-dieu, mythe. Dès lors, une série d'interrogations s'ouvre à quiconque s'intéresse à ce qu'on a fait de Maurice Richard, le symbole politique. Quand a-t-on véritablement commencé à interpréter l'Émeute comme annonciatrice de la Révolution tranquille? Sommes-nous justifiés de le faire? En quoi le passage de *Canadiens français* que nous étions à *Québécois* que nous sommes devenus a-t-il modifié la perception historique que nous avons de Richard?

Nous ne tenterons pas ici de répondre de façon pointue à toutes ces questions. D'abord parce que nous ne disposons pas de l'espace pour le faire. Ensuite, parce que ce travail semble davantage revenir à un historien de la culture comme Melançon¹⁰¹. Et finalement, parce que notre objectif ultime ici est de mener une étude en lien direct avec certaines théories du nationalisme. Ce faisant, nous n'aurons bien sûr d'autre choix que de traiter nous aussi de la place incontournable du « Rocket » au sein de la culture québécoise et canadienne et nous essaierons justement de comprendre pourquoi il est perçu de manière différente au Québec et dans le *Rest of*

¹⁰¹ C'est d'ailleurs là très exactement la tâche que s'est proposé Benoît Melançon dans son livre portant sur l'histoire culturelle du Rocket : « je veux interpréter les représentations de Richard du début de sa carrière, en 1942, à aujourd'hui. » (Melançon, 2006, p. 9)

Canada (ROC). Nous croyons, d'une part, qu'au Québec le « Rocket » a été placé au cœur d'un nationalisme à forte teneur culturelle et ethnique dès ses premiers succès avec le Canadien de Montréal. D'autre part, il nous faudra presque exclusivement nous en tenir à l'aspect culturel si l'on veut bien saisir sa place au sein de l'imaginaire national canadien. Nous démontrerons enfin que l'approche ethno-symbolique défendue entre autres par Smith et Hutchinson est celle qui nous permet le mieux de comprendre l'Émeute et les interprétations subséquentes qu'on en a faites.

6.1.2.1.1 Richard et le nationalisme culturel au Québec et au Canada

En premier lieu, nous devons traiter du nationalisme culturel auquel renvoie notre personnage. Selon Hutchinson, le nationalisme culturel est à départager du nationalisme politique. Contrairement à ce que défendent les modernistes comme Gellner, l'État y serait accessoire ou accidentel ; il ne serait pas au cœur de l'enjeu :

[...] the cultural nationalist perceives the state as an accidental, for the essence of a nation is its distinctive civilisation, which is the product of its unique history, culture and geographical profile. (Hutchinson, 1987, pp. 12-13, cité dans Smith, 1998, p. 177)

Richard est une figure de proue du sport national de tous les Canadiens et donc un symbole culturel central pour les Canadiens français ainsi que pour les Canadiens anglais. Des deux côtés, il s'est vite inséré dans une histoire, une culture, un territoire couvert de blanc. Le « Rocket » est un héros de l'hiver. Mais son rattachement à un quelconque État est plutôt faible, accidentel et évidemment *après coup*. Le hockey étant devenu, par la radio (1933) puis par la télévision (1952), partie intégrante de la culture canadienne en général, Richard fut une des premières grandes vedettes de cette nouvelle époque plus médiatisée où les joueurs devenaient soudainement plus grands que nature. Leurs exploits étaient entendus, vus et partagés par des millions de personnes simultanément. C'est ainsi que le hockey prit place dans l'imaginaire des individus et des collectivités. Parmi les plus « imaginatifs », il y avait les artistes et c'est à partir de leurs souvenirs remplis d'émotions –des souvenirs remontant souvent à l'émerveillement de leur tendre enfance– que plusieurs se mirent à créer des œuvres

traitant du Rocket¹⁰². Par ses exploits et sa manière virile de jouer, on ne s'étonnera pas que Richard en ait inspiré plus d'un. D'un côté, les nationalistes canadiens-français et québécois se sont approprié cet icône populaire en agrandissant le symbole géant qu'il était déjà et l'ont rattaché à l'histoire d'un peuple en lutte depuis des siècles avec les Anglais. Mais de l'autre, les Anglais vouaient eux aussi une très grande admiration à Richard (*Ree-shard*), plusieurs lui vouait même une plus grande admiration qu'à l'autre grand numéro 9 : Gordie Howe. Si des dizaines d'artistes francophones ont louangé Richard de mille et une façons¹⁰³, les artistes anglophones ne furent pas en reste¹⁰⁴. Pour résumer les propos de Melançon (2006) à ce sujet, nous dirions que le Rocket était une icône culturelle pancanadienne mais qu'il devint un mythe canadien-français et québécois. Les deux prochaines sections nous aiderons à comprendre un peu mieux cette distinction.

6.1.2.1.2 Richard : une dimension ethnique dans le nationalisme québécois?

Selon Hutchinson (2005) les conflits sont fréquemment à la source d'un facteur récurrent dans l'histoire : la formation des ethnies. Nous reprendrons ici à notre compte cette idée en la modifiant quelque peu. Nous pourrions très certainement penser que les injustices sont souvent à la source d'importants conflits et déduire qu'une « injustice ethnique » dans le domaine du sport mènera souvent à un conflit politique à caractère ethnique. En outre, ces injustices rendront les frontières ethniques plus saillantes. Voici justement comment une large proportion de la population du Québec aurait interprété la suspension de Maurice Richard et qui expliquerait en partie l'Émeute de 1955, un événement marquant qui, bien qu'il n'annonçait pas nécessairement la Révolution tranquille des années 1960¹⁰⁵, laissait voir une profonde scission entre francophones et anglophones. Si les Canadiens

¹⁰² En plus du film *Maurice Richard* de Charles Binamé (2005), la plus célèbre de ces œuvres demeure sans doute le conte écrit en 1979 par Roch Carrier, « Une abominable feuille d'érable sur la glace » souvent rebaptisé « Le chandail de hockey », qui est au programme de plusieurs écoles primaires et dont nous pouvons quotidiennement lire un extrait sur les billets de cinq dollars canadiens.

¹⁰³ Fait révélateur de l'impact culturel du Rocket, à l'occasion de son centenaire le quotidien *La Presse* désigna Maurice Richard et Félix Leclerc, possiblement le plus grand poète québécois, comme les « deux Québécois du siècle » (cf. Melançon, 2006).

¹⁰⁴ Pour la liste complète de ces artistes et de leurs œuvres, voir Melançon (2006, pp. 228-232).

¹⁰⁵ Comme le pense Melançon (2006, p. 175) : « L'écriture à rebours de l'histoire est une entreprise périlleuse ». C'est-à-dire qu'il sera risqué d'expliquer l'Émeute de 1955 par la Révolution tranquille des années 1960.

français et les Canadiens anglais formaient une communauté qui par son amour et son sentiment identitaire vis-à-vis le hockey et son admiration pour le « Rocket » laissait voir une forme de nationalisme culturel pancanadien, l'Émeute semble nous dévoiler davantage le volet ethnique du nationalisme canadien-français. Bien que d'autres facteurs importants (la fête, l'effet de foule, l'alcool, etc.) aient pu jouer un grand rôle dans les événements du 17 mars 1955, et que plusieurs anglophones s'étaient bien sûr rangés du côté de Richard, il est impossible de démontrer qu'une forme de nationalisme ethnique ne s'est pas mise en œuvre ce soir-là¹⁰⁶.

Où voulons-nous en venir avec tout ça? Partons de cette question. À partir des événements que nous venons d'évoquer, principalement l'Émeute, est-il possible de séparer complètement Richard d'un nationalisme à teneur ethnique? Non. Si l'on pense maintenant à l'élaboration du nouveau nationalisme québécois, en plus d'être à la remorque du culturel, pourrait-on penser que ce nationalisme, auquel Richard a été rattaché, est aussi à la remorque de l'ethnique? En d'autres termes, principalement à partir des années 1970, pourrait-on supposer qu'en utilisant Richard comme figure culturelle de la nation, plusieurs élites du « nouveau » nationalisme québécois y joignent du coup tout le volet ethnique? Ici, l'un n'irait pas sans l'autre. Juteau (2004), dans un article intitulé « 'Pures laines' Québécois », estime que le nouveau nationalisme Québécois, dont les premiers balbutiements remontent selon elle à la Révolution tranquille des années 1960, persiste à dissimuler son ethnicité (*concealed ethnicity*). Est-il à cet effet raisonnable de penser que les sempiternels rappels de l'Émeute et des exploits de Richard, trahissent régulièrement l'ethnicité du nationalisme québécois? Cela donnerait à tout le moins du poids à la thèse de l'ethno-symbolisme quant à l'origine ethnique des nations et du nationalisme.

Juteau se prête donc à une archéologie de ce nouveau nationalisme et se demande s'il est si dépouillé de connotation ethnique qu'il le prétend. De toute façon, serait-ce si honteux de reconnaître ce caractère? Le cas échéant, est-ce que cela équivaut à reconnaître les « Québécois d'ethnicité canadienne-française » comme subordonnés à une autre ethnie dominante d'origine Anglaise? La réponse courte à cette question est

¹⁰⁶ Melançon (2006) ne serait pas en désaccord avec cette idée, seulement à trop vouloir amoindrir la thèse du discours presque strictement ethnique de l'Émeute, il semble quelque peu sous-estimer que c'est justement le caractère ethnique de celle-ci qui lui a garanti sa postérité. Se souviendra-t-on dans 25 ans de l'émeute de la Coupe Stanley de 1993 qui fut essentiellement marquée par des voyous?

« non ». Elle déplore d'ailleurs qu'en sciences sociales le mot « ethnique » soit si souvent *a priori* porteur d'une connotation d'infériorité alors que ce n'est pas nécessairement le cas. Selon elle, une ethnique peut être un groupe dominant comme le soutenait Smith (1991). Juteau questionne aussi le fait que les Québécois soient généralement réticents à l'idée de mettre à nu le caractère ethnique de certaines de leurs revendications. Elle soutient pour sa part que le « nouveau » nationalisme québécois recèle pourtant un caractère ethnique évident :

Political and bureaucratic elites, along with intellectuals and artists, fashioned a collectivity possessing new boundaries and a new identity. But they did so by using an existing substratum, what Otto Bauer called the indestructible community of destiny. Consequently, as previously mentioned, the Québécois national community corresponded at the time to the French Canadians of Quebec. While the subordinate ethnique had become dominant, it clung to the same myth of origin and the same narrative regarding the conquest, its domination by the British, its endangered language and culture, and its right to self-determination. During the 1960s and the 1970s, Québécois nationalism was defined by the state and state nationalism is ethnic, and they both overlapped with the dominant ethnique, which designate itself as national. (Juteau, 2006, p. 89).

Selon une interprétation ethno-symbolique, l'État québécois et le nationalisme québécois, qui s'appuie officiellement sur un nationalisme résolument moderne et politique, seraient ici précédés et inspirés d'un nationalisme qui met l'accent sur le caractère unique de chacun des peuples, particulièrement de leur histoire, de leur mythologie et incidemment de leur lutte ancestrale. Voyons comment le cas Richard peut s'inscrire dans une telle pensée. L'idée générale serait ici que Richard donnerait plus de vigueur et rendrait plus attrayant un nationalisme québécois en quête d'identité. Il serait donc « normal » dans un schème ethno-symbolique que Richard ait pu faire l'objet d'une certaine réappropriation politique. D'autant plus si, à tort ou à raison, dans des considérations historiques faites à rebours, l'on considère l'Émeute comme annonciatrice de la Révolution tranquille. En faisant cela, on a rattaché subtilement et *après coup* un événement, dont on a relevé le caractère ethnique, à un nationalisme politique dont l'objectif ultime était la reconnaissance étatique. Creusons un peu plus cette idée.

Quelle est l'histoire (*narrative*) propre au Canadiens français? Résumons-la succinctement avec Juteau :

Les Canadiens français se perçoivent comme les descendants des 10 000 milles Français qui ont accosté en Nouvelle-France entre 1608 et 1760 et qui s'énuméraient à 60 000 au moment de la conquête (par les Britanniques), un événement historique qui demeure un mythe fondateur central à leur ethnicité. Abandonnés par leurs élites, et par la France, l'histoire se poursuivant ainsi, leur clergé héroïque assura leur survie en négociant des arrangements avec les Britanniques. (Juteau, 2006, p. 88) [Notre traduction]

C'est ici au plan du « découpage ethnique » (*ethnic boundaries*) qu'un personnage comme Richard opère sur deux fronts. D'abord à l'interne. En tant que membre de cette ethnie, Richard partage avec eux les mêmes ancêtres, les mêmes valeurs et il participe à la même trajectoire historique. Pour reprendre les idées de Juteau, il fait donc lui aussi partie des colonisateurs-colonisés devenus membres d'une ethnie subordonnée. Cela explique déjà en partie pourquoi plusieurs s'identifient autant à Richard. Si en plus cette ethnie commence à percevoir Richard comme un acteur pouvant influencer positivement le cours d'une trajectoire peu glorieuse jusque-là, sa « frontière interne » ne s'en portera que mieux ; elle aura un « gagnant » à ajouter à son histoire culturelle. Il lui sera ensuite aisé d'en faire un de ses plus puissants mythes. Puis de l'externe, selon cette même théorie, un héros comme Richard devenu symbole identitaire, et même un mythe comme nous le soutenons, viendrait en quelque sorte agir comme agent différenciateur d'une communauté ethnique vis-à-vis une autre ; il leur rappelle leur culture unique et leur destin commun mais il le fait souvent en se confrontant à l'Autre, ou lorsque l'Autre se confronte à lui. L'Anglais, par ses affrontements avec Richard vient ainsi délimiter de l'extérieur l'ethnicité québécoise d'origine canadienne-française.

Si le célèbre hockeyeur, par sa façon de jouer¹⁰⁷, rappelait déjà aux élites québécoises du début des années 1970 cette culture et ce destin communs en rendant encore plus saillante la trajectoire du peuple en question (peut-être, comme le disait Laurendeau (1955), parce que le sport est « plus simple et plus spectaculaire que la politique »), la différenciation par rapport à l'Autre ne sera jamais aussi puissamment ressentie que suite à la suspension qu'imposa Campbell à Richard. L'Autre par excellence, Campbell, symbolisait la domination anglaise, un archétype qui allait connaître une longue vie. Comment la suspension pour « le reste de la saison et pour la balance des

¹⁰⁷ Maurice Richard est reconnu comme un travailleur acharné, qui ne recule devant rien ni personne. Il est talentueux certes, mais c'est sa détermination et sa ténacité qui sont le plus souvent rappelées, entre autres par Melançon (2006).

séries » de leur héros –geste immédiatement ressentie comme une injustice à leur endroit¹⁰⁸– allait une fois de plus marquer au fer rouge ce peuple qui se percevait encore vivement sous l’emprise de l’opresseur anglais? Rajoutons à cela toute l’ampleur de l’événement relié au fait que le hockey s’élevait déjà comme une nouvelle forme religieuse, un sacré laïc, dans une culture encore fortement imprégnée dans ses réflexes par le catholicisme. Il ne restait plus qu’à crucifier Richard¹⁰⁹ et nous avons là un joyeux coquetel à partir duquel les porte-paroles du « nouveau » nationalisme n’avaient qu’à s’abreuver.

6.1.2.1.3 L’évolution du mythe Richard

Dès les premières années de sa carrière, notre personnage marqua les amateurs de hockey par ses prouesses et devint rapidement « l’idole d’un peuple » dont parle Michel Forest dans une série de livres portant sur les célébrités canadiennes (Forest, 1991, pp.14-25). Melançon va quant à lui plus loin dans son ouvrage en avançant que Maurice Richard est devenu plus qu’une idole, une légende ou un héros : on le perçoit comme un mythe. Qu’est-ce à dire? Voici quelques passages dans lesquels Melançon précise sa pensée en matière de mythe:

Voilà quatre éléments de définition : inscription dans la durée ; caractère merveilleux ; transmission culturelle ; dimension collective. J’en ajouterais un dernier : le mythe est un récit malléable. (Melançon, 2006, p.182)

[...] Dire du mythe qu’il est un récit malléable, c’est dire du même souffle qu’il s’agit d’un récit dans lequel la croyance est cruciale. [...] Le mythe est un récit où se fondent les vérités en apparence les plus opposées. (*Ibid*, p.183)

[...] Ce n’est pas un discours de la vérité, mais un discours des vérités. (*Ibid*, p.185)

Melançon démontre clairement que Richard répond aux cinq éléments de définition du mythe. Premièrement, Richard est associé à un « hier » et à un « jadis ». Deuxièmement, le mythe du Rocket est merveilleux et presque toujours accompagné dans sa retransmission de quelques-uns de ses plus beaux exploits, ses buts les plus mémorables, etc. Melançon fait même un parallèle entre Hercule et Richard en

¹⁰⁸ « Le sort s’appelait, jeudi, M. Campbell; mais celui-ci incarnait tous les adversaires réels ou imaginaires que ce petit peuple rencontre », écrit Laurendeau (1955).

¹⁰⁹ Richard est souvent dépeint comme un saint martyr. Pour la couverture de son livre Melançon (2006) a choisi un portrait de Maurice Richard paru dans le magazine new-yorkais *Sport* en avril 1955, qui rappelle étrangement la toile du XVII^e siècle Luca Giordano, *Le martyre de saint Sébastien*.

énumérant les « douze travaux du numéro neuf » (*Ibid*, pp. 23-28). Troisièmement, né près de vingt ans après le dernier coup de patin de Richard dans la LNH, l'humble auteur de ces lignes, par la retransmission culturelle, n'en connaît pas moins les hauts faits d'armes du plus glorieux des Glorieux : « je me souviens, car on m'a raconté »¹¹⁰. Quatrièmement, comme il nous le reste à expliquer, Richard est un mythe collectif. Nous verrons avec Smith (1999) que l'on peut à ce titre l'interpréter aussi bien en tant que mythe généalogique que mythe culturel-idéologique. Enfin, on se rend bien compte que Richard est un mythe lorsque, comme plusieurs avant nous, nous tentons de nous faire notre propre histoire du « Rocket », notre propre vérité, en tentant à notre manière de mieux le saisir! Le mythe est là dans toute sa malléabilité, offert à une « nouvelle » interprétation.

L'approche ethno-symbolique peut donc nous aider à comprendre le mythe Maurice Richard et ses différentes significations. Selon Smith :

aucun mouvement nationaliste et aucune identité ethnique persistante ne peuvent émerger sans un fond commun de significations et d'idéaux qui guident l'action et déterminent la direction du changement social. (Smith, 1999, p. 57) [Notre traduction]

On l'a vu, cette identité nationale mettant en scène Richard est étroitement reliée à la mythologie de l'ethnie canadienne-française. Par son article « National identity and Myths of Ethnic Descent », Smith (1999) nous aide maintenant à interpréter le mythe Richard de deux manières. D'un côté, ce serait un mythe *généalogique* ou « biologique » où la communauté se serait identifiée à son héros par les liens du sang. De l'autre, ce serait un mythe idéologique ou « culturel-idéologique » où ce sont les traits de caractère et l'esprit de Richard qui sont mis de l'avant.

Au cours de sa carrière qui s'échelonna de 1942 à 1960, Richard a eu tôt fait de représenter l'archétype du Canadien français à qui de très nombreux Canadiens français s'identifiaient, particulièrement ceux qui comme lui venaient de la classe ouvrière. Ceux-ci s'identifiaient au « Rocket » et ce dernier les unissait parce que tous voyaient en lui un frère. Richard, héros canadien-français, était en un sens perçu comme le dernier digne représentant d'une lignée de « frères de combat » remontant à

¹¹⁰ L'expression est de Melançon (2006, p. 213).

la bataille des Plaines d'Abraham. Un combat qui s'était maintenant transporté dans les usines où le patron était presque toujours un Anglais. Voilà ce qui résumerait le volet *généalogique* du mythe Richard : « Maurice » est en quelque sorte un frère de sang.

Mais nous l'avons vu chez Melançon, il est aussi dans la nature du mythe d'évoluer et de se transformer avec le temps; c'est un récit malléable. Cette idée est également soutenue par Smith qui nous parlera aussi du rapport à l'Autre:

Of course, such myths often change their symbolic forms and content over time in relation to different perceptions of significant others outside the community and varying degrees of conflicts or competition with those outsiders. (Ibid.)

À ce titre nous avons vu qu'une mythologie surtout « biologique » canadienne-française basée sur des liens du sang se construisit assez rapidement autour du héros Maurice Richard lors de sa carrière de joueur. Pour cette période des années 1940 et 1950, on doit donc parler d'un nationalisme ethnique canadien-français sachant que cette ethnie était minoritaire et subordonnée au sein du Canada ainsi que majoritaire mais tout autant subordonnée au Québec. Il faudra attendre les manifestations du nationalisme québécois issu de la Révolution tranquille pour que Richard se transforme plus spécifiquement en mythe ethnique culturel-idéologique. Les perceptions de soi et de l'Autre étaient alors en mutation. À l'aube des années 1970, le nationalisme québécois est un nationalisme où la majorité devient l'ethnicité dominante et où cette majorité cherche à s'affirmer. C'est à ce moment que Richard sera récupéré par le « nouveau » nationalisme québécois. Le nationalisme québécois a dû puiser dans son histoire et donc forcément dans ses racines culturelles canadiennes-françaises. Richard était là, encore vivant, encore frais à la mémoire de deux générations, il ne restait qu'à le cueillir et l'apprêter au goût du jour. Voyons de plus près cette mythification ethnique « culturelle-idéologique » du « Rocket ».

Ce n'est en effet que par le biais d'une réappropriation historique que les représentations de Richard prirent de plus en plus des tons politiques et s'incorporèrent progressivement au nationalisme québécois suite à la Révolution

tranquille. C'est d'ailleurs cette lecture un peu tronquée de l'histoire que questionne ici Melançon :

Peut-on faire de Richard l'incarnation du nationalisme québécois, comme on a beaucoup voulu le faire, et de plus en plus à mesure que les souvenirs concrets de l'Émeute s'estompaient? (Melançon, 2006, p. 165)

La réponse est simple. Si on l'a fait c'est parce qu'il était possible de le faire. Et s'il était possible de le faire c'est parce que Richard fut transformé en mythe culturel et idéologique. Comme le veut la théorie d'Armstrong (1982), un symbole comme Richard persisterait parce qu'il a été incorporé à une structure mythique: « *the legitimising power of individual mythic structures tend to be enhanced by fusion with other myths in a mythomoteur defining identity in a relation to a specific polity.* » (Armstrong, 1982, cité par Smith, 1998, p. 183) Vu de cet angle, Richard pourrait généalogiquement être perçu comme l'archétype du Canadien français luttant sans cesse avec le concurrent anglais depuis le 17^e siècle. Idéologiquement et culturellement, il était perçu comme le Canadien français qui savait se « tenir debout » devant l'Anglais. En ce sens, il était bon pour l'estime des Canadiens français, il les faisait grandir un peu. Mais plus important encore serait de dire qu'en lui et dans les événements qui l'entourent, les Canadiens français voyaient leur destin commun (*common fate*) partant d'un « jadis » se réactualiser dans leur esprit. Armstrong dévoile à ce sujet que certains épisodes « soulèvent d'intenses affects en mettant l'emphase sur la solidarité des individus contre une force étrangère, c'est-à-dire, en rendant plus saillante encore la perception des frontières » (*Ibid.*) [Notre traduction]. À cet égard, l'Émeute se doit d'être notre principale référence et s'il n'y avait point eu d'Émeute la mythification ethnique idéologique de Richard n'aurait pas été aussi féconde.

Sans en parler explicitement dans ces termes, Melançon s'intéresse lui aussi grandement au phénomène de la mythification de Richard. Malgré « une amorce de mythification » vers la fin des années 1950, c'est véritablement à partir des années 1970 que Richard devint un véritable symbole national qui sera incorporé au mythe québécois. Pour Melançon « [l]a réponse s'impose : la mythification de Maurice Richard est contemporaine de la montée d'un nouveau nationalisme québécois et ce nationalisme essaie de se doter de grandes figures » (Melançon, 2006, p.197). On

assiste alors à un réveil de la part des artistes et de certains intellectuels¹¹¹ quant à la place du Rocket dans la culture *québécoise*. À son honneur, on a peint des tableaux, écrit des livres, rédigé des poèmes, réalisé des films, etc.¹¹² Son courage, sa fougue, sa détermination et son désir de vaincre légendaire avaient de quoi inspirer un peuple qui avait grandement besoin de modèles gagnants, de *Québécois* qui rivalisaient face-à-face avec les Anglais et aspiraient à s'affirmer culturellement devant ceux-ci. Ceci corrobore parfaitement l'idée que Smith se fait des mythes idéologiques-culturels :

What counts here are not blood ties, real or alleged, but a spiritual kinship, proclaimed in ideals that are allegedly derived from some ancient exemplars in remote eras. The aim is to recreate the heroic spirit (and the heroes) that animated 'our ancestors' in some past golden age; and descent is traced not through family pedigrees, but through the persistence of certain kinds of 'virtue' or other distinctive cultural qualities, be it language, customs religion, institutions, or more general personal attributes. (Smith, 1999, p. 58)

Ce sont les traits de caractère de Richard qui se sont alors installés dans l'imaginaire des gens ordinaires et que les artistes, journalistes et politiciens n'ont eu cesse de souligner. Le nationalisme québécois avait besoin de courage, de fougue et de détermination. Richard était parfait. Qu'il ne soit pas lui-même un nationaliste québécois avait peu d'importance.

C'est donc par une interprétation mythique qui s'est construite et modifiée au fil des ans que Maurice Richard semble avoir été inséré dans le nationalisme canadien-français d'abord et québécois ensuite. Ses exploits sportifs et l'Émeute ont été transformés et intégrés dans un discours nationaliste servant successivement l'une et l'autre des identités. Dans les deux cas, ils ont été perçus comme des traits de la culture distincte du Québec et un rappel de sa lutte ancestrale au sein d'un Canada majoritairement anglais. Richard a ainsi participé à la construction de la frontière interne et de la frontière externe des nationalismes canadien-français et québécois, en gardant en tête que ce n'est qu'à partir de la Révolution tranquille que Richard fut associé au nationalisme québécois. Cependant, nous avons vu que ce nationalisme comportait toujours un important volet ethnique que l'on peut déceler dans les mythes

¹¹¹ Melançon (2006, p. 193.) mentionne entre autres les recherches de Hubert Aquin et Andrée Yanacopoulo (1972), de Paul Rompré, Gaëtan St-Pierre et de Marcel Chouinard (1972), de Renald Bérubé (1973 et de J.R. Plante (1975).

¹¹² Melançon (2006, p.192-193) dresse aussi une liste impressionnantes d'artistes qui se ont traité du Rocket dans les années 1970.

à partir duquel il s'est construit. Le mythe ethnique de Maurice Richard peut alors se découper en deux formes. La première est « généalogique » et se rattache surtout à l'époque du nationalisme Canadien français. La seconde est davantage culturelle et idéologique et elle devient plus saillante à partir du début des années 1970 alors que le nationalisme québécois cherche à s'affirmer.

6.1.2.2 Les fans du Canadien de Montréal et l'ethnicité de leur club de hockey

« *C'est jamais bon de mélanger sport et politique.* » (sic) - Christobal Huet, gardien de but du Canadien de Montréal, octobre 2007

6.1.2.2.1 Le repêchage de la LNH

Attardons-nous sur un autre exemple portant sur la nation québécoise et le Canadien de Montréal qui pourrait encore une fois témoigner du caractère ethnique d'un certain nationalisme québécois : le repêchage. À la fin de chaque saison, la Ligue nationale de hockey procède à un repêchage amateur. C'est l'occasion pour les différentes équipes d'assurer leur futur en choisissant les jeunes joueurs amateurs qu'elles identifient comme étant les meilleurs encore disponibles à leur tour de sélection. On l'aura compris au cours des sections précédentes, le Canadien de Montréal est depuis fort longtemps un des véhicules privilégiés de l'identité canadienne-française et québécoise. Pendant plusieurs années, il eût le privilège de repêcher le premier choix québécois. Ce petit manège qui lui permit d'obtenir quelques-uns des plus grands joueurs de son histoire prit fin dans les années 1970, ce qui coïncida quelques années plus tard avec la fin des grandes dynasties du Club au début des années 1980. Depuis ce temps, le « CH » a plus de mal à mettre la main sur les joueurs québécois au repêchage et plusieurs feront un lien direct entre ceci et la rareté des championnats lors des vingt-cinq dernières années! Néanmoins, suite à la fin du privilège en question, il arriva souvent que le meilleur, sinon un excellent joueur québécois soit encore disponible lors du tour de sélection de l'équipe montréalaise. À chaque fois que celle-ci n'a pas choisi ledit joueur québécois qui, déjà, faisait rêver sa base de partisans francophones (les « indigènes » comme les appelle le célèbre chroniqueur sportif de *La Presse*, Réjean Tremblay), une mini-crise nationale s'en est toujours

suivie. L'exemple le plus mémorable est sans doute celui de 1980 où le « Tricolore »¹¹³ a jeté son dévolu sur un Ontarien répondant au nom de Doug Wickenheiser alors que Denis Savard, un petit, rapide et spectaculaire attaquant montréalais qui devait par la suite devenir un joueur étoile pour Chicago, fut laissé pour compte¹¹⁴. Le phénomène se répéta avec un peu moins d'ampleur en 2007 lorsque, contre toute attente, ou presque, le jeune Angelo Esposito, un italo-montréalais d'origine¹¹⁵, était encore disponible au 12^e rang. Après l'important battage médiatique fait autour de la jeune sensation, tous s'attendaient à voir Esposito enfiler le mythique chandail du club qu'il chérissait depuis sa tendre enfance. Le Canadien ne pouvait pas choisir un autre joueur, c'était LE joueur que tous les inconditionnels, ou presque, particulièrement lesdits « indigènes » désiraient.

Le directeur du recrutement, Trevor Timmins, avait cependant d'autres plans. Le Club se tourna vers un Américain inconnu du public : Ryan McDonagh. Le Mal venait de sévir une fois de plus! Le « Destin » refusa de donner aux fidèles l'enfant béni des dieux¹¹⁶. Plusieurs partisans francophones, choqués par cette « injustice », déversèrent leur fiel dans les médias francophones sur le dos des Anglophones et des Américains qui dirigent le Club¹¹⁷. La logique du « nous » contre « eux » venait d'être réactivée. Un membre de la communauté, auquel plusieurs s'identifiaient déjà, venait d'être rejeté par l'organisation (entendre, l'ordre quasi religieuse de la « Sainte-Flanelle »), qui préféra la voix de la raison (McDonagh étant classé plus haut sur leur liste) à celle du cœur, surtout le cœur de ses partisans francophones.

¹¹³ Surnom qui rappelle les origines francophones du Club.

¹¹⁴ Pour se faire pardonner cette bourde monumentale, le Canadien procédera une dizaine d'années plus tard à un échange douteux, impliquant le défenseur étoile Chris Chelios, qui ramena Denis Savard au bercail. Savard n'était déjà malheureusement plus un joueur aussi électrisant que lors de ses premières saisons, de son côté Chelios joue encore dans la LNH à l'âge de 45 ans!

¹¹⁵ Il est à noter qu'Esposito a été dépeint dans les médias locaux comme un « p'tit gars de la place ».

¹¹⁶ Voici ce que l'on pouvait lire sur le site Internet de Radio-Canada au lendemain de ce choix controversé : « La tradition continue. Une fois de plus, le Canadien a levé le nez sur le meilleur joueur québécois disponible pour sélectionner un illustre inconnu d'un « High School » du Minnesota. Plusieurs partisans du Tricolore priaient pour que le nom d'Angelo Esposito résonne dans l'arène à Columbus. Leurs incantations sont une fois de plus restées lettre morte. » (Société Radio-Canada, 2007)

¹¹⁷ David Perron et Keven Veilleux, d'autres Québécois qui figuraient haut dans l'estime et dans la liste fictive de nombreux partisans québécois d'ethnicité canadienne-française, ont eux aussi été ignorés par l'état-major du Canadien qui se tourna plutôt vers un autre Américain, Max Pacioretty, et un Ontarien, P.K. Subban.

Or, plusieurs membres de la nation québécoise, dont nous avons retenu le fondement ethnique canadien-français, les plus mordus de hockey plus que les autres, nous en conviendrons, n'étaient pas très friands de raison cette journée-là et ont ressenti une profonde injustice. Déjà que leurs représentants ne s'étaient pas qualifiés pour le dernier tournoi printanier, on venait de refuser aux fidèles ce qu'ils croyaient pourtant « mériter » après la saison décevante de leurs favoris : un « sauveur » local, un des *leurs*, un joueur qui les représenterait et dont ils allaient pouvoir être fiers. Comme un enfant à qui on aurait refusé son dessert après qu'il ait eu difficilement mangé son assiette, les partisans du Canadien, parmi lesquels on retrouve assurément une majorité de Québécois d'ethnicité canadienne-française, firent une mini-crise. Ce banal événement sportif démontra une fois de plus que la ferveur nationale québécoise existe toujours et que la moindre petite « injustice » *ressentie*, que l'on pourrait ici voir comme un affront à leur ethnie, une autre mini-défaite aux mains de l'Anglais, peut encore suscité de vives réactions.

Mais cet exemple exige quelques importantes précisions et révèle peut-être une certaine nouveauté dans le nationalisme québécois. D'abord bien qu'il y soit moins puissant que dans l'exemple de l'Émeute de 1955, le volet ethnique y est encore présent dans une certaine mesure¹¹⁸. Plus intéressant encore, si l'on s'en tient à la thèse de Juteau (2004), l'italo-montréalais Angelo Esposito devrait être perçu à l'intérieur de la communauté des citoyens québécois comme un membre d'une ethnie subordonnée mais égale à l'ethnie dominante des Québécois d'origine canadienne-française¹¹⁹. Or, l'attachement que montrèrent un grand nombre de ces derniers à l'endroit d'Esposito concorderait parfaitement avec le souhait de Juteau. L'ethnie dominante semble avoir considéré Esposito comme un Québécois, c'est-à-dire, un membre à part entière de la nation québécoise comprise ici en tant qu'entité politique¹²⁰. On peut cependant poser ici quelques questions. Esposito a-t-il été perçu

¹¹⁸ Esposito parle assez bien le français et avait démontré un attachement pour le Québec et le Canadien de Montréal.

¹¹⁹ Voici le souhait qu'exprime Juteau en conclusion de son article : « *The dominant ethnie could instead choose to recognise ethnicities, both subordinate and dominant. It would then be in a better position to establish a more egalitarian society. In addition, Québécois of French-Canadian ethnicity would no longer dilute their own specificity under the covering term Francophone Québécois and no longer deprive themselves of a name designating their own distinct and mobile identity within the Québécois community of citizen.* » (Juteau, 2004, p. 97)

¹²⁰ Un rapprochement semble ici possible avec l'idée du Québec comme nation sociopolitique avancée par Seymour (2001).

comme un des *leurs* en partie parce que c'est un joueur de hockey, donc un individu qui participe à une histoire populaire, publique, et un phénomène culturel viscéral pour les Québécois? De façon plus importante, on pourrait aussi se questionner quant à savoir si l'ethnie dominante aurait considéré Esposito de la même manière si ce dernier ne parlait pas français. Car rappelons-le, plusieurs Québécois d'ethnicité canadienne-française auraient du mal à reconnaître comme un des leurs Saku Koivu, le finlandais d'origine, capitaine du Canadien, qui évolue à Montréal depuis 12 ans. Comme nous l'avons vu précédemment, la raison en est simple. Malgré qu'il soit généralement apprécié en tant que joueur et en tant que citoyen montréalais¹²¹, Saku Koivu ne parle pas français et n'a pas démontré la volonté de l'apprendre.

6.1.2.2 Et « l'affaire Brière » dans tout ça ?

Que dire maintenant de cette autre mini-crise, que constitua le refus d'un Québécois de talent, en l'occurrence, Daniel Brière, de venir jouer pour « l'équipe de son enfance », le Canadien de Montréal? Ici, il faut savoir que Brière se présentait le 1^{er} juillet 2007 à titre de joueur autonome, c'est-à-dire qu'il était libre d'offrir ses services à l'équipe de son choix. Le Canadien lui fit une offre à peu près équivalente en terme de dollars à celle des Flyers de Philadelphie, équipe avec laquelle il décida finalement de s'aligner. Dans le contexte québécois où le Canadien de Montréal représente pour plusieurs « le plus puissant symbole » de la nation québécoise¹²², le geste de Brière allait bien sûr dépasser les frontières du sport. Le choix provenant du joueur québécois lui-même, peut-on alors parler d'injustice envers une ethnie? Bien sûr que non. Dans la logique d'un nationalisme ethnique, il conviendrait plutôt de parler d'un « manquement au devoir » de la part de Brière.

Selon plusieurs, Brière a ni plus ni moins refusé de vouloir jouer au héros national (ou peut-être davantage au souffre-douleur national comme cela a souvent été le cas¹²³). En ce sens, il fut considéré comme un « peureux ». D'autres, plus nombreux encore,

¹²¹ Saku Koivu a mis sur pied une fondation venant en aide aux enfants malades. Les fonds levés ont entre autres permis à un hôpital de se doter de dispendieux appareils médicaux.

¹²² C'est entre autres une opinion souvent soutenue par les vétérans chroniqueurs Réjean Tremblay de *La Presse* et de Bertrand Raymond du *Journal de Montréal*.

¹²³ À ce sujet, plusieurs ont déjà observé que les partisans du Canadien et les Québécois en général ont développé une manie à renier ou conspuer certains de leurs plus célèbres représentants. Même les Richard, Béliveau et Lafleur ont déjà subit les foudres du public. Dans d'autres domaines, on pourrait aussi nommer le pilote Jaques Villeneuve, la chanteuse Céline Dion et le cinéaste Denys Arcand.

l'ont considéré comme un « traître ». D'autres, enfin, accusèrent l'organisation du Canadien de ne pas avoir fait des pieds et des mains pour signer ledit joueur¹²⁴. Peu importe – c'est un sport en soi – toutes ces « braves » gens, journalistes et partisans, déversèrent leur fiel à ce sujet durant près de deux mois¹²⁵ dans les lignes ouvertes et les autres tribunes médiatiques¹²⁶. Pour eux, il est clair « qu'en tant que Québécois », Brière aurait dû choisir Montréal. Or, pour être perçu comme un *traître*, il faut au préalable avoir été identifié comme un *frère*, entendre ici dans le cas de Brière, comme un symbole identitaire à forte teneur ethnique. Greenfeld (2006) pourrait nous aider à comprendre pourquoi la décision de Brière a été mal digérée par plusieurs :

One's nationality determines one's interests and sentiments and is expected to project itself naturally in one's sense of attachment and commitment to the nation. Conduct that fails to answer such expectations is perceived as unnatural and perverse, and provokes extreme revulsion and condemnation. (Greenfeld, 2006, p. 107)

En d'autres termes, Brière a été jugé comme un soldat qui n'aurait pas répondu à l'appel de ses frères de combat, comme un fils qui aurait renié ses parents, un paria qui aurait renié le « Dieu nation ». Sa décision n'était pas *normale*. Elle allait à l'encontre de la logique du nationalisme collectiviste ethnique¹²⁷. Que la décision de Brière soit une décision rationnelle pour l'avenir de sa carrière est une explication qui n'a plus aucun sens dans une telle logique.

Qu'est-ce qui attendait Brière à sa première visite sur la patinoire du Centre Bell suite à sa décision controversée? Il ne fallait s'attendre à rien de très sophistiqué. Les spectateurs ont chahuté Brière tout au long de la soirée. Que témoignait ce traitement de la part des partisans? Les explications sont allées dans tous les sens dans les différentes tribunes, mais disons qu'en général, les partisans lui ont témoigné une profonde déception. L'image n'est pas trop forte : en ce soir du 1^{er} novembre 2007, Brière a été condamné sur la place publique un peu comme on le faisait à une autre époque (entendre le Moyen-Âge). Bien qu'à la rigueur plusieurs aient compris les

¹²⁴ Cette « théorie » fut soutenue par le journaliste Mathias Brunet de *La Presse*.

¹²⁵ L'événement étant survenu en pleine saison morte au hockey, on remarque d'autant plus toutes les passions soulevées par cette décision et à quel point les médias sont habiles à jouer sur certaines cordes sensibles.

¹²⁶ Sur son blogue, le journaliste de *La Presse*, François Gagnon, défend Brière contre ses accusateurs dans un texte intitulé : « Vous ne méritiez pas Daniel Brière » (Gagnon, 2007).

¹²⁷ Greenfeld fait la distinction entre *ethnic collectivistic nationalism* et *civic collectivistic nationalism* (2006, pp. 107-108).

raisons qui ont poussé Brière à choisir une autre ville, leurs sentiments identitaires ont été touchés. Leur « nous » a été intimement blessé. Pour plusieurs c'est leur identité ethnique et non seulement leur déception de partisan du Canadien qui semble s'être manifestée. Une telle réaction ne se serait certainement pas produite dans le cas où un Canadien anglais, un américain ou un Européen aurait choisi une autre équipe. On peut même grandement douter que la réaction des Québécois d'ethnicité canadienne-française aurait été aussi virulente si Brière s'était appelé « Briar » et qu'il avait été un Anglo-Québécois qui ne parle pas français. En fait, la dernière fois que nous avons pu remarquer un accueil aussi hostile de la foule envers un non Québécois d'ethnicité canadienne-française, c'est lors des premières visites d'Eric Lindros à Québec et à Montréal¹²⁸. Bien sûr, le « cas Lindros » est tout à fait différent de « l'affaire Brière ». Lindros n'a pas été perçu comme un traître, mais plutôt comme un « enfant gâté » et surtout, dans une logique ethnique collectiviste, comme l'ennemi, le « méchant-anglais-qui-n'aime-pas-les-français ».

6.1.2.2.3 Don Cherry et le nationalisme ethnique

Que serait un mémoire sur le nationalisme traitant du hockey au Canada sans quelques mots sur Don Cherry, peut-être le personnage le plus coloré de la culture canadienne? Cette « icône culturelle », analyste des matchs présentés à *Hockey Night in Canada* a toujours fièrement affiché sa filiation à la Grande-Bretagne, ses origines étant anglaises et écossaises. Alors que le hockey au Canada contribue davantage, selon nous, à une forme de « nationalisme collectiviste civique » (Greenfeld, *op. cit.*), Don Cherry semble confirmer la présence d'un nationalisme ethnique britannique latent au Canada anglais. Don Cherry peut-il être perçu comme un digne représentant du nationalisme ethnique britannique canadien-anglais?

Dans son article, « From Ethnic to Civic Nationalism : English Canada and Quebec » (2000), Raymond Breton fait état du nationalisme des canadiens-anglais qui, à

¹²⁸ Eric Lindros est un joueur ontarien qui n'avait pas voulu se joindre aux défunts Nordiques de Québec au début des années 1990. À tort ou à raison, sa décision, ou possiblement la décision de ses parents, a été perçue comme un affront à la culture francophone du Québec, et, *a fortiori*, à l'ethnicité latente canadienne-française.

l'origine, était est un nationalisme ethnique : « The society that this collectivity was attempting to construct was to be British » (Breton, *op. cit.* p. 1850). Un des traits distinctifs de ce nationalisme, était la supposée supériorité anglo-saxonne sur les autres ethnies : « Anglo-Saxon values, religious and secular, and the corresponding way of life were considered superior. » Comme le mentionne Breton ce nationalisme « existe encore aujourd'hui, dans une certaine mesure » (Ibid.) [Notre traduction]. Les commentaires discriminants maintes fois soutenus par Don Cherry à l'endroit des joueurs « européens » et des « francophones », et son amour profond pour les « *good Canadian boys* » (qui ne sont pas des francophones) jouant pour les différentes équipes de la LNH, ne font que confirmer les propos de Breton. Si le nationalisme canadien a pris une forme davantage civique plus rapidement que le nationalisme québécois, on peut certainement, encore aujourd'hui, retrouver des évidences de la présence des racines ethniques britanniques du premier ; Don Cherry étant rien de moins que « l'éléphant dans le salon ». Bien sûr les propos de Cherry sur des sujets controversés se sont adoucis au cours des dernières années suite aux nombreuses plaintes reçues par la CBC, mais comme le dirait sans doute lui-même le principal intéressé : « *Anyhow* »!

6.2 Conclusion

L'approche ethno-symbolique défendue par Smith, Armstrong, Hutchinson et Juteau nous aura permis de mieux saisir les représentations nationalistes de Maurice Richard au Canada et plus particulièrement son apport en tant que mythe au nationalisme canadien-français et Québécois. Elle nous a de plus fourni des réflexions intéressantes pour comprendre un peu mieux quelques phénomènes récents témoignant des relations souvent tendues entre le Canadiens de Montréal et ses partisans d'ethnicité canadienne-française, comme ce fut le cas au dernier repêchage amateur et dans « l'affaire Brière ». Il semble en outre difficile aujourd'hui de départager dans ces réactions ce qui relève d'un réflexe de défense associé à leur langue et leur culture et ce qui relève de l'affirmation de ces mêmes éléments. On voit, par ces manifestations populaires, qu'un nationalisme plutôt inconscient, «

traditionnel » et « réactionnaire », issu de leur ethnicité canadienne-française et d'un certain complexe minoritaire, continue d'exister malgré la présence importante d'un « nouveau » nationalisme québécois affirmatif, plus civique et conscient de son statut majoritaire¹²⁹. Or, si l'on admet la logique de l'approche ethno-symbolique, il faudra toutefois reconnaître que ce dernier tirera presque invariablement ses racines du premier. Mais cela ne veut pas dire que le nouveau nationalisme québécois est pour autant fondé entièrement sur une dimension ethnique ; cela veut seulement dire que le nationalisme civique qui s'est progressivement mis en place, surtout à compter des années 1960, ne peut faire abstraction des caractéristiques culturelles (mythes, histoires, souvenirs, traditions, etc.) de l'ethnie historiquement majoritaire. Qu'à cela ne tienne, le nationalisme sportif est un terreau fort émotif qui révèle souvent le fond en partie ethnique de l'identité nationale et, dans ces circonstances, gare à celui (Brière) qui refuserait de se joindre à la « cause » ! Enfin, le personnage de Don Cherry nous aura permis de constater qu'un fond de nationalisme ethnique britannique existe toujours au Canada anglais.

7. Conclusion : Une équipe nationale pour le Québec?

Nous retiendrons des données que nous aura fournies le nationalisme sportif qu'une théorie unitaire et universelle du nationalisme semble inimaginable, tout comme le serait une conception unique de la nation. Dans les faits les modèles théoriques élaborés par les différents penseurs du nationalisme, demeurent souvent quelque peu insuffisants lorsque pris séparément, bien que certains conviennent mieux que d'autres à l'analyse de situations particulières. Nous endossons donc, comme le fait entre autres Seymour (2001), une espèce de pluralisme conceptuel en cette matière. Toutes les conceptions de la nation peuvent être légitimes. Tout dépend des actions (et de leurs conséquences) ainsi que des revendications mises dans leurs contextes. Tantôt sciemment utilisé par des élites politiques, tantôt interprété *après-coup* comme porteur d'un nationalisme « malgré lui », le sport moderne et ses héros, par la place qu'il occupe dans la culture populaire, nous est à ce titre apparu comme un véritable laboratoire pour le nationalisme, ou encore, un observatoire de choix pour quiconque veut bien s'y attarder.

¹²⁹ C'est entre autres à partir de ce « nouveau » nationalisme que Jean-François Lisée auteur de l'essai *Nous* (2007) et conseiller du Parti Québécois, défend le projet de loi 195 sur l'identité québécoise.

Le sport nous a fait voir à peu près tous les principaux thèmes entourant le nationalisme, mais nous retiendrons principalement que sa caractéristique première demeure la propagation, volontaire ou pas, des affects nécessaires à l'établissement d'un sentiment identitaire collectif. À notre humble avis, aucun nationalisme ne saurait survivre s'il n'était insufflé par ces aspects plus subjectifs et éprouvés plus intimement par le commun des mortels. Le sport participe grandement à cette face émotive. Aussi avons-nous remarqué que les affects les plus puissants demeurent souvent ceux reliés à la dimension ethnique ou, encore à la dimension culturelle du nationalisme. Cela doit nous apparaître somme toute « normal » et non profondément immoral, du moins tant et aussi longtemps que l'on écarte le rejet de l'Autre et les fantasmes de pureté et que l'on demeure à l'intérieur d'émotions rejoignant des idées plus saines d'affirmation collective de soi, d'appartenance culturelle et de solidarité nationale. Il semble en ce sens nécessaire que les dichotomies théoriques classiques, comme celle entre le nationalisme civique et le nationalisme ethnique, doivent laisser place à des approches plus près de la réalité qui, comme on le sait, est toujours plus complexe¹³⁰.

Maintenant, en plus de nous avoir montré toute la diversité et la complexité du nationalisme, le sport peut-il aussi nous aider à réfléchir un peu plus quant à l'avenir de ce dernier, à tout le moins au Québec et au Canada? S'il existe un consensus au sein de la littérature du nationalisme, ce serait que cette idéologie n'est pas sur le point de nous quitter. Malgré les paradigmes incontournables de la mondialisation, de la libéralisation et de l'éclatement des identités, aucun signe évident d'une quelconque dissolution du nationalisme à l'horizon. On rajoutera que ce n'est certes pas le sport qui va contribuer à l'en faire disparaître!

Le sport fait en outre partie des options sociales qu'offrent les démocraties libérales modernes, une option disponible pour les différentes cultures sociétales qui les composent. Qu'est-ce qu'une culture sociétale? Selon Kymlicka (2001, p. 125), il s'agit

¹³⁰ Un exemple d'une telle approche pourrait être celle de la nation *sociopolitique* proposée par Michel Seymour (2001).

d'une culture qui offre à ses membres des modes de vie, porteurs de sens, qui modulent l'ensemble des activités humaines, au niveau de la société, de l'éducation, de la religion, des loisirs et de la vie économique, dans les sphères publique et privée. Ces cultures tendent à être territorialement concentrées et fondées sur une communauté linguistique.

La nation étant une forme de culture sociétale, il appert que le sport national, ou tout autre sport significatif, peut sans aucun doute faire partie des « modes de vie porteurs de sens » pour les membres d'une nation donnée. En d'autres termes, il peut donc faire partie des éléments expliquant l'appartenance culturelle d'un groupe formant une nation.

Sur une question connexe, Kymlicka va traiter de l'appartenance culturelle. En plus de rejeter l'idée d'un « narcissisme des différences mineures » partagée par Dion et Ignatieff (à tout le moins, aux débuts des années 1990), il affirme même que « bien loin de supplanter l'identité nationale, la libéralisation s'est accompagnée d'un plus vif sentiment d'attachement à la nation » (Kymlicka, 2001, p. 131). On retiendra donc deux choses ici. Premièrement, comme nous l'évoquions plus tôt, que le sport par ses caractéristiques intrinsèques est un langage universel faisant partie des options sociales pouvant être repérées au sein des différentes cultures sociétales. Deuxièmement, que la libéralisation et le partage de valeurs communes avec d'autres nations n'ont pas du tout diminué l'attachement que les individus affichent envers leur culture ou leur nation.

Après tout ce que nous avons élaboré jusqu'ici, il devrait aller de soi que le sport joue un rôle important dans le maintien de ce sentiment d'attachement vis-à-vis la nation. Recentrons, pour une dernière fois, la discussion sur la place du hockey dans l'entretien de ce sentiment au Canada et au Québec. Comme nous avons pu le constater, le hockey est profondément enraciné dans la culture et le mode de vie de la nation canadienne et de la nation québécoise. De chaque côté le hockey a joué, joue et jouera, pour encore longtemps, un rôle dans ce sentiment d'appartenance et dans la définition de l'identité nationale de chacune des deux sociétés. Ceci nous mène à une ultime question. Le Québec étant une nation à l'intérieur de la nation canadienne, aurait-t-il le droit d'être représenté par *son* équipe nationale de hockey ou de soccer lors de compétitions internationales? Équipe Québec est-il un projet légitime?

Tout d'abord il faut dire que le problème se situe sur deux plans principaux, à l'interne et à l'externe. « L'interne » se rapportera à ce qui relève du champs des compétences fédérales et provinciales canadiennes. Ici, il n'y aurait pas de normes strictes et définitives qui régleraient le problème dès le départ. Tout pourrait se résumer ici à un jeu de négociation entre l'État fédéral et le Québec (cf. Norman, 2006). En ce qui a trait à « l'externe », il faut ici penser aux politiques des différents organismes sportifs internationaux, par exemple, le Comité international olympique (CIO) et la Fédération internationale de hockey sur glace (FIHG/IIHF). *Grosso modo*, on pourrait dire que ces organismes font affaires avec des *États-nations* et non avec des *nations*. En ce sens, il s'appuie généralement sur le modèle du nationalisme qui prévalaient à la fin du 19^e siècle. Pour toutes sortes de raisons, dont des questions logistiques et politiques complexes, on se doute que ces organismes ne veulent pas trop créer de précédents. Mais nous voulons surtout traiter ici du problème à l'interne, en supposant qu'avec la volonté et la tolérance nécessaire, on peut parvenir à négocier et s'arranger. Bref, que rien n'est impossible.

Avant même que le Premier ministre du Canada, Stephen Harper, ne reconnaisse la nation québécoise « à l'intérieur d'un Canada uni », en novembre 2006, le « célèbre-avocat-redevenu-souverainiste », Me Guy Bertrand, avait fait des démarches afin que le Québec ait droit à son équipe nationale de hockey. Pour Me Bertrand, il s'agissait d'une troisième tentative de ce genre depuis 1976. Cette fois-ci, sa demande se faisait en vue des Championnats mondiaux de hockey de 2008 qui se dérouleront conjointement à Québec et à Halifax. Me Bertrand estimait entre autres que le Canada pourrait faire ce « cadeau » aux Québécois dans le cadre des célébrations du 400^e anniversaire de la ville de Québec. Hockey Canada, l'organisme qui gère ces dossiers, a catégoriquement refusé de considérer cette idée, plaidant que le Canada n'a le droit d'envoyer qu'une seule équipe à ces championnats¹³¹. Devant ce refus, Me Bertrand avait envisagé d'autres scénarios, dont le plus accommodant permettait aux meilleurs joueurs de l'équipe perdante (d'un tournoi amical entre le Canada et le Québec) de se joindre à ceux de l'équipe gagnante lors des championnats en question. Harper, tout comme le Premier ministre du Québec, Jean Charest, et le député Denis Coderre ancien ministre des sports ont rejeté tous les scénarios de Me Bertrand prétextant,

¹³¹ C'est ce que l'on peut lire dans un courriel que le président de Hockey Canada, Bob Nicholson, a envoyé à l'avocat. Cette information est disponible sur le site web du cabinet de Guy Bertrand.

entre autres, ne pas vouloir « jouer le jeu des souverainistes » et « mélanger le sport et la politique ». Or, comme on l'a vu précédemment, ce mélange est pourtant utilisé à profusion par les fédéralistes et les ténors du nationalisme canadiens de la CBC.

Cette réaction en bloc, a laissé entrevoir une crainte importante du côté des fédéralistes : celle de voir des milliers de drapeaux fleurdelisés brandis fièrement dans un Colisée de Québec plein à craquer. Cette crainte est certainement justifiée lorsque l'on considère la puissance émotive et l'effet rassembleur du nationalisme sportif. En imaginant que le Québec, en plus d'affronter les autres puissances du hockey, pourrait affronter le Canada en cours de route, il y aurait là de quoi ranimer la ferveur nationale au Québec et redonner de l'élan à un mouvement souverainiste qui se cherche depuis un certain temps. Dans une telle éventualité, il est même permis de croire qu'une défaite du Québec ne serait pas nécessairement néfaste à la cause souverainiste. En fait, au-delà de la victoire, du succès ou de la réussite, il serait surtout question ici d'une revalorisation de l'appartenance culturelle et du rôle que celle-ci joue dans l'identité personnelle des individus. Voici ce que Kymlicka a écrit sur ce sujet :

L'appartenance culturelle remplit un rôle important sur le plan social, en ce sens qu'elle affecte la façon dont les autres nous perçoivent et interagissent avec nous, ce qui détermine alors notre propre identité. L'identité nationale est tout particulièrement propice, en outre, à servir de « foyers principaux de l'identification », parce qu'elle est fondée non pas sur nos réussites, mais sur le lieu auquel elle nous rattache. (Kymlicka, 2001, p. 132)

Puis, il cite Margarit et Raz de qui il s'inspire :

L'identification est plus assurée, moins susceptible d'être menacée si elle ne dépend pas de notre réussite personnelle. Bien que la réussite joue un rôle dans le sentiment que les individus ont de leur propre identité, il semblerait qu'au niveau le plus fondamental, le sentiment de notre identité s'appuie sur des critères d'appartenance plutôt que sur des critères de réussite. Assurer notre identification à ce niveau est particulièrement important pour notre bien-être. (Margarit et Raz, 1990, p. 449, cité par Kymlicka, 2001, pp. 132-133)

Il y aurait bien d'autres facteurs qui expliqueraient l'attachement des individus à leur culture, nous dit l'auteur de *Multicultural Citizenship*. Mais « quelles qu'en soient les raisons, cet attachement semble toutefois être un fait » (Kymlicka, 2001, p 134). Alors que depuis le référendum de 1995, les souverainistes peinent à jouer la carte de

l'identité culturelle québécoise et qu'à l'opposé, la construction nationale canadienne en mènerait très large (cf. Seymour, 2001, p. 120-132), peu importe les résultats qu'afficherait une Équipe Québec, la cause souverainiste en sortirait gagnante. En fait, le simple fait d'avoir une équipe nationale de hockey serait probablement pour elle une victoire ; le sport étant sans doute un des plus forts véhicules de l'identité nationale. Cela étant d'autant plus vrai quand le sport en question est déjà la « fierté d'un peuple ».

Si l'on regarde du côté des revendications des différents acteurs engagés dans la cause souverainiste, on notera que la présence d'une Équipe Québec irait dans le sens de plusieurs de leurs demandes. Avant la dernière tentative de Me Bertrand, le Bloc Québécois avait déjà inclus cette idée dans sa plateforme électorale de 2005-2006 (Bloc Québécois, 2005). En plus, du hockey, le Bloc Québécois souhaitait également l'existence d'une équipe nationale québécoise de soccer. Michel Seymour, auteur d'un essai de « philosophie politique appliquée » intitulé *Le pari de la démesure*, (2001, pp. 94-96) étale pour sa part la liste des revendications traditionnelles des Québécois. Des dix revendications présentes sur cette liste, voici, dans une version abrégée, celles qui sembleraient le plus appuyer la formation d'une Équipe Québec :

- 1) D'abord il faudrait accepter de reconnaître officiellement l'existence du peuple québécois dans la Constitution.

C'est l'idée de base. Celle qui ferait reposer la démarche sur des bases plus solides. La reconnaissance de la nation québécoise « à l'intérieur d'un Canada uni » répond de façon minimale à cette revendication même si la portion « dans un Canada uni » déplaît généralement aux nationalistes québécois. Pour l'instant c'est au surplus une reconnaissance incomplète, qui n'est pas incluse dans la Constitution et dont la portée demeure bien modeste.

- 2) Il faudrait accepter que le principe de l'égalité de statut de provinces ne saurait s'appliquer au Québec. Pour que la reconnaissance d'une nation québécoise ait un sens, il faut accorder un statut particulier à la province de Québec au sein de la fédération.

Dans le cas qui nous intéresse, cela pourrait mettre un terme aux commentaires maintes fois entendus où l'on se demande pourquoi l'Ontario ou la Saskatchewan n'auraient pas elles aussi droit à leur équipe de hockey respective.

- 3) Il faudrait accepter le principe général de l'asymétrie dans la répartition des pouvoirs. Il serait alors possible d'offrir au gouvernement du Québec des pouvoirs sans les offrir en même temps aux neuf autres provinces. En pratique, il existe déjà une certaine asymétrie.

Une Équipe Québec, s'inscrirait dans la lignée des pouvoirs qui lui sont déjà octroyés dans d'autres domaines, comme les impôts sur le revenu, le Code civil, les lois linguistiques et l'immigration. Comme le mentionne Seymour, en faisant de cette asymétrie « une question de principe » il semble que plusieurs autres revendications comme celle d'une Équipe Québec pourraient devenir possibles à l'intérieur d'un État fédéral fort (*Ibid.* p. 95). On peut penser que le cas de l'Écosse et du Pays de Galles au hockey et au soccer repose sur un principe du genre au Royaume-Uni.

- 4) Il faudrait accepter que le gouvernement québécois soit le seul gouvernement responsable de la culture, des communications et d'Internet sur le territoire du Québec. En d'autres termes, le Québec devrait être souverain en matière culturelle.

Il va sans dire que des équipes nationales du Québec au soccer et au hockey faciliteraient grandement l'intégration culturelle et possiblement linguistique des immigrants ayant choisi le Québec comme terre d'accueil. Si c'est bon pour le reste du Canada, ça devrait également l'être pour le Québec.

- 5) Il faudrait limiter le pouvoir de dépenser du gouvernement fédéral, pouvoir dont il s'est constamment servi pour s'intégrer dans les champs de compétence provinciale comme l'éducation et la santé.

La loi constitutionnelle de 1867, en plus de l'éducation et de la santé accorde la pleine souveraineté aux provinces en matière de loisirs et de sports (Bertrand, 2006). Hockey Canada est un organisme chargé de faire rayonner le pays sur la scène internationale et, du coup, d'unir sous une même fierté les habitants du pays *coast to coast*. Aussi bien dire un organisme de la plus haute importance dans l'idéologie nationale canadienne. Or la mise en place et le maintien de cet organisme, depuis sa création en 1969, a sans aucun doute enlevé des outils dans les mains des nationalistes québécois pour que ceux-ci puissent élaborer leurs propres politiques en matière de nationalisme sportif. En fait, cela est un bâton dans les roues de la « construction nationale » québécoise.

- 6) Le Québec devrait avoir la possibilité d'accroître sa présence sur la scène internationale. (Seymour, 2001, pp. 94-96)

Suite logique du dernier point ; priver le Québec d'une équipe nationale de hockey, c'est le priver d'un outil de reconnaissance et de représentation très significatif pour le peuple. Sans rien enlever aux démarches qui ont déjà été entreprises par le Canada, dans l'imaginaire national du Québécois moyen, on ne commencera pas à mesurer l'impact que pourrait avoir une équipe nationale de hockey ou de soccer avec le fait d'avoir un siège à l'Unesco à l'intérieur de la délégation canadienne! Bien que l'on puisse, au nom de la responsabilité citoyenne, se désoler d'une telle pensée, il s'agit d'une estimation tout à fait réaliste compte tenu de la popularité du sport médiatisé et de son impact idéologique réel. Plus important encore serait de dire, qu'un siège du Québec à l'Unesco dérange bien peu de monde dans le reste du Canada. À l'opposé, une équipe nationale du Québec en ferait tiquer plus d'un (cf. CBC, 2006b), alors que de leur côté une grande majorité des Québécois auraient été favorables à cette idée, à tout le moins dans le cadre des Championnats mondiaux de 2008 disputés à Québec (Bertrand, 2006).

Peut-on voir dans cet épineux dossier un manque de volonté politique de la part des défenseurs du fédéralisme et ainsi donner raison à Me Bertrand? Possible. Mais pour être plus précis, il faudrait explorer le concept de « neutralité bienveillante » (*benign neglect*), dont traite Kymlicka (2001). L'auteur revient à plusieurs reprises sur ce concept ambigu souvent employé par les démocraties libérales. Nous allons ici tenter de le cerner de la manière la plus juste possible et de voir dans quelle mesure il peut expliquer la position des fédéralistes.

Appuyons nous d'abord sur la définition sommaire de cette notion que nous donne les traducteurs :

Le benign neglect est, pour ceux qui le pratiquent, la marque d'une bienveillance à l'égard des minorités, il est surtout, pour ceux qui en contestent la légitimité, le signe d'un désintérêt fondé sur la promotion des valeurs et des pratiques de la majorité. Dans une telle perspective, la neutralité bienveillante est une forme de discrimination. (op. cit. p. 8)

Tâchons maintenant de tracer un peu plus les contours de cette idée, qui sera toujours perçue de façon différente, en fonction du côté d'où l'on se positionne. Commençons

par dire qu'en général, depuis la Seconde guerre mondiale, l'État libéral laïc ne s'est pas opposé « à ce que les individus expriment leurs particularismes culturels, mais n'encourage pas une telle expression » (*Ibid*, p. 13). Puis, après avoir soutenu que les droits spécifiques aux groupes protégeant les cultures minoritaires allaient jusqu'à faire la promotion des valeurs libérales, Kymlicka ira de quelques bémols, car, dit-il, « dans certains cas, de telles mesures peuvent être inutiles ou induire un sacrifice trop grand eu égard à d'autres objectifs libéraux » (*Ibid*, p. 155). Comme, par exemple, une unité fédérale. Ensuite, à lire Kymlicka, on serait porté à croire que plusieurs acteurs importants au sein du fédéralisme canadien pensent encore de la façon suivante :

si une culture sociétale mérite de survivre, alors ses membres la soutiendront par leurs choix. En revanche, si une culture est sur le déclin, c'est sans doute parce que ces membres estiment qu'elle ne mérite plus leur allégeance. Dans cette perspective, l'État ne doit ni promouvoir ni gêner le maintien d'une culture particulière. (*Ibid*, p. 158)

Est-ce si simple? Non, répond bien sûr l'auteur. En fait, cette idée serait fautive et même incohérente ; l'idée même d'adopter « une attitude de neutralité bienveillante à l'égard des différences culturelles n'a pas de sens » (*Ibid*). Kymlicka rajoute : « [i]névitablement, l'État fait la promotion de certaines identités culturelles qui, par là même, portent préjudices aux autres » (*Ibid*). La revendication visant à obtenir une équipe nationale du Québec, disons, au hockey et au soccer, équipes qui, à tout le moins, pourraient représenter la nation québécoise lors de championnats internationaux est-elle alors légitime?

Établissons tout de suite que par rapport à « l'argument de l'égalité » (*Ibid*, p. 159), une telle revendication serait à des années lumières d'une « tentative de domination et d'oppression d'un groupe sur un autre ». Ensuite, sans avancer que Hockey Canada et ses défenseurs, par leurs « politiques » et arguments, vont mettre la culture sociétale québécoise au plancher pour le compte, il ne serait pas exagéré de croire que ses politiques causent des torts non négligeables à cette même culture. À tout le moins, ils l'empêchent de s'épanouir davantage. En outre, comme on a pu le constater, sans prétendre qu'une Équipe Québec est essentielle à la survie de la culture québécoise, nous conviendrons que la minorité nationale québécoise n'a « ni le pouvoir de négociation, ni le poids électoral » lui permettant de s'imposer lorsque sont débattues

des questions épineuses de ce genre (*Ibid*, p 160). Tel que nous l'avons souligné, étant donné l'importance de l'appartenance culturelle, il y a donc en cette matière une inégalité réelle.

Comme on l'a vu par l'approche ethno-symbolique, il y a généralement un lien très étroit entre la culture et l'ethnicité. Si l'on s'accorde pour dire que le Québec est une culture sociétale, on dit en même temps qu'il subsiste et qu'il subsistera encore longtemps chez elle un « fond » culturel à teneur ethnique. Rappelons que cela n'est pas un péché mortel! Puis, en pensant que le Québec possède certains pouvoirs étatiques qui témoignent de cette culture, on pourrait affirmer également avec Kymlicka qu'il « est impossible de parvenir à une séparation complète de l'État et de l'ethnicité » (*Ibid*, p. 168). En ce sens, de nombreux symboles étatiques « reflètent un contexte ethnique » (*Ibid*.) et il est évident que la fleur de lys du drapeau national se retrouverait sur le chandail d'équipe Québec – équipe qui, en elle-même, serait un symbole témoignant en partie du fond ethnique de cette culture sociétale. Encore une fois, il n'y a rien de déplorable dans cette idée. Il est légitime de défendre son sentiment d'appartenance à une culture sociétale, tout comme il serait parfaitement acceptable pour le libéralisme que celle-ci reçoive, au besoin, de l'aide de l'État central sur des dossiers, disons, pas trop « dangereux ». C'est ici que le bât blesse.

Il semble qu'on pourrait continuer bien longtemps à analyser et à débattre de cette question. Mais au bout du compte, on devra reconnaître avec Kymlicka que « l'idéal de neutralité bienveillante » relève de la mythologie (*Ibid*, p. 168). Si le Canada a historiquement donné des droits particuliers au Québec, des droits qui l'accommodaient et qui lui permettaient de fonctionner à l'intérieur du Canada – en somme, des droits qui allaient dans le sens de l'unité canadienne – nous doutons qu'un jour il cède sur la question de l'octroi d'une équipe nationale sportive québécoise d'envergure internationale, particulièrement au hockey. Connaissant la place prépondérante de ce sport et du rôle qu'il joue au sein de l'unité canadienne, ce serait un euphémisme de dire que ce geste irait à l'encontre de cette même unité. On l'aura remarqué, le sport par sa nature même peut être plus explosif et rassembleur que bien des éléments composant le *nation-building* et la reconnaissance nationale. Il peut certes agir comme bougie d'allumage à quelque chose de plus grand. Le Québec n'a pas absolument besoin d'une équipe de hockey pour assurer la survie de sa culture

sociétale, mais il s'agirait là d'un atout important dont il pourrait se servir pour élaborer la construction de ce que les nationalistes québécois appellent LA cause. Le problème n'en est donc pas un de légitimité morale, mais bien de pouvoir et de stratégie politique et, jusqu'à preuve du contraire, c'est la majorité nationale de ce qu'il convient d'appeler le « Canada anglais » qui a le gros bout du bâton.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON, Benedict (1991) *Imagined Communities : Reflection on the origins and spread of nationalism*, Revised Edition, London; Verso, 224 pages.
- BAUDRILLARD, Jean (1970) *La société de consommation : ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard, 318 pages.
- BÉGIN, Jean-François (2007) « Méprisant et irrespectueux ». *La Presse* (Montréal), 2 novembre, p. S 2.
- BERTRAND, Guy (2006) Communiqué de presse.
« Équipe du Québec » à l'occasion des fêtes du 400^e anniversaire de la fondation de ville de Québec. En ligne.
<http://www.guybertrand.com/pdf/communique_de_presse_02-11-06.pdf>. Consulté le 10 février 2008.
- BILLIG, Michael (1995). *Banal Nationalism*, London, Sage Publications, 200 pages.
- BINAME, Charles ET Ken SCOTT (2005) *Maurice Richard*. Cinémaginaire (Montréal), DVD, 125 minutes.
- BIRCH, Anthony H. (1989) *Nationalism and National Integration*, London, Unwin Hyman, 253 pages.
- BLOC QUÉBÉCOIS (2005) *Plateforme électorale: campagne 2005-2006*. En ligne.
<http://www.bloc.org/archivage/plateforme_2005-2006.pdf>. Consulté le 11 février 2008.
- BOILLEAU, Jean-Luc (1995) *Conflit et lien social : La rivalité contre la domination*, Paris, Éditions La Découverte/M.A.U.S.S., 204 pages.
- BOISVERT, Yves (2007) « Stéphane Dion en général Koutousov ». *La Presse* (Montréal), 3 décembre, p. A5.
- (2007) « Parlons hockey (genre) ». *La Presse* (Montréal), 31 octobre, p. A7.
- BOUCHARD, Jacques (1978) *Les 36 cordes sensibles des Québécois*, Montréal, Éditions Héritage, 308 pages.
- BOURGEOIS, Normand ET David WHITSON (1995) « Le sport, les médias et la marchandisation des identités », in *Sociologie et Sociétés*, Vol. XXVII, n°1, p. 151-163.

- BRETON, RAYMOND (2000) « From Ethnic to Civic Nationalism : English Canada and Quebec », in *Nationalism : Critical Concepts in Political Science*, Vol. V, John Hutchinson et Anthony Smith (dir.), London, Routledge, pp. 1847-1865.
- BROHM, Jean-Marie (2006) *La tyrannie sportive : théorie critique d'un opium du peuple*, Paris, Beauchesne, 240 pages.
- CANADIAN BROADCAST CORPORATION (CBC) / SOCIÉTÉ RADIO-CANADA (SRC) (2006) *Hockey: A People's History / Hockey, la fierté d'un peuple*. Toronto, Montréal: Canadian broadcast corporation (CBC) / Société Radio-Canada (SRC). Coffret DVD, dix épisodes.
- (2006b) « Should Québec have its own national hockey team? ». En ligne. <http://www.cbc.ca/news/yourview/2006/11/should_quebec_have_its_own_nat.html>. Consulté le 10 février 2008.
- CARRIER, Roch (2000) *Le Rocket*, Montréal, Stanké, 271 pages.
- CHABOT, Jean-François (2002) « Une revanche en or ». En ligne. <<http://www.radio-canada.ca/allosaltlake/olympiques/nouvelles/hockeyglace/200202/21/007-CANUSAf3.asp>>. Consulté le 11 décembre 2007.
- (2007) « McDonagh au lieu d'Esposito ». En ligne. <<http://www.radio-canada.ca/sports/hockey/2007/06/22/006-Canadien2007.shtml>>. Consulté le 15 août 2007.
- CHAMBRE DES COMMUNES DU CANADA (2006) *Projet de loi C-321 : Loi sur la journée nationale du hockey*. En ligne. <<http://www2.parl.gc.ca/HousePublications/Publication.aspx?DocId=2493468&Language=e&Mode=I&File=24>>. Consulté le 25 novembre 2006.
- CHARLES, Sébastien (2007) *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, Montréal, Liber, 156 pages.
- CHAU, Nguyen Tin Buu (2002) « Canada = hockey ». Chronique : « Nos lecteurs et les Jeux », *La Presse* (Montréal), 27 février, p. A21.
- CHOUINARD, Tommy (2007) « Dumont et Marois alliés d'un jour ». *La Presse* (Montréal), 31 octobre, p. A10.

- COALITION POUR LA VIE ACTIVE (2004) *Stratégie pancanadienne pour la vie active*. En ligne. <http://activeliving.ca/pdf/PASstrategy-Fr_Fe2004.pdf>. Consulté le 10 janvier 2008.
- COUBERTIN, Pierre de *Quote collections of Pierre de Coubertin*. En ligne. <<http://www.quotesandpoem.com/quotes/listquotes/author/pierre-de-coubertin/0>>. Consulté le 8 février 2008.
- DORÉ, Jean-François (2003) *Y en aura pas d'facile : Dix clichés du sport et leur racines philosophiques*, Montréal, Léméac, 208 pages.
- DRYDEN, Ken (1984) *The Game*, Toronto, Totem Books, 248 pages.
- DUKE, Vic ET Liz CROLLEY (1996) *Football, Nationality and the State*, Harlow, Essex, Longman, 176 pages.
- DUNNING, Eric ET Chris ROJEK (1992) *Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Toronto, University of Toronto Press, 289 pages.
- DURKHEIM, Émile (1968) *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système tolémique en Australie*, Paris, PUF, 647 pages
- ELIAS, Norbert ET Eric DUNNING (1994) *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, tr. de *Quest for Excitement, Sport and Leisure in the Civilising Process*, Paris, Fayard, 392 pages.
- FOREST, Michel (1991) *Maurice Richard*, Montréal, Lidec, 61 pages.
- FREUD, Sigmund (2001) *Totem et Tabou*, Paris, Petit Bibliothèque Payot, 226 pages.
- GAGNON, François (2007) « Vous ne méritiez pas Daniel Brière ». En ligne. <<http://blogues.cyberpresse.ca/gagnon/?p=70312246>>. Consulté le 3 juillet 2007.
- GEBAUER, Günter (1996) « Le nouveau nationalisme sportif », in *Quasimodo* n° 1 (« Sport et nationalisme »), pp. 13-18.
- GELLNER, Ernest (1983) *Nations and Nationalism*, Ithaca, Cornell University Press, 150 pages.
- (1989) *Nations et nationalisme*, traduit de l'anglais par Bénédicte Pineau, Paris, Éditions Payot, 208 pages.

- GERMAIN, Jean-Claude (2006) : « Vas-y Quebec, make it for moi ! : L'émeute Maurice Richard : La mesure de la colère de tout un peuple ». En ligne. <<http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=2451&noj=246>>. Consulté le 17 août 2007.
- GIULIANOTTI, Richard (2004) *Sport and Modern Social Theorists*, New York, Palgrave Macmillan, 252 pages.
- GREENFELD, Liah (1998) « Is Nationalism Legitimate? A Sociological Perspective on a Philosophical Question », in *Rethinking Nationalism*, Jocelyne Couture, Kai Neilsen, Michel Seymour (dir.), Calgary, University of Calgary Press, pp. 93-108.
- (2006) *Nationalism and the Mind : Essays on Modern Culture*, Oxford, Oneworld Publications, 228 pages.
- GROSBY, Steven (2001) « Nationality and Religion » in *Understanding nationalism*, Montserrat Guibernau et John Hutchinson (dir.), Cambridge, Polity Press, pp. 97-119.
- GRUNEAU, Richard ET David WHITSON (1993) *Hockey Night in Canada*, Toronto, Garamond Press, 312 pages.
- HOBERMAN, John (2004) « Sportive Nationalism and Globalization », in *Post Olympism?: Questioning Sport in the Twenty First Century*, M. Christensen et J. Bale (dir.), London, Berg, pp. 177-188.
- HOBBSAWM, Eric (1990) *Nations and Nationalism since 1780 : Programme, Myth and reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 191 pages.
- HUIZINGA, Johan (1988) *Homo Ludens : Essai sur la fonction sociale du jeu*, Paris, Éditions Gallimard, 340 pages.
- HUTCHINSON, John (2005) *Nations as Zones of Conflict*, London, Sage Publications, 213 pages.
- HUTCHINSON, John ET Anthony D. SMITH (1994) *Nationalism*, Oxford, Oxford University Press, 378 pages.
- HUXLEY, Aldous (1977) *Brave New World*, London, Graffton Books, 206 pages.
- IGNATIEFF, Michael (1993) *Blood and Belonging*, 1st American ed., New York, Farrar, Straus, and Giroux, 263 pages.
- JEU, Bernard (1972) *Le sport, la mort, la violence*, Paris, Éditions Universitaires, 204 pages.

- JEU, Bernard (1987) *Analyse du sport*, Paris, Puf, 190 pages.
- JEWISH VIRTUAL LIBRARY (2007) *The Nazi Olympics*. En ligne.
<<http://www.jewishvirtuallibrary.org/jsource/Holocaust/olympics.html>>. Consulté le 13 novembre 2007.
- KING, MacKenzie (1942) *Discours sur le plébiscite sur la sécurité nationale*.
En ligne. Bibliothèque et archives Canada.
<<http://www.collectionscanada.ca/premiersministres/h4-4068-f.html>>. Consulté le 17 août 2007.
- KYMLICKA, Will (2001) *La citoyenneté multiculturelle : Une théorie libérale du droit des minorités*, traduit de l'anglais par Patrick Savidan, Montréal, Boréal, 347 pages.
- LAPORTE, Stéphane (2001) « Le thème de la soirée du hockey ». *La Presse* (Montréal), le 7 octobre, p. A5.
- LAURENDEAU, André (1940?) *Alerte aux Canadiens français!*, Montréal, Éditions de l'Action nationale, 28 pages.
- (1955) « Suspension de Rocket : on a tué mon frère Richard », Montréal, *Le Devoir*, 21 mars 1955, p. 4.
- LE POGAM, Yves (1997) « Passion sportives, identité et modernité ». En ligne. 17 pages.
<<http://www.revue-quasimodo.org/PDFs/3-4%20-%20Le%20Pogam%20Sport%20Passion%20Identite%20Nationalisme.pdf>>. Consulté le 14 juin 2007.
- (2005) « Rites du sport et générativité du social ». En ligne. 53 pages.
<<http://corpsetculture.revues.org/document618.html>>. Consulté le 15 juin 2007.
- LIOTARD, Phillipe (1997) « Le sport au secours des imaginaires nationaux ». En ligne. 22 pages.
<<http://www.revue-quasimodo.org/PDFs/3-4%20-%20Liotard%20Sport%20ImaginairesNationalisme.pdf>>.
- LIPOVETSKY, Gilles (1983) *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 247 pages.
- (2005) *Hypermodern Times*, Cambridge, Polity Press, 90 pages.
- LOYAL, Steven ET Stephen QUILLEY. (2004) *The Sociology of Norbert Elias*, Cambridge, Cambridge University Press, 289 pages.

- MACSKIMMING, Roy (1996) *Cold War*, Vancouver, Greystones Books, 274 pages.
- MAGUIRE, Joseph (1999) *Global Sport : Identities, Societies, Civilizations*, Cambridge, Polity Press, 239 pages.
- MAROIS, Pauline (2007) *Projet de loi n° 195 : Loi sur l'identité québécoise*. En ligne. Assemblée nationale. <<http://www.assnat.qc.ca/fra/38legislature1/Projets-loi/Publics/07-fl95.htm>>. Consulté le 1^{er} novembre 2007.
- MCCRAE, John (1915) *Poems of the Great War : « In Flanders Fields »*. En ligne. The Great War 1914-1918. <<http://www.greatwar.co.uk/poems/inflanders.htm>>. Consulté le 19 novembre 2007.
- MCDEVITT, Patrick F. (2004) *May the Best Man Win*, New York, Palgrave MacMillan, 179 pages.
- MELANÇON, Benoit (2006) *Les yeux de Maurice Richard*, Montréal, Fides, 2006, 279 pages.
- MERCIARI, Christian (1997) « Le sport professionnel et les médias de masse ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 142 pages.
- MÉTAYER, Michel (2002) *La philosophie éthique : enjeux et débats actuels*, 2^e édition, Montréal, Erpi, 2002, 404 pages.
- MOREAU, Nathalie (2005) Communiqué de RDS transmis le 4 octobre 2005. « RDS innove avec le hockey du Samedi soir ». En ligne. <<http://www.newswire.ca/en/releases/mmnr/rds/>>. Consulté le 13 août 2007.
- MORGAN, William J. (1997) « Sports and the Making of National Identities : A Moral View », *Journal of the Philosophy of Sport*, XXIV, pp. 1-20.
- MUSÉE VIRTUEL DU CANADA (2002) *Traditions vivantes : Lacrosse*. En ligne. <<http://www.virtualmuseum.ca/Exhibitions/Traditions/Francais/lacrosse.html>>. Consulté le 8 août 2007.
- NAGEL, Joane (1998) « Masculinity and Nationalism : Gender and Sexuality in the Making of Nations », in *Ethnic and Racial Studies*, volume 21, No 2, London, Routledge, pp. 242-269.

- NIELSEN, Niels Kayser (1997) « Movement, Landscape and Sport » in *Ethnologia Scandinavica*, Vol. 27, pp. 84-98.
- NORMAN, Wayne (2006) *Negotiating Nationalism: Nation-building, Federalism, and secession in the Multinational State*, Oxford, Oxford University Press, 250 pages.
- PRATTE, André (2002) « L'or! ». *La Presse* (Montréal), 25 février, p. A10.
- REDEKER, Robert (2002) « Quand le sport défait les peuples ». En ligne. <<http://www.ac-versailles.fr/pedagogi/ses/vieses/hodebas/redeker-27-05-02.html>>. Consulté le 2 octobre 2007.
- RENAN, Ernest (1992) « Qu'est-ce qu'une nation? », Paris, Pocket, pp. 37-57.
- ROBIDOUX, Michael A. (2002) « Imagining a Canadian Identity Through Sport: A Historical Interpretation of Lacrosse and Hockey », *Journal of American folklore*, vol. 115, n° 456 (1 p.3/4), pp. 209-225.
- ROUILLARD, Jacques (1996) « Le Québec était-il fasciste en 1942 ? ». *Le Devoir* (Montréal), 13 novembre, p. A7.
- SEYMOUR, Michel (2001) *Le pari de la démesure*, Montréal, l'Hexagone, 306 pages.
- SIMON, Robert L. (2004) *Fair Play : The Ethics of Sport*, Second Edition, Boulder, Colorado, Westview Press, 244 pages.
- SMITH, Anthony D. (1986) *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Blackwell, 312 pages.
- (1991) *National Identity*, Reno, University of Nevada Press, 227 pages.
- (1998) Smith, D. Anthony. *Nationalism and Modernism*, London, Routledge, 270 pages.
- (1999) *Myths and Memories of the Nation*, Oxford, Oxford University Press, 288 pages.
- (2005) « The Genealogy of Nations : an Ethno-Symbolic Approach », in *When is the Nation?*, Atsuko Ichijo et Gordana Uzelac (dir.), London, Routledge, pp. 94-112.

- SMITH MAGUIRE, Jennifer (2002) « Michel Foucault : Sport, Power, Technologies and Governmentality », in *Theory, Sport & Society*, sous la direction de J. Maguire et K. Young, Amsterdam, Elsevier Science, pp. 293-314.
- SNIEC, Monica (2004) « Les Canadiens de Montréal vus par leurs fans : une exploration en trois temps ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 118 pages.
- SOCIETE RADIO-CANADA (SRC) (2000) « Maurice Richard, la fierté d'un peuple ». En ligne. <<http://www.radio-canada.ca/sportsv1/hockey/nouvelles/200005/27/008-morttrois.asp>>. Consulté le 1^{er} février 2008.
- SPENCER, Philip ET Howard WOLLMAN (2002) *Nationalism : a Critical Introduction*, London, Sage Publications, 238 pages.
- (2005) *Nations and Nationalism : a Reader*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 364 pages.
- TAMBURRINI, Claudio M. (1998) « Sports, Fascism and the Market », *Journal of the Philosophy of Sport*, XXV, pp. 35-47.
- TÄNNSJÖ, Torbjörn (1998) « Is our Admiration For Sports Heroes Fascistoid? », *Journal of the Philosophy of Sport*, XXV, pp. 23-34.
- TAYLOR, Charles (2002) « Modern Social Imaginaries », in *Public Culture*, 14 (1), Duke University Press, pp. 91-124.
- TOCQUEVILLE, Alexis de (1990) *De la démocratie en Amérique*, t. I et II, Paris, Vrin, 359 pages.
- TRUDEAU, Pierre Elliott (1967) *Le fédéralisme et la société canadienne-française*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 327 pages.
- (1972) *Lettre que le premier ministre Pierre Elliott Trudeau a envoyée à Hockey Canada, le 14 juillet 1972, concernant l'exclusion de Bobby Hull de l'équipe canadienne*. En ligne. Bibliothèque et archives Canada. <http://www.collectionscanada.gc.ca/hockey/024002-119.01f.php?&hockey_id_nbr=281&&PHPSESSID=p9c3ktba6hs6m071u1hpa75a82>. Consulté le 10 décembre 2007.
- WONG, Lloyd L. ET Ricardo TRUMPER (2002) « Global celebrity athletes and nationalism », in *Journal of sport & Social Issues*, Volume 26, No. 2, Sage Publications, pp. 168-194.